N° 101

BATAILLES & BLINDÉS

ISSN 1765–0828

HISTOIRE DE LA GUERRE MÉCANISÉE ET DES ENGINS MILITAIRES

BATAILLES & BLINDÉS

MARK CONTRE MARK
Les *Beutepanzer* de la Grande Guerre

M4 SHERMAN
Enfin, la vérité sur le char américain !

¡ QUE VIENEN LOS RUSOS !
Les chars soviétiques en Espagne

INÉDIT

LES *AGGRESSORS*
DU PACTE DE VARSOVIE
Imiter pour mieux combattre

MASSACRE AUX PORTES DE BERLIN

LA POCHE DE HALBE 1945

Un magazine des éditions caractère

Batailles & Blindés n°101
Avril / Mai 2021

FRANCE : 7,50 € - BELUX : 8.50€
ESP/IT/PORT.CONT : 8.50€ - CH : 14.40 CHF
CAN : 12.99 $CAD

L 18284 - 101 - F: 7,50 € - RD

caraktère
presse & éditions

AVRIL
MAI
2021

EN KIOSQUE

Aérojournal n° 81

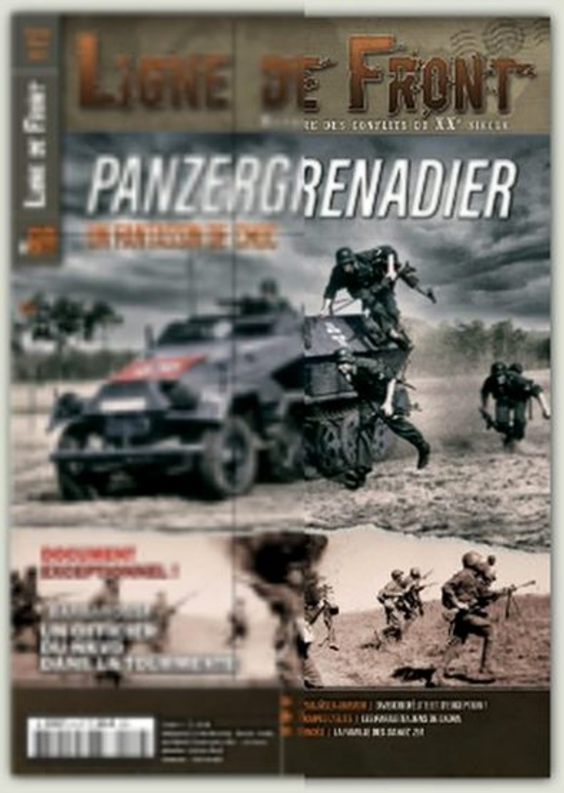
ASSEMBLY SHIPS Le « Grand cirque » de la *8th Air Force* !

Batailles & Blindés n° 101

LA POCHE DE HALBE Massacre aux portes de Berlin

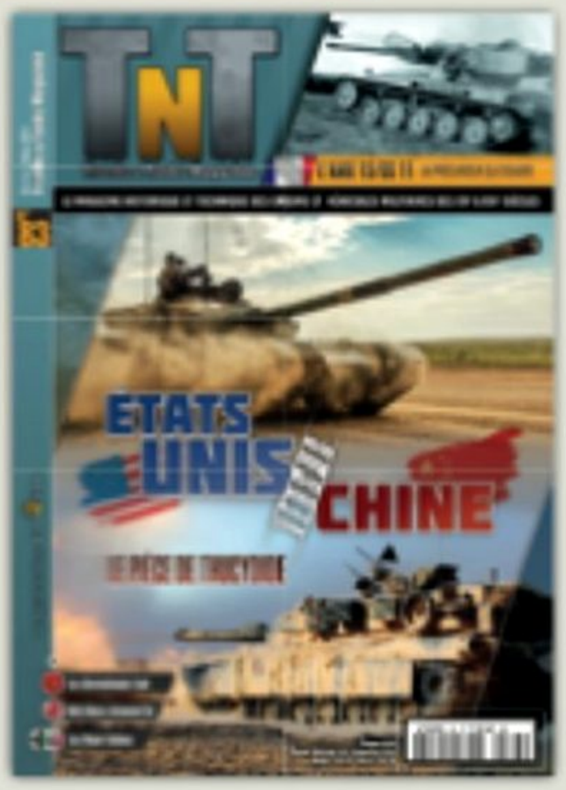
Ligne de Front n° 89

PANZERGRENADIER Un fantassin de choc



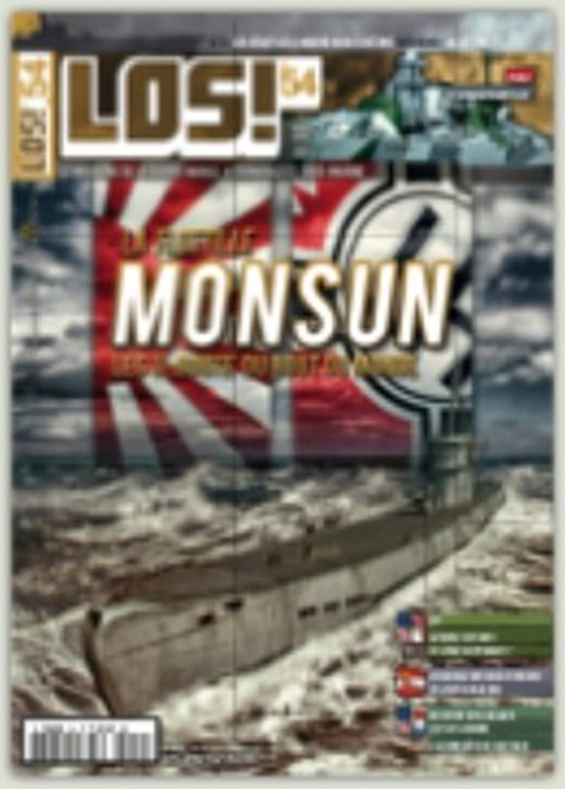
Trucks & Tanks n° 83

ÉTATS-UNIS *VERSUS* CHINE le piège de Thucydide



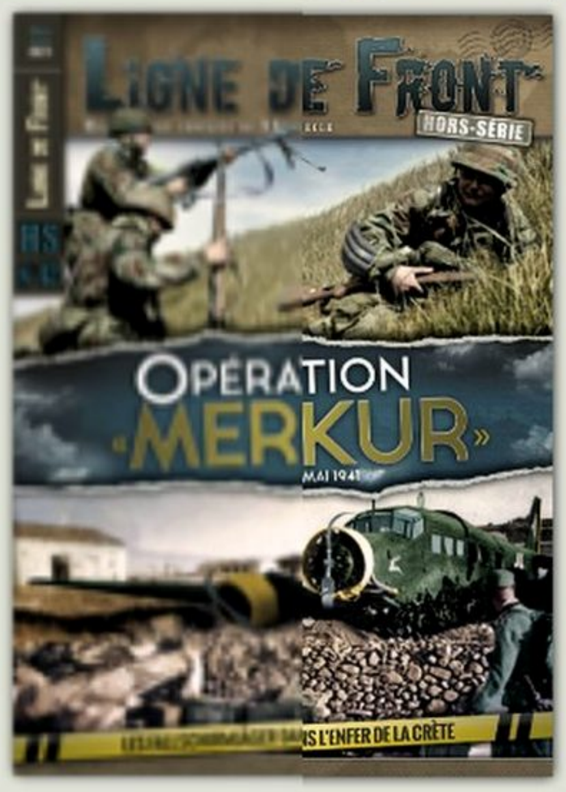
LOS! n° 54

LA FLOTILLE MONSUN Les *U-Boote* du bout du monde



LDF Hors-Série n° 42

OPÉRATION «MERKUR» *Fallschrmjäger* dans l'enfer de la Crète



Los! Hors-Série n° 26

LA GUIDE DES DESTROYERS de la seconde guerre mondiale

TnT Hors-Série n° 37

LES CHARS FRANÇAIS DE 1920 À 1946

BB Hors-Série n° 45

Les allemands ont-ils inventé LA GUERRE MODERNE ?

Renseignements : Éditions Caraktère · Résidence Maunier · 3 120, route d'Avignon · 13 090 Aix-en-Provence · France
Tél : +33 (0)4 42 21 06 76 · www.caraktere.com

Batailles & Blindés n° 101

EDITO

En avril 1945, après le camouflet de Seelow infligé à un Joukov trop pressé de prendre Berlin, les Allemands n'ont plus la possibilité de renverser la vapeur. Seul Hitler et quelques fidèles, terrés dans le *Führerbunker* continuent de déplacer des divisions sur une carte sans aucun lien avec la réalité. Au sein de la troupe comme au plus haut niveau d'encadrement, les presque six années de guerre ont eu un grand effet sur le moral : pour la plupart, il n'est plus question de donner sa vie pour un *III. Reich* moribond, mais bien de la sauver en fonçant vers l'ouest et les troupes américaines. La poche de Halbe fait partie de ces affrontements en marge de la bataille de Berlin, où les grandes unités constituées n'existent plus et où le concept de ligne de front est inapplicable. La *12. Armee* de Wenck, redirigée depuis l'ouest de Berlin, n'a plus les moyens de porter secours aux assiégés, condamnés à tenter une percée par petits groupes. Or aux alentours de Halbe se trouvent plusieurs dizaines de milliers de civils fuyant les combats et l'Armée Rouge, et leur sort va se mêler à celui des derniers soldats allemands. Avec leurs maigres possessions, peu de nourriture, sans nouvelles de leurs proches, les civils suivent les tentatives de percée des rares unités allemandes encore en état de le faire, parce qu'ils n'ont pas d'autre choix : l'artillerie ne fait pas de différence. Près de 10 000 n'en ressortiront pas vivants. La guerre est bien une affaire de militaires, mais à la fin, ce sont toujours les populations civiles qui en paient le prix.

Nous vous souhaitons une bonne lecture,

La rédaction

04 ACTUALITÉS

12 TÉMOIGNAGE // 1941 - 1945
M4 SHERMAN
ENFIN, LA VÉRITÉ SUR LE CHAR AMÉRICAIN !

Commandant du *8th Tank Battalion* de la *4th Armored Division* dans les Ardennes, le *Lieutenant Colonel* Irzyk est un des officiers de Patton les plus méritants. Il revient après la Seconde Guerre mondiale sur une controverse : le M4 Sherman était-il un mauvais char ? Irzyk livre son ressenti sur ce blindé emblématique de l'*US Army*.

22 MATÉRIELS // 1950-1991
LES *AGGRESSORS* DU PACTE DE VARSOVIE
IMITER POUR MIEUX COMBATTRE

Afin de mieux connaître leurs adversaires, les armées du Pacte de Varsovie vont entraîner leurs soldats à distinguer les engins ennemis. Or, récupérer un Leopard 1 en bon état n'est pas aisé ; des imitations plus ou moins réalistes vont donc voir le jour et ce jusqu'à l'effondrement du bloc soviétique.

32 BATAILLE // 1945
MASSACRE AUX PORTES DE BERLIN
LA POCHE DE HALBE

Créée en 1935, la *1. Panzer-Division* va se battre jusqu'au dernier jour de la guerre. Elle sera de (presque) tous les fronts et participera en pointe aux grandes offensives allemandes. La *1. Panzer-Division* donnera du fil à retordre aux Soviétiques avant de terminer le conflit avec un bilan éloquent : plus de 1500 chars adverses détruits !

44 MATÉRIELS // 1936-1939
¡ QUE VIENEN LOS RUSOS !
LES CHARS SOVIÉTIQUES DANS LA GUERRE D'ESPAGNE

Au lancement de la guerre d'Espagne, Madrid cherche à acquérir des matériels auprès des autres puissances. Seule l'URSS répondra en envoyant, dès 1935, des véhicules de combat : T-26, BA-3 et 6 pour aider les Républicains. Mais ces blindés auront des destinées bien différentes…

56 BLINDÉS // 1917-1918
MARK* CONTRE *MARK
LES *BEUTEPANZER* DE LA GRANDE GUERRE

En 1916, l'armée impériale allemande ne considère pas les chars comme essentiels. Cependant, plus le conflit dure, plus les Allemands se rendent compte que les chars peuvent avoir un impact phénoménal sur le champ de bataille… Jusqu'à en récupérer chez les Britanniques et les réutiliser pour leurs offensives.

64 UNITÉ // 1935-1945
LA *1. PANZER-DIVISION*
PRIMUS INTER PARES !

Au mois d'avril 1945, les armées soviétiques se lancent à l'assaut de Berlin et enfermant le *General* Busse à la tête des débris de sa *9. Armee* dans une poche autour du village de Halbe. Les Allemands, sous la pression des Soviétiques, vont tenter de s'en extraire alors que le *III. Reich* vit ses dernières heures.

72 MATÉRIELS // 1916-2021
TRANSPORTER ET APPUYER
DE L'*APC* AU *MRAP*

Le char ne peut pas être indépendant sur le champ de bataille et a besoin de l'infanterie. Or, le char attire le feu de l'artillerie adverse, ce à quoi les fantassins sont particulièrement vulnérables. Comment protéger l'infanterie sur le champ de bataille tout en lui apportant un soutien en terme de puissance de feu ?

RETROUVEZ **BATAILLES & BLINDÉS**, **AÉROJOURNAL** ET **LOS!** EN NUMÉRIQUE
sur l'App Store Apple et Google Play.

Un magazine Caraktère en numérique, c'est l'ensemble des numéros, même ceux épuisés, disponibles à tout moment sur votre tablette ou smartphone.

© Copyright Caraktère. Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans la présente publication, faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, les analyses et courtes citations justifiées par le caractère spécifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées. Loi du 11.03.1957, art. 40 et 41; Code Pénal, art. 425.

Une lettre d'information accompagne votre magazine. Cette dernière est réservée aux abonnés et clients VPC.

Bataille & Blindés n°101 – Bimestriel // Avril / Mai 2021
ISSN : 1765-0828 / Dépôt légal (BNF) : à parution / Commission paritaire : 0924K86317

Magazine bimestriel édité par
Caraktère SARL
Résidence Maunier
3 120, route d'Avignon
13 090 Aix-en-Provence
SARL au capital de 100 000 euros
RCS de Marseille B 450 657 168
redaction@caraktere.com
Rédaction : 04 42 21 62 63

Service Commercial :
Téléphone : 04 42 21 06 76
contact@caraktere.com
www.caraktere.com

Directeur de la publication
et rédacteur en chef : Y. Kadari
Secrétaire de rédaction : L. Becker
Service commercial : N. Aguilera
Direction Artistique : A. Gola
Infographie : N. Bélivier, M. Mioduszewska

Imprimé en France par / Printed in France by :
Aubin Imprimeur à Ligugé
- Origine géographique du papier principal de la publication : **Allemagne**
- Taux de fibre recyclé : **sans fibre recyclées**
- Certification des papiers / fibres utilisées : **PEFC**
- Eutrophisation : **Ptot 0.021 kg/tonne**

Service des ventes et réassort :
PAGURE PRESSE - 01 44 69 82 82

Responsable de la publication pour la Belgique :
Tondeur Diffusion - Avenue F. Van Kalken,
9 / 1070 Anderlecht – Belgique

PAR LAURENT LAGNEAU

Les ÉMIRATS ARABES UNIS vont moderniser leurs chars Leclerc

UNE OPPORTUNITÉ POUR LE CAESAR ET LE TITUS ?

Des bruits circulaient à ce sujet depuis quelque temps et on en est désormais certain : les Émirats arabes unis (EAU) vont bien moderniser leurs chars Leclerc, acquis en 1993 auprès de la France dans des conditions très avantageuses. L'information a été confirmée par le groupe français Nexter, à l'occasion du salon de l'armement International Defence Exhibition (IDEX), qui a ouvert ses portes à Abu Dhabi, le 21 février 2021.

Le char Leclerc aux EAU

« Nexter se réjouit du projet annoncé par les Émirats arabes unis de rénover à leur tour leur parc de chars », a en effet indiqué l'industriel français, dans un communiqué détaillant les matériels qu'il entend présenter au salon IDEX… donc un Leclerc XL émirati. « *Nexter accompagne les forces armées émiriennes depuis plus de 20 ans pour la maintenance et la maîtrise technique du char Leclerc (XL)* », a-t-il rappelé, insistant sur son souhait de « *fortifier cette relation de long terme.* » Les détails de cette modernisation des chars émiratis n'ont pas été précisés. Cela étant, Nexter fait un parallèle avec celle des Leclerc de l'armée de Terre, laquelle visera à « *accroître la capacité opérationnelle* » de 200 exemplaires en leur « *intégrant les équipements communs de dernière génération (SICS et vétronique) à l'ensemble des matériels SCORPION (synergie du contact renforcée par la polyvalence et l'infovalorisation)* » entre 2020 et 2028.

Cependant, dans un entretien donné par Dominique Morisset au mensuel émirati « Al Jundi » (« Le soldat ») et repéré par Blablachars, Dominique Morisset, le directeur de Nexter pour le Moyen-Orient, a avancé que cette rénovation consisterait à augmenter la puissance de feu ainsi que la capacité d'observation grâce à la robotique. Un accent devrait être mis sur les capacités C2 (*command & control*) et la protection.

Retours d'expérience

Pour rappel, les forces terrestres émiraties ont reçu 388 exemplaires d'une version « tropicalisée » du Leclerc (ainsi que 46 chars de dépannage). Ces engins ont notamment été utilisés au Yémen où, selon les retours d'expérience (RETEX), ils ont fait bonne impression. « *Les chars Leclerc ont eu une disponibilité opérationnelle plus que satisfaisante grâce à une bonne chaîne logistique émirienne. Les engins se sont bien comportés face au feu ennemi et aucune perte ne fut irrémédiable. Néanmoins, le seul char touché – de face – par une arme antichar aurait été perforé et neutralisé. Ainsi, le bilan des Leclerc au Yémen est paradoxal, ils ont satisfait pleinement l'Armée émirienne au niveau opérationnel et en même temps démontré des lacunes dans la protection de l'équipage. Le suivi des combats sur ce théâtre permettra de continuer à connaître les capacités au feu du Leclerc* », avait en effet constaté l'adjudant Guillaume Paris, alors instructeur spécialiste à l'École de cavalerie, dans un RETEX publié par le blog Ultima Ratio. Dans le même temps, les forces saoudiennes perdaient une vingtaine de chars Abrams au Yémen…

La modernisation évoquée par Nexter devrait concerner environ 300 chars Leclerc, étant donné que les Émirats en ont récemment cédé entre 70 et 80 exemplaires à la Jordanie.

D'autres marchés ?

Par ailleurs, dans un entretien qu'il a donné à « Al Jundi », M. Morisset a indiqué que les Émirats arabes unis sont également intéressés par le Camion équipé d'un système d'artillerie (CAESAr), qui équipe d'ailleurs l'Arabie Saoudite, les véhicules blindés TITUS et GRIFFON ainsi que par l'Engin blindé de reconnaissance et de combat (EBRC) JAGUAR.

Au Salon IDEX 21, Nexter ne présentera pas de véhicules de la gamme SCORPION. En revanche, il exposera un CAESAr 6×6 du 5e Régiment de Cuirassiers (basé à Abu Dhabi, NDLR) ainsi qu'un TITUS « mission augmentée », c'est-à-dire doté d'un tourelleau ARX25 et de robots NERVA et IXOS-LG. « *Ce véhicule blindé multirôles (transport de troupe, reconnaissance, NBC, artillerie) est adapté à la géographie du Moyen-Orient, de par sa motorisation et ses capacités de franchissement. Pensé pour le combat urbain, il bénéficie d'une excellente manœuvrabilité et d'un rayon de braquage exceptionnel* », fait valoir l'industriel.

Par le passé, Nexter a connu des déconvenues aux Émirats, notamment avec le VBCI (Véhicule blindé de combat d'infanterie), un contrat potentiel portant sur 700 exemplaires lui ayant échappé au profit du groupe turc Otokar. Cela étant, dans son communiqué, il a fait part de « *son intérêt à la mise en place de projets communs pour développer localement de nouvelles activités.* » ■

1. Char Leclerc des forces armées émiriennes. © ECPA-D/Défense/Yves Debay

2. Armé d'un canon de 155 mm, le Caesar 8x8, qui repose sur un châssis 8x8 Tatra T-815, est disponible à l'exportation. © Nexter

3. Véhicule blindé multirôles (VBMR) Griffon du 1er régiment d'infanterie (1er RI) est implanté à Sarrebourg. © Arquus Défense

4. Vendu à 274 exemplaires à cinq pays (France, Garde nationale saoudienne, Indonésie, et Thaïlande), le Caesar 6x6 est intensément employé au combat, ici sous les couleurs de l'Armée française. © ECPA-D/Défense/Photographe inconnu

PAR CAMILLE VARGAS

FRANCE 40 Véhicules

ENFIN UN MUSÉE !

L'association France 40 Véhicules ouvre son musée pour présenter sa collection axée sur la campagne de France, le 8 mai 2021 à Fismes dans la Marne. Cette association collectionne, restaure, préserve et met en valeur le patrimoine militaire français depuis déjà de nombreuses années et offre maintenant la possibilité au public d'admirer de près un authentique Renault R35, des chenillettes Renault UE, un canon de 75 mm français, des semi-chenillés et bien d'autres pièces encore. Ces engins sont présentés dans des dioramas grandeur nature ou dans des vitrines. Outre l'aspect militaire, la vie civile pendant la guerre est abordée avec la présentation de façades de maisons et de boutiques d'époque. Une passion dévorante qui anime Laurent Vermot-Desroches. Passion héréditaire, car c'est son fils, Robin, qui va s'occuper de la gestion du musée. C'est l'occasion de venir échanger entre passionnés de l'histoire de ces hommes et matériels autour d'un « jus d'béton », une des bières spécialement brassées pour le musée ! ■

2

3

1

4

RENSEIGNEMENTS PRATIQUES

ASSOCIATION FRANCE 40 VÉHICULES
7 allée des Missions
51170 Fismes
Tél fixe : 03 26 84 05 88
Tél portable : 06 81 82 19 08
Mail: france40vehicules@gmail.com

1. Canon de 75 mm modèle 1897.

2. Canon antichar léger de 25 mm modèle 1934.

3. Diorama présentant un poste d'observation d'artillerie.

4. Moto Gnome et Rhône AX 2 et son side-car.

5 et 6. Le char léger Renault R35, résultat de plusieurs années de restauration par l'association.

7. Chenillette Renault UE.

8. Vue intérieur d'un char léger R35.

Toutes photos Camille Vargas

PAR LAURENT LAGNEAU

RÉPUBLIQUE POPULAIRE CHINOISE *versus* ÉTATS-UNIS

LA CHINE POURRAIT ENVAHIR TAÏWAN D'ICI 2027

« *Je ne dis pas qu'on va faire la guerre à la Chine, nous voulons empêcher une guerre avec la Chine, et nous allons devoir investir dans les capacités militaires pour empêcher que cela arrive.* » Telle est la déclaration du général Mark Milley, chef d'état-major de l'armée américaine. Il est vrai que les tensions commerciales, mais aussi militaires sont palpables entre les deux superpuissances et pour le chef des forces américaines dans la région Indo-Pacifique, la Chine pourrait envahir Taïwan d'ici 2027.

Un char léger amphibie ZLT-05, armé d'un canon de 105 mm à basse pression, lors d'un exercice de débarquement. L'Armée populaire chinoise multiplie ce type de manœuvres depuis des années.
Sauf mention contraire, toutes photos eng.
chinamil.com.cn/ Zhang Teng

Exercices menaçants ?

En août dernier, il fut rapporté que l'Armée populaire de libération (APL) venait de tirer plusieurs missiles balistiques DF-21D et DF-26B, présentés comme étant des « tueurs » de porte-avions, lors de manœuvres navales organisées en mer de Chine méridionale. Un « NOTAM » (message aux navigants) ayant été diffusé plus tôt par les autorités chinoises (sans donner de précision sur le type des engins qui allaient être lancés, NDLR), un avion de renseignement RC-135S « Cobra Ball », utilisé par l'*US Air Force* pour suivre la trajectoire des missiles balistiques, avait décollé de la base japonaise de Kadena pour suivre l'exercice de l'APL. Tirés depuis endroits différents, les DF-26B (4 000 km de portée) et les DF-21D (1 800 km de portée) tombèrent dans une zone située entre la province de Hainan et les îles Parace, c'est à dire où deux porte-avions américains avaient navigué un mois plus tôt. Lors d'une audition devant le comité sénatorial des forces armées, l'amiral Philip Davidson, qui dirige le commandement américain pour la région Indo-Pacifique (US INDOPACOM), a abordé ces tirs de missiles chinois, dont on ignore s'ils sont effectivement des « tueurs de porte-avions » dans la mesure où aucune image démontrant une telle capacité n'a été produite à ce jour par l'APL. Pourtant, certains ont exprimé des doutes à ce sujet. Comme l'amiral Christophe Prazuck, l'ex-chef d'état-major de la Marine nationale (CEMM). « *Mettre en avant un missile de nature balistique, qui volerait à une vitesse faramineuse et serait doté d'un autodirecteur me paraît étonnant du fait des phénomènes d'échauffement créés par de tels niveaux de vitesse* » et « *guider un objet qui irait à très grande vitesse vers une cible mouvante comme un bateau me paraît plutôt compliqué et, pour tout dire, je n'y crois pas* », avait-il en effet expliqué.

Supplanter les États-Unis ?

Quoi qu'il en soit, l'amiral Davidson ne partage visiblement pas cette estimation. « *Ces missiles balistiques antinavires de moyenne portée sont capables d'attaquer des porte-avions dans le Pacifique occidental* », a-t-il en effet dit aux sénateurs. Et leur utilisation lors d'un exercice

« *démontre la volonté de l'APL de contrer toute intervention potentielle de tiers pendant une crise régionale* », a-t-il ajouté. Pour l'amiral Davidson, la Chine « *ne se contente pas de développer des systèmes d'armes avancées. Elle les utilise de plus en plus dans des exercices pour perfectionner l'aptitude au combat de l'APL et envoyer un message sans équivoque aux pays de la région et au monde* » sur ses capacités militaires. « *Je crains que la Chine ne soit en train d'accélérer son projet de supplanter les États-Unis (…) d'ici 2050* », a par ailleurs estimé le chef de l'US INDOPACOM. « *Je crains qu'elle ne veuille atteindre son objectif plus tôt que prévu* », a-t-il insisté.

Des sujets de tension

Évidemment, on pense que Taïwan, pays considéré comme une province « rebelle » à Pékin, en fasse tôt ou tard les frais, d'autant plus que les dirigeants chinois ont multiplié les menaces ces derniers mois. Et pour l'amiral Davidson, ce serait plus tôt que tard… « *Il est clair que Taïwan fait partie de leurs ambitions et je pense que la menace est évidente dans la décennie qui vient, en fait au cours des six prochaines années* », soit d'ici 2027 a-t-il ainsi déclaré. L'officier américain n'a pas évoqué l'année 2027 au hasard étant donné qu'elle marquera le centenaire de l'APL. D'ailleurs, selon les objectifs affichés par Pékin, cette dernière devra avoir achevé son développement à cette échéance.

Un élément déclencheur pourrait sans doute être la bataille commerciale que se livrent la Chine, les États-Unis et les Européens au sujet des puces électroniques, dont les besoins ne cesseront de croître dans les années à venir, avec l'intelligence artificielle, la 5G, les nouvelles formes de mobilité, la robotique et… le développement d'armes toujours plus sophistiquées.

Or, Taïwan produit actuellement 59% des circuits sur mesure sous-traités en fonderie dans le monde et représente plus de la moitié du marché mondial des circuits intégrés les plus avancés, hors mémoires. Et l'île abrite notamment Taiwan Semiconductor Manufacturing Co. [TSMC], l'un des plus grands fabricants de puces au monde. Auteur d'une note sur cette question pour l'Institut Montaigne, Mathieu Duchâtel rappelle que, en 2015, la Chine a décidé de produire 70% des puces dont elle a besoin d'ici 2025. « *En 2019, la Chine a importé l'équivalent de 304 milliards de dollars de semi-conducteurs, soit plus que le pétrole et plus que l'ensemble des importations de son principal partenaire commercial, l'Union européenne.*

1

2

3

4

1. Le véhicule blindé de combat d'infanterie amphibie ZBD-05 (VN-18) est armé d'un canon de 30 mm.
eng.chinamil.com.cn/ Yan Jialuo & Yao Guanchen

2. Sur l'eau, le char léger amphibie ZLT-05 affiche une silhouette assez basse.
eng.chinamil.com.cn/ Yan Jialuo & Yao Guanchen

3. Des ZLT-05 lors d'un exercice d'assaut amphibie.

4. Sur terre, le ZLT-05 atteint les 65 km/h.

1. Exercices de tir pour un ZLT-05 du 73e groupe d'armée chinois.

2. Le ZLT-05 atteint les 28 km/h sur l'eau.

3. La lame fixée à l'avant du ZLT-05 améliore la flottabilité.

4. Le canon de 105 mm du ZLT-05 peut venir à bout de tous les blindés taïwanais.

Dans le même temps, seuls 15,7% de sa demande ont été produits sur son sol. En d'autres termes, le plus grand marché de consommation de semi-conducteurs et de circuits intégrés au monde dépend de fournisseurs étrangers », explique-t-il.

Défendre Guam

Cela étant, sans doute plus que les missiles balistiques chinois « tueurs de porte-avions », l'amiral Davidson est surtout inquiet pour l'île de Guam, avec son port en eaux profondes, sa base aérienne ainsi que ses dépôts de carburant et de munitions. Elle est incontournable pour toutes opérations américaines en réponse à une crise régionale. Et il ne faut pas être un grand stratège pour en faire un objectif prioritaire. D'ailleurs, dans une vidéo de propagande, l'APL a montré des bombardiers stratégiques H-6 en train de l'attaquer.

« *Guam est une cible aujourd'hui. L'île doit être défendue et préparée pour les menaces à venir, parce qu'il est clair pour moi que Guam n'est plus simplement un endroit d'où nous pensons pouvoir nous battre* », a fait valoir l'amiral Davidson devant les sénateurs. Aussi a-t-il demandé qu'il y soit installé un système antimissile AEGIS Ashore, le seul qui puisse contrer une attaque de missiles chinois, le système THAAD (*Terminal High Altitude Area Defense*), qui y est actuellement déployé, n'étant pas approprié à ses yeux.

« *C'est l'élément clé qui nous manque, qui signale à la région que les États-Unis sont un partenaire de sécurité fiable et engagé, que nous sommes là pour défendre non seulement le territoire américain, mais aussi nos intérêts à l'étranger* », a plaidé le chef de l'US INDOPACOM. Et, a-t-il continué, cela « *montrerait à la Chine qu'elle ne peut pas assommer Guam d'un coup pour nous mettre hors de combat et pratiquer la politique du fait accompli à l'égard de Taïwan*. »

À noter qu'il avait déjà demandé l'installation d'un système AEGIS Ashore en juillet 2020, estimé son coût à 1,6 milliard de dollars.

Plus généralement, l'amiral Davidson avait précédemment souhaité 20 milliards de dollars de nouveaux investissements entre 2021 et 2026 pour améliorer les capacités relevant de son commandement. Lors de son audition, il a réclamé des armements plus « offensifs » pour que les Chinois sachent « *que le coût de ce qu'ils essaient de faire est trop élevé et pour les faire douter de leurs chances de succès*. » ■

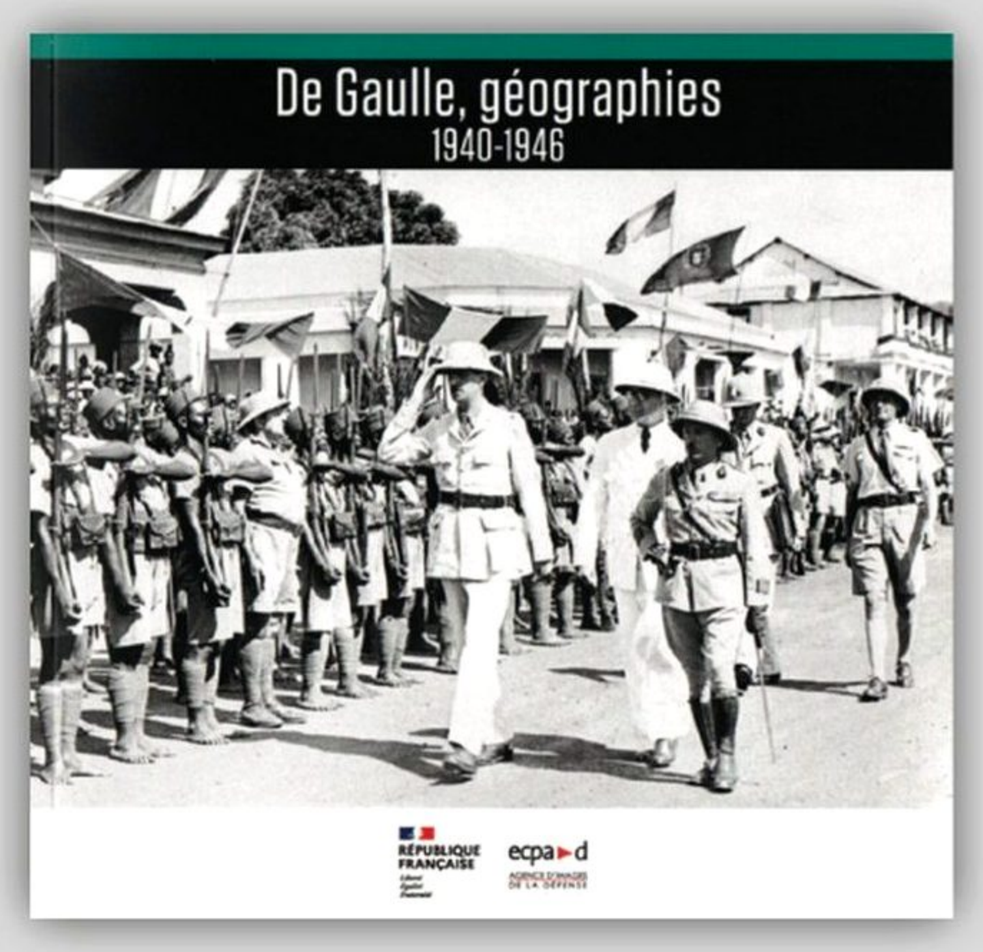
L'actualité de la défense et de la sécurité, en partenariat avec :
zone militaire
opex360.com

ACTUALITÉ DU LIVRE

Par Loïc Becker et Laurent Tirone

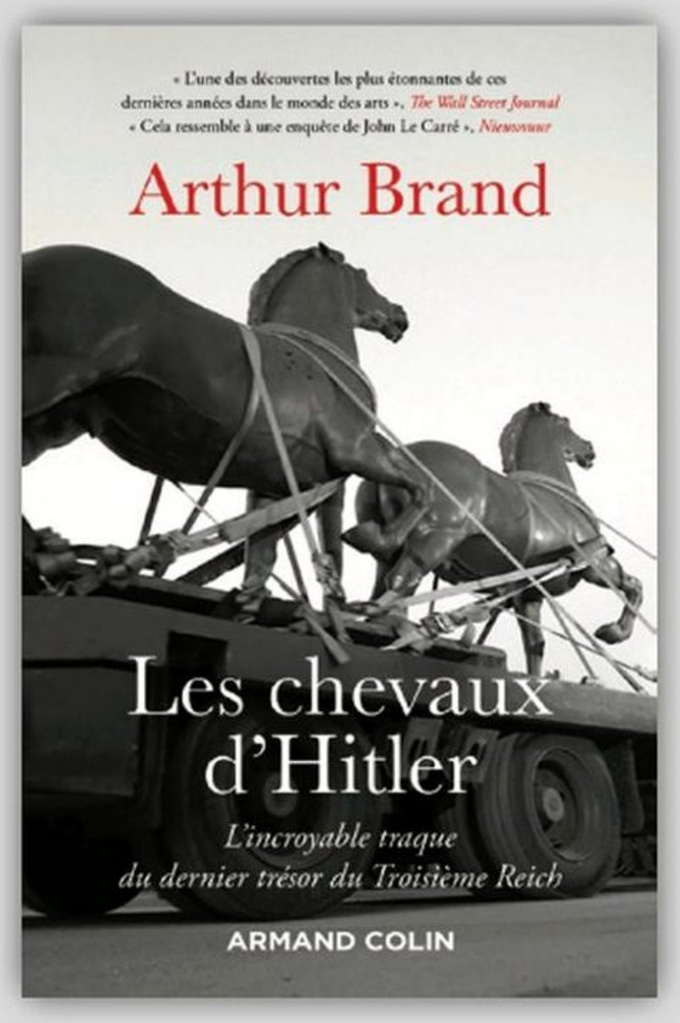
DE GAULLE, GÉOGRAPHIES (1940-1946)

ECPAD



L'ECPAD - Agence d'images de la Défense - présente un nouveau volume de sa collection « Images de » centré sur le général de Gaulle. De son appel à la résistance depuis Londres en 1940 à son retour en France métropolitaine, le chef de la France combattante affirme son engagement et sa lutte en de multiples lieux qui sont retracés en 127 clichés, souvent inédits et de très bonne qualité. Cet ouvrage, au format 21 x 21 cm et à couverture souple, présente ainsi en images son parcours, de 1940 à 1946, de Londres, à l'Afrique du Nord, en passant par de nombreuses régions françaises (Normandie, Doubs…), l'Allemagne et même Moscou. Chaque photo est soigneusement datée et accompagnée d'une légende synthétique, parfois hélas trop succincte, identifiant les lieux et les principaux protagonistes. Véritable porte ouverte sur le passé, « De Gaulle, géographies » est un livre mémoriel au traitement soigné que nous ne pouvons que recommander.

ECPAD, 2020
168 pages
10 €
ISBN : 978-2-11-162053-7



LES CHEVAUX D'HITLER

Arthur Brand

Une fois n'est pas coutume, nous procédons à la recension d'un livre non « 100% militaire ». Le sujet de la criminalité artistique est assez peu connu par les grand public et mérite une meilleure couverture. Et pour ce faire, nous vous recommandons de suivre l'enquête menée sur la disparition des deux chevaux de bronze trônant dans les jardins de la Chancellerie, des sculptures pourtant monumentales réalisées par Josef Thora, l'un des sculpteurs officiels du *III. Reich*. Si le pillage de l'Europe par les Nazis reste malgré tout assez bien documenté, le vol des œuvres d'art allemandes après la fin de la Seconde Guerre mondiale l'est beaucoup moins. Cet ouvrage nous plonge dans le monde des collectionneurs et autres « marchands » d'art impliqués dans le trafic d'art nazi. Longtemps stockés sur une base militaire russe de l'Allemagne de l'Est avant de franchir le mur de Berlin, avec la bénédiction de la Stasi, ces équidés de bronze voulus par Hitler vont finalement refaire surface, puis sont pris en chasse par l'enquêteur néerlandais Arthur Brand, véritable chasseur de trésor, qui nous livre là le récit d'une traque se lisant comme un polard. Et comme l'affirme l'auteur : « Mon idée est de proposer aux lecteurs de partir avec moi à la recherche de ces pièces hors du commun ! »

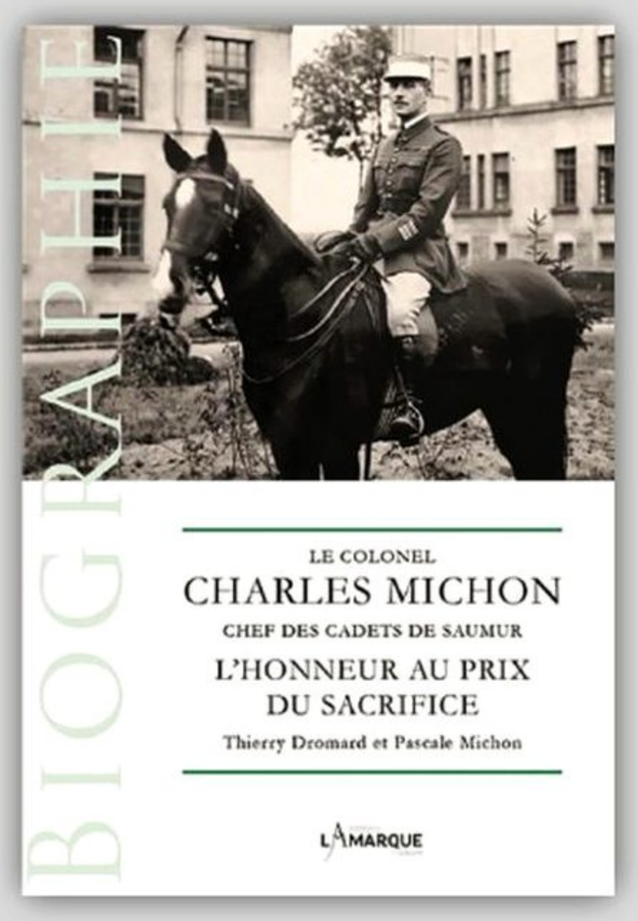
Éditions Armand Colin, 2021
296 pages
19,90 €
ISBN : 978-2200627225

LE COLONEL CHARLES MICHON – L'HONNEUR AU PRIX DU SACRIFICE

Thierry Dromard et Pascale Michon

Au mois de juin 1940, alors que les Allemands ont pris Paris et qu'ils s'enfoncent dans le pays, plusieurs officiers tentent de réagir pour juguler l'hémorragie. Une des plus belles pages de gloire de l'Armée française s'écrit alors sur les berges de la Loire autour de Saumur, que les élèves de l'École de cavalerie (passés à la postérité sous le nom de « Cadets de Saumur ») vont défendre corps et âmes. Mais si leur sacrifice n'a pas été oublié (comment résister face à l'invasion allemande quand les moyens manquent et que le pays est au bord du gouffre ?), leur chef, le colonel Michon, l'a été un peu plus. Commandant de l'École de cavalerie, c'est lui qui mène au combat ses élèves officiers lors de ces terribles journées de juin 1940. Grâce à de nombreuses archives familiales de qualité et inédites, les auteurs retracent la vie exceptionnelle de cet officier de carrière qui a servi en Algérie puis au Maroc, avant d'être gravement blessé en 1915. En plus de permettre un retour sur cet événement parfois mal connu, l'ouvrage donne le point de vue du chef de l'École à travers certains documents et soulève « l'après » de la bataille. Le colonel Michon a en effet été la cible de plusieurs accusations plus ou moins fondées, qui sont magistralement retoquées point par point avec l'aide de sources d'époque. Un ouvrage qui, à n'en pas douter, ravira tout passionné d'Histoire et de la campagne de France.

Éditions Lamarque
208 pages
19 €
ISBN : 978-2-490643-44-8



PAR LE LIEUTENANT COLONEL ALBIN IRZYK

M4 SHERMAN

TRADUIT ET ADAPTÉ DE L'ANGLAIS PAR YANNIS KADARI

ENFIN, LA VÉRITÉ SUR LE CHAR AMÉRICAIN !

Quand on s'appelle Albin Felix Irzyk, qu'on a commandé le fer de lance de Patton dans les Ardennes et qu'on est l'un des plus brillants tacticiens américains de l'après-guerre, généralement, quand il s'en vient de juger de la qualité d'un char de combat, sur lequel on a servi et fait la guerre, on sait de quoi on parle !

TÉMOIGNAGE // 1941-1945

Irzyk voit le jour en janvier 1917 à Salem, dans le Massachusetts. Après ses études à l'université d'Amherst, il s'engage dans la cavalerie montée en 1940 comme officier de réserve. Dès l'entrée en guerre des États-Unis, il bascule dans la nouvelle branche des chars. Diplômé du *War College*, on le retrouve en 1944 au sein de la *4th Armored Division*, où il commande le *8th Tank Battalion* dans les Ardennes, l'unité qui opérera en pointe de l'opération de désencerclement de Bastogne. Spécialiste du combat blindé et des problématiques de logistique, le *Lieutenant Colonel* Irzyk poursuivra sa carrière durant la Guerre froide, en Allemagne d'abord, puisqu'il est à la tête du *14th Armored Cavalry Regiment* lors de la crise de Berlin de 1961, puis dans le sud-Vietnam ensuite, où il commande la *4th Infantry Division*. En 1968, il est commandant-en-chef du secteur de Saigon au moment où l'ennemi déclenche sa grande offensive du Têt. S'appuyant sur sa longue expérience du combat interarmes, Irzyk créera alors des forces de réaction rapide capable de se déplacer en zone urbaine et périurbaine rapidement, à bord d'engins blindés surprotégés. Au vu d'un tel *curriculum vitæ*, il paraît difficile de ne pas accorder un certain crédit à l'homme.

À l'automne 1945, alors que les armes viennent à peine de se taire en Europe, Irzyk est chargé par le *War College* de produire une étude sur le Medium Tank M4 Sherman, le cheval de bataille de forces blindées américaines durant la Seconde Guerre mondiale. Ce rapport est publié sous forme d'une longue étude dans les colonnes de la *Military Review* en janvier 1946. Nous vous en proposons de larges extraits ci-après.

▲ Le *Lieutenant Colonel* Irzyk pendant la guerre.

▼ Le M4A1 WAR DADDY
Il a été capturé par les Allemands en Tunisie en 1943. Rapatrié en Allemagne, il sera testé et évalué.
Sauf mention contraire, toutes photos US Nara.

« Le char américain est nettement moins bon que ses homologues allemands, et ce dans tous les domaines. » Cette conclusion hâtive, ce jugement de valeur péremptoire a été reproduit *ad nauseam* par les journalistes et les reporters de guerre américains, sans que jamais personne parmi la presse ne s'interroge sur sa pertinence. Aujourd'hui, alors que les combats sont achevés, il prospère encore et toujours. Erroné sous bien des aspects mais rarement remis en cause, il traduit une méconnaissance totale quant à savoir ce qu'est un char, et quelles qualités au combat en sont attendues par ses utilisateurs.

La première question à se poser est de savoir par quel biais ces journalistes en sont arrivés à une cette conclusion. Sur quels facteurs se sont-ils appuyés pour affirmer que nos engins étaient totalement déclassés face à ceux alignés par l'ennemi. Bien sûr, s'ils se sont contentés de comparer les canons des chars, leur poids ou encore la largeur de leurs chenilles, si le critère clef a été le blindage, et je suis certain que c'est ainsi qu'ils ont procédé, alors évidemment le Tiger ou le Panther allemands enfoncent de loin de le Sherman, qui ne peut rivaliser avec eux. Le « 88 » allemand est évidemment bien plus puissant que n'importe lequel des canons montés sur des chars américains pendant le conflit. Les chars allemands sont bien plus lourds, et leur blindage considérablement plus épais que les nôtres. Leurs chenilles sont plus larges et les trains de roulement plus robustes.

La suspension est aussi moins fragile. Si je m'arrête là, comme beaucoup, je ne peux qu'en conclure que les engins adverses sont bien plus efficaces et réussis que le Sherman. Et si j'étais un journaliste écrivant un article à sensations, il me serait alors très aisé d'affirmer à la une de mon journal que les jeunes Américains sont envoyés à la mort dans ces cercueils roulants !

Mais aujourd'hui, allons un peu plus loin, et posons-nous quelques questions supplémentaires : quelle est l'autonomie d'un char Tiger ? Brûle-t-il du carburant, et en quelle quantité ? En quelle matière ses patins de chenille sont-ils produits ? Quelle est leur durée de vie ? Combien de munitions emporte-t-il ? Et la durée de vie de son moteur ? D'ailleurs, le Tiger est-il un engin facile à entretenir, connaît-il des problèmes mécaniques ? Les réparations sont-elles aisées ou compliquées au point de nécessiter des mécaniciens longuement formés ? Combien de kilomètres un Panther ou un Tiger peuvent-ils avaler en étape de liaison, par leurs propres moyens ? Par exemple, est-ce que 53 Tiger auraient été capables de parcourir par eux-mêmes 240 km en moins de 24 heures, depuis les abords de Fénétrange, en Moselle, jusqu'à Bastogne, en Belgique, pour intervenir en urgence, comme l'on fait les Sherman de la *4th Armored Division* ? Est-ce qu'un Tiger peut être intensivement utilisé pendant quatre semaines en Angleterre pour entraîner des équipages de char, puis débarquer en France et traverser le pays jusqu'à la frontière allemande, foncer vers Bastogne sans préavis, avant de repartir vers le cœur du territoire ennemi, le tout en livrant bataille, sans devoir même être remplacé (sauf coups ennemis) ? A-t-on déjà vu un Panther ou un Tiger rouler à 55 km/h pendant des heures et des heures pour exploiter une percée ?

Est-ce que la presse ou les spécialistes auto-proclamés se sont posé ces questions ? La réponse est non, bien sûr. D'ailleurs, même après s'être interrogé de la sorte, il est très difficile pour un observateur extérieur de se faire une idée honnête et correcte de la situation, car il lui faudrait aussi prendre en compte nos tactiques et celles de l'ennemi, notre doctrine d'emploi, et comprendre le type de missions pour lesquelles le Sherman a été conçu. Ce sont tous ces éléments que nous allons prendre en compte pour affiner notre réflexion.

▲ En Normandie, les Américains sont contraints de livrer bataille sur un terrain compartimenté par des haies presque indestructibles, d'où l'installation des *Cullin Hedgerow Devices* à l'avant des engins

EN NORMANDIE

Le 6 juin 1944, et pour le reste de la campagne à l'Ouest, tandis que les Allemands disposaient notamment du Tiger avec son canon de 88 mm et du Panther équipé d'un 75 mm long, l'armée américaine ne pouvait aligner que

le Medium Tank M4, populairement appelé Sherman. Il est inutile ici de rappeler en détail ses caractéristiques ; nous ne retiendrons simplement qu'il pesait 30 tonnes et qu'il était armé d'un canon de 75 mm (76,2 mm sur certains modèles M4A1 et M4A3). Ses chenilles étaient étroites, et de trois types : en acier, en caoutchouc plat et caoutchouc à chevrons.

Lors de première phase de la bataille de Normandie, dans le secteur américain, alors que les combats se déroulaient au corps-à-corps dans le bocage, et que des secteurs pouvaient changer de main à plusieurs reprises en quelques heures, les combats de chars étaient très courants, généralement à courte distance ; il s'agissait souvent d'embuscades et nos pertes étaient lourdes. Mais une fois que les cadenas défensifs ont sauté et que le front allemand de Normandie s'est effondré, nos chars se sont enfoncés en Bretagne, et de là, ils ont rapidement pivoté pour exploiter vers l'est, en traversant la France. Nos engins ont progressé à un rythme soutenu, sous la chaleur de l'été 1944, par leurs propres moyens, réalisant des étapes journalières de plusieurs dizaines de kilomètres, dans la poussière, parvenant à maintenir un rythme élevé alors que l'accroissement de nos lignes logistiques rendait leur ravitaillement en carburant mais aussi en huile et en graisse de plus en plus hasardeux. Ceci n'a été rendu possible que parce que nos moteurs et nos boites de vitesses étaient fiables, et simples d'entretien. Malgré les élongations et les problèmes logistiques, et aussi le « variantage » des axes empruntés, nous avons maintenu le rythme grâce à la simplicité des moteurs, qui rendait leur réparation aisée. Chaque pilote était capable d'intervenir sur sa machine. Des mécaniciens étaient embarqués dans les colonnes de tête, affectés à chaque compagnie et chaque bataillon ; ils assuraient les travaux mécaniques sans nécessité de faire intervenir les ateliers lourds, qui suivaient loin derrière. Pouvoir réparer rapidement un char pour le renvoyer rapidement au combat est un atout majeur, rendu possible par la fiabilité et la simplicité des engins. Ceci montre l'excellence de la conception originelle de la machine. C'est ainsi que nous unités blindées disposaient quasiment de la totalité de leur dotation théorique en septembre 1944, lorsque nous avons atteint la Meuse, après s'être portées en Lorraine depuis la péninsule normande. Vous rendez-vous compte de l'exploit que cela représente ? Et si nous avons été stoppés net, ce n'est pas du fait des résistances ennemies, ni même de problèmes de fiabilité, au contraire, mais simplement parce que nous étions allés trop vite et trop loin, au point que l'intendance a été incapable de suivre et de nous ravitailler correctement. Faire bondir de plusieurs centaines de kilomètres des cohortes blindées, voilà ce que nous avons fait. Durant ces opérations, un bataillon de Sherman a couvert 415 km en 38 heures, sans perdre une seule machine ; après une révision mécanique standard réalisée en 8 heures, l'ensemble de l'unité a pu prendre position sur le front, en vue de l'offensive suivante. Aurions-nous été capables de réaliser la même chose à bord de Tiger notoirement fragiles sur le plan mécanique et nécessitant une maintenance consommatrice de grosses ressources et de temps ?

▲ Ce que le rapport Irzyk souligne, outre sa fiabilité et sa simplicité, c'est que le Sherman est un char polyvalent, à l'image de ce *tankdozer* qui ne connaîtra aucun alter ego chez les Allemands.

◀ Autre particularité des affrontements normands, en-dehors du bocage, la courte distance à laquelle les chars livrent bataille, sans possibilité de manœuvre ou de débordement. En face-à-face, le Sherman sort perdant de la plupart de ses duels avec les blindés allemands – postés en défensive – mais rappelons qu'il n'est tout simplement pas conçu pour ce type de combats !

L'EMPLOI

Puisque nous en sommes à parler de chars, il convient aussi de préciser que les nôtres n'avaient pas été conçus pour combattre d'autres chars, du fait même de notre doctrine d'emploi. Pour les Américains, le char doit être utilisé pour crever le front de l'ennemi et désorganiser ses défenses, avant de se répandre sur ses arrières pour s'en prendre à ses dépôts, ses convois logistiques, ses communications et semer la terreur. La lutte antichar est du ressort des unités de Tank Destroyers, des canons antichars, de l'aviation tactique, etc.

Théoriquement, le Sherman doit utiliser ses mitrailleuses et ses obus explosifs pour remplir ses missions, les munitions perforantes étant réservées aux cibles bien protégées, les bunkers et fortifications, et exceptionnellement les chars ennemis. Exceptionnellement, car normalement, ceux-ci doivent avoir été neutralisés par des moyens adaptés.

À l'offensive, le char est entièrement à la main du cher d'engin qui indique à son équipage où se poster, et quelle cible engager, dans le respect des ordres reçus mais aussi en prenant en compte la situation tactique.

Lors de la campagne de France de l'été 1944, après la rupture des résistances allemandes en Normandie, nos équipages ont glorieusement rempli leur mission : la doctrine d'emploi des chars américains a été parfaitement appliquée par les unités de la *3rd US Army*. Nos colonnes mécanisées se sont infiltrées derrière le front adverse, puis elles ont exploité dans la profondeur. L'ennemi était désorganisé et en fuite. La plupart des destructions réalisées par nos tankistes, l'ont été sur des cibles « molles », à l'aide de la mitrailleuse de caisse ou coaxiale.

Cette offensive grand-style met aussi une autre problématique en valeur : celle du franchissement des coupures humides. Un poids mesuré est un avantage clef pour un char, et le Sherman a été conçu ainsi, car il accroît considérablement la mobilité tactique (au combat) et la mobilité stratégique (lors des étapes de liaison, ou l'exploitation d'une percée). Avec ses 30 tonnes, le Medium Tank a été capable d'emprunter l'immense majorité des ouvrages d'art rencontrés au gré de sa progression. À l'inverse, il aurait été impossible pour des Tiger et des Panther (56 et 45 tonnes respectivement) d'utiliser ces ponts, ou alors il aurait été indispensable de les renforcer, ce qui aurait impliqué l'emploi de ressources humaines et matérielles, sans compter avec le temps perdu. Sur le front de l'est, comme à l'ouest, les comptes-rendus et les témoignages des chefs d'unités blindées allemandes

▼ Les deux photos :
Lorsque le front allemand céde en Normandie, les armées américaines s'engagent dans une poursuite rapide, traversant la France tambour battant. C'est durant cette séquence que le potentiel du M4 va s'exprimer à plein, faisant montre d'une fiabilité exceptionnelle en comparaison de celle des Tiger et autres Panther !

▲ Les deux photos :
Albin Irzyk souligne aussi la fiabilité et la simplicité de la maintenance du Sherman qui n'est pas un char compliqué. L'officier évoque ainsi la révision de tous les chars d'un bataillon en 8 heures, ou encore le changement standard du bloc propulseur en moins de 4 heures ; des opérations réalisées sans faire appel à des moyens considérables. Là encore, le Sherman est imbattable !

montrent que la question des ponts et passerelles était un véritable casse-tête.
Lors de la percée de l'été et durant une partie de l'automne 1944, alors que le Sherman était dans « son élément » et qu'il remplissait ses missions impeccablement, les journalistes américains n'ont émis aucune critique véhémente concernant le char. Il aurait été difficile de faire autrement, car nos succès reposaient en grande partie sur les qualités intrinsèques de l'engin.
Les brûlots ont commencé à apparaître dans les journaux à la fin de l'automne 1944, les reporters de guerre oubliant bien vite les succès des semaines précédentes. Le Sherman est ainsi devenu la cible d'articles à charge, soulignant l'infériorité du char face à ses homologues allemands, sans que la réalité des combats ne soit prise en compte : rappelons qu'en octobre, novembre et décembre, du fait des pluies, les sols se sont transformés en gigantesques bourbiers, et qu'une boue collante a tout envahi. Le front était cadenassé et une guerre de positions s'installait : chaque action était lente, décourageante et souvent sanglante. Les pertes grimpant en flèche et les chars ne pouvant plus opérer librement comme durant les beaux jours, il n'en fallait pas plus à la presse pour établir le lien : tout était la faute du Sherman, un char notoirement mauvais…
La réalité est évidemment plus nuancée. Comme lors de la première phase de la bataille de Normandie, le front s'est figé et une guerre d'embuscades meurtrières a remplacé les grandes chevauchées mécanisées, en conséquence de quoi le Sherman a été contrait d'opérer en dehors de sa doctrine d'emploi (basée sur la percée et l'exploitation).

Ce faisant, il a été confronté à toute la panoplie des moyens antichars ennemis, ainsi qu'aux chars allemands mieux blindés et mieux armés ; surtout, ceux-ci opéraient en défensive, sur un terrain compartimenté et riches en couverts, ce qui représente un avantage gigantesque. Le sol était si boueux que les manœuvres de contournement étaient ralenties, voire impossible, et le variantage rendu compliqué, ce qui a contraint nos équipages à affronter les tankistes allemands sur leur arc avant. Une situation tactique pour laquelle le Sherman n'avait pas été conçu. Postés sur les hauteurs ou des points clefs du terrain, admirablement bien camouflés, les engins allemands ont eu beau jeu de détruire nos chars, alors que ceux-ci pataugeaient dans un océan de boue, freinés dans leur élan, sans possibilité de tirer parti de leur vitesse, ni rallier un terrain plus roulant. Les *Panzer* ont dominé ces combats, y compris lorsque nos équipages ouvraient le feu les premiers, voyant leurs obus rebondir sur l'épaisse cuirasse allemande. C'est à cette époque que nos équipages ont vu leur moral chuter et que certains ont perdu confiance dans le Sherman, ce qui a été abondamment relayé par la presse, qui jamais n'a pris en compte les circonstances de ces combats. Les journaux américains se sont soudainement remplis d'articles dévastateurs pour les familles de ceux qui se battaient dans les unités blindées en Europe.

▲ M4A3 (76) photographié en Allemagne, dans les derniers temps de la guerre. La machine est caractéristique de la campagne de 1945 avec ses *duck bills*, et ses protections supplémentaires, ici des sacs de sable empilés dans une superstructure métallique bricolé par l'équipage. Parfois, les « *tankers* » renforçaient la protection de leur monture avec... du béton ! Dans tous les cas, ces stratagèmes servaient principalement à se prémunir des attaques de *Panzerfäuste*, et pas tant des *Panzer* eux-mêmes, devenus assez rares à ce stade avancé du conflit.

L'ARMEMENT

Obligés d'affronter les blindés ennemis, nos équipages ont pris tous les risques. Si le canon de 76,2 mm s'est montré relativement efficace, le 75 mm a accusé le coup et ses performances n'ont pas été à la hauteur (en particulier au-delà des 900 m). Les tankistes américains ont dû s'approcher de leur cible pour les frapper efficacement, ce qui a eu pour effet de les rendre encore plus vulnérables. Nous avons perdu de nombreux équipages dans ces circonstances. Les pénuries de munitions, notamment d'obus perforants, ont accru ces pertes. Qui savait ou sait aujourd'hui, que la *3rd US Army* s'est retrouvée à court d'obus et que ses tankistes ont parfois été contraints d'engager des Panther avec des obus explosifs, incapables de produire le moindre dégât sur le char ennemi, hormis la rupture de ses chenilles (ce qui était l'effet recherché) ? Il fallait un courage hors-norme pour se lancer dans un tel pari. Nos équipages étaient impotents. Telle est la réalité. Lors de cette séquence, les tankistes allemands avaient tout pour eux : le terrain, la météo pluvieuse, qui clouait au sol nos chasseurs-bombardiers, le fait d'être sur la défensive, etc. Mais, malgré nos handicaps, on ne soulignera jamais assez que nos forces ont continué à grignoter du terrain sur l'ennemi, au prix de lourds sacrifices. Nos équipages ont joué le nombre, développant des tactiques risquées pour débusquer et détruire les chars

lourds ennemis. L'une d'elles consistait à attaquer sur plusieurs axes, afin de désorienter les tankistes ennemis. En variantant ainsi, et en acceptant le sacrifice suprême de plusieurs équipages, il était possible à nos hommes de venir à bout d'un Tiger ou d'un Panther. Le prix à payer demeurait élevé, et il fallait souvent concéder trois, quatre ou même cinq de nos machines en échange d'un char allemand. La dangerosité de ces tactiques conduisit les chefs de *Companies* ou de *Platoons* à engager des équipages réduits à quatre ou même trois hommes au lieu des cinq réglementaires (souvent le radio – mitrailleur de caisse était laissé à l'arrière).

Alors que cette phase statique était sur le point de se terminer, il convient de préciser que malgré les conditions climatiques, le Sherman n'a pas démérité et que sa fiabilité mécanique n'a pas été prise en défaut. Personne ne remettra en cause le fait que si le Sherman avait pu jouir d'une mobilité supérieure (chenilles larges), d'une meilleure protection et d'un canon plus performant de nombreuses vies américaines auraient pu être sauvés au cours de ces combats terribles. Mais, le poids gagné par de telles modifications n'aurait-il pas bouleversé l'équilibre général de la machine, au point d'en faire un char perdant certaines de ses qualités ?

À la fin de 1944, début 1945, de nouveaux modèles de Sherman sont apparus dans nos rangs. Bien qu'ils n'étaient pas mieux blindés, ils pesaient une à deux tonnes de plus. Armés d'un tube de 76,2 mm avec frein de bouche monté dans une nouvelle tourelle, capables de tirer de nouveaux obus perforants, ces Sherman gagnaient en puissance de feu, permettant aux équipages d'engager l'ennemi à des portées plus importantes, sans prendre le risque de devoir s'approcher de leur cible. Ces engins étaient animés par des moteurs plus puissants, mais toujours aussi fiables et simples en termes de maintenance et réparations (l'équipage assurait lui-même les révisions de base sans devoir faire appel à des mécaniciens). Ce surcroît de puissance, associé à une nouvelle suspension (HVSS) et des chenilles larges, conférait une excellente mobilité tactique au nouveau-venu. Dans le même temps, la consommation d'essence mesurée permettait une grande autonomie, souvent supérieure à 150 km avec un plein.

Simple à faire fonctionner, le Sherman ne nécessitait pas une formation longue et compliquée pour être pris en main par ses équipages, qui appréciaient sa conception ; cela peut paraître anodin à quelqu'un qui n'a jamais servi dans les chars, mais je peux vous assurer que les grandes trappes et écoutilles du Sherman étaient estimées par les tankistes, car elles rendaient les évacuations d'urgence assez aisées. Il en va de même pour la mitrailleuse antiaérienne de 12,7 mm montée sur le toit de tourelle, pratique et rassurante. L'un dans l'autre, le Sherman était un engin fabuleux.

▼ Un char de la 7th *Armored Division* à la manœuvre fin 1944, ou début 1945, ayant pris en remorque l'épave d'un camion allemand bloquant une route. L'engin américain a été conçu pour la production de masse et son ingénierie est d'une simplicité biblique. Lorsqu'à la fin de 1944, la logistique américaine sera prise en défaut et que les pièces détachées viendront à manquer, les unités feront appel à des artisans français ou belges pour usiner les pièces manquantes. Une option totalement inenvisageable pour les Allemands, et leurs chars plus lourds et complexes.

Bien sûr, on pourrait affirmer que les Tiger et Panther étaient très supérieurs. Mais la réalité, c'est que leur canon puissant et leur blindage épais se payaient au prix fort, par un poids important ; et à la guerre, un poids important est plus un inconvénient qu'une qualité, surtout lorsque vos ressources en carburant sont comptées !

▼ les deux photos Malgré des débuts catastrophiques à Kasserine en Tunisie, le Sherman finira la guerre victorieusement, en Allemagne. Il reprendra même du service en Corée dans sa version la plus aboutie, le M4A3E8. L'engin n'a pas été conçu pour se mesurer aux *Panzer* lourds, mais comme l'élément d'un système de combat interarmes bien plus vaste. En cela, il a été un franc succès.

L'ENTRETIEN

En outre, les engins allemands avaient des défauts à leur cuirasse, que nous avons rapidement appris à connaitre : si le blindage de leur arc avant était conséquent, il n'en était pas de même sur les flancs de tourelle ou de caisse. Information sur laquelle nous avons vite capitalisé ! D'autre part, à partir de la fin de l'été 1944, nous avons constaté sur les engins récemment sortis d'usine que la qualité de leur acier à blindage s'était dégradée. Nos coups avaient tendance à fracturer les blindages ennemis, à les fissurer, même lorsqu'ils ne parvenaient pas à se frayer un chemin dans la cuirasse adverse. Ce n'était pas anodin, car ces fissures, parfois profondes, rendaient leur char non-opérationnel. *A contrario*, les coups encaissés sur nos Sherman se traduisaient souvent par des impacts circulaires qu'il était aisé de réparer.

Pareillement, la maintenance des *Panzer* réduisait considérablement leur disponibilité opérationnelle, d'autant que peu de pièces détachées étaient standardisées et que les approvisionnements étaient chaotiques.

L'essence était aussi un gros problème pour les Tiger et Panther. Avec en moyenne une autonomie d'environ deux heures, les chars allemands manquaient d'endurance et d'autonomie. Ça et la fragilité de leurs mécaniques faisaient que l'ennemi avait l'obligation de transporter ses engins par voie ferrée, au plus près du front. Un défi, lorsque les réseaux ferroviaires sont quotidiennement soumis aux attaques aériennes des chasseurs-bombardiers alliés ! Rappelons que depuis leur débarquement en Normandie jusqu'au dernier jour de la guerre, jamais, à

aucun moment, nos *Medium Tanks* ne seront transportés par train. Ils traverseront toute l'Europe occidentale par leurs propres moyens.

Mais ce n'est pas tout, car le Sherman disposait de deux atouts considérables, qui lui permettaient de tirer plus vite que ses ennemis : sa tourelle à moteur électrique et sa conduite de tir avec stabilisation gyroscopique. Ces deux caractéristiques sont constitutives du succès du char, car nos équipages ont vite appris à déborder les blindés ennemis, tout en profitant de la rapidité de la tourelle à pivoter sur 360°. C'est la raison pour laquelle généralement les *Platoons* (quatre à cinq chars) se scindaient en deux pour attaquer un Tiger ou un Panther esseulé, en mettant à profit la rapidité de leurs *Medium Tanks* et la vivacité de leur tourelle. Quant à la stabilisation du tube, associée des optiques de tir de bonne qualité, elle était fort utile en cas de rencontre avec des fantassins, les Sherman saturant les zones suspectées d'abriter des équipes antichars allemandes tout en roulant. Une tactique impossible à mettre en œuvre pour les tankistes allemands obligés de stopper leur machine pour tirer.

La flexibilité du design initial du Sherman va permettre au fil de la guerre de l'améliorer, aussi bien en termes d'équipements extérieurs qu'intérieurs (on pense ici aux casiers spéciaux à munitions afin de limiter les risques d'explosion ou d'embrasement en cas de coup au but ennemi).

C'est cette évolutivité rendue facile qui va conduire au développement du nouveau M4A3E8, sorte de Sherman « ultime ». Brûlant moins de carburant et d'huile que les autres modèles de Sherman, nécessitant 40 % de graisse en moins, c'est un engin économe et doté d'une grande autonomie (sans commune mesure avec un Tiger allemand par exemple). Très fiable, il est facile à entretenir et à réviser. Le changement standard de moteur s'opère en quatre heures à l'échelon d'un simple atelier lourd ; un moteur Maybach allemand nécessitera deux à trois fois plus de temps, et un personnel hautement qualifié formé en usine. En cas de problème mécanique, un M4A3E8 peut prendre en remorque un autre M4A3E8. Pour un Tiger, il est nécessaire d'employer deux ou trois semi-chenillés couplés les uns aux autres. Bien sûr, un Tiger peut remorquer l'un de ses congénères, mais généralement les dégâts attendus sur la boite de vitesses du « remorqueur » sont considérables, au point que souvent l'engin endommagé était purement et simplement abandonné.

Une fois encore, rappelons que nos tankistes ont combattu à l'offensive, prenant tous les risques, en menant une guerre rapide et rendue difficile par le terrain. La réalité est que nous avons écrasé nos adversaires, et que le fer de lance de notre action victorieuse était nos chars. S'ils avaient été si mauvais que la presse a bien voulu l'affirmer, le succès n'aurait pas été au rendez-vous ! Oui, à un contre un, le Sherman est inférieur en tout point au Tiger et au Panther. Mais nous ne combattons pas ainsi. Face aux chars allemands lourds, puissants et sophistiqués, opérant en petits groupes, nous avons opté pour la standardisation et la production de masse d'un char simple, évolutif et adapté à notre doctrine de combat. En 1945, les armées alliées alignent sur les frontières occidentales du Reich douze fois plus de chars que les Allemands.

Les journalistes qui se sont engouffrés dans une critique acerbe et injustifiée du char n'ont pas vu que c'est grâce à lui que nous avons gagné la guerre. Pareillement, pour la plupart, ils ont ignoré le développement du Pershing, apparu juste avant la fin des hostilités. Avec ses 46 tonnes et son canon de 90 mm, sa suspension innovante et sa silhouette basse, le Pershing est une réussite totale. Reprenant la conception simplifiée du Sherman et jouissant d'une fiabilité identique, le nouveau char a tenu en respect tous ses adversaires allemands, Tiger et Panther compris. ■

▲ À gauche, un M4A1 de la 7th *Armored Division* a été « rétrofitté » avec la nouvelle tourelle et le canon de 76,2 mm à frein de bouche. Les deux chars portent des *duck bills* (même si le Sherman de droite a perdu la majorité des siennes), des extensions de chenilles, qui servaient à élargir la zone en contact avec le sol, pour mieux répartir le poids de l'engin et ainsi accroître sa mobilité sur les terrains gras. Grâce à ce dispositif ingénieux, inspiré des *Ostketten* allemandes, les Américains vont corriger l'un des défauts importants de leur char principal.

PAR PRZEMEK SKULSKI

LES AGGRESSORS DU PACTE DE VARSOVIE

TRADUCTION ET ADAPTATION : LOÏC BECKER

IMITER POUR MIEUX COMBATTRE

Toutes les armées du monde cherchent à mieux connaître leur ennemi, et ce depuis que la guerre existe. Les informations au sujet de l'adversaire sont, pour la plupart, réunies par les services de renseignement ; cela permet notamment de se préparer à un possible conflit et d'améliorer la réactivité des forces armées. Cependant, des renseignements au sujet d'effectifs ou de matériels ne sont pas suffisants : il faut aussi que les soldats les (re)connaissent, qu'ils sachent détecter leurs points faibles... Un domaine sur lequel le Pacte de Varsovie a très vite beaucoup misé lors de la Guerre Froide.

Profils couleurs © M. Filipiuk / Batailles et Blindés, 2021

Un M46 Patton de l'*USMC* pendant la guerre de Corée. Chaque camp tentera de mettre la main sur le matériel de l'autre au cours des conflits, mais il sera difficile de récupérer des véhicules en bon état ou fonctionnels. US Nara

Dans les années 1980, un soldat polonais se fait photographier sur un T-34/85 maquillé en Leopard I sur la base de Jaworze. Cet *aggressor* est un des mieux réalisés par l'armée polonaise de la Guerre Froide.

Sauf mention contraire, toutes photos coll. Przemyslaw Skulski

UNE HABITUDE QUI NE DATE PAS D'HIER

L'étude de matériels pris à l'ennemi n'est pas l'apanage du Pacte de Varsovie ni de la Guerre Froide ; dès le second conflit mondial, les belligérants se sont empressés de ramener vers l'arrière tout matériel ennemi capturé, et ce afin de l'étudier sous tous les angles. Chaque pays dispose alors d'infrastructures et d'équipes dédiées uniquement à l'épreuve de matériels adverses, dans le but de préparer leurs propres soldats à les affronter – et de la meilleure manière possible.

Cette activité ne disparaît pas avec la Guerre Froide, bien au contraire : les pays des deux blocs vont même jusqu'à la développer sur une plus grande échelle. L'*US Army*, de son côté, crée le terme d'OPFOR (« opposing force », soit « force adverse ») regroupant, lors de manœuvres, des troupes jouant le rôle d'une unité ennemie ; le mimétisme est poussé jusqu'à équiper ces formations de matériels pris à l'adversaire, ou à « maquiller » (plus ou moins bien) des véhicules nationaux en répliques [1]. La procédure la plus simple consiste alors à les peindre avec des marques et insignes adverses, mais certaines armées procèdent différemment en « convertissant » leurs véhicules à l'aide de panneaux de bois et autres éléments, et ce afin de créer une silhouette vaguement ressemblante à celle d'un engin adverse. Cependant, tous les officiers s'accordent sur un fait (ou en rêvent) : la meilleure solution reste l'utilisation d'un char ou d'un engin blindé utilisé par l'adversaire, qui peut donc être capturé, acheté ou donné. Le principal problème demeure d'en récupérer un en état de fonctionnement : *exit* donc les carcasses ! Faute de pouvoir mettre la main sur des véhicules de l'OTAN en bon état, de nombreux pays membres du Pacte de Varsovie vont donc commencer à en construire de faux ; ce phénomène sera plus ou moins développé en fonction des pays, et la qualité des « répliques » sera très variable. Ces véhicules maquillés en équipements de l'OTAN vont être principalement employés lors des grandes manœuvres, mais feront aussi partie intégrante du programme d'entraînement des formations de reconnaissance et des unités spéciales. Quant aux répliques les moins fidèles (pour la plupart immobiles), ces dernières sont disposées au sein des casernes afin de familiariser la troupe avec les matériels étrangers. Lors des séances de formation, on apprend aux recrues du Pacte de Varsovie à reconnaître les blindés utilisés par l'OTAN, mais aussi à les neutraliser et à localiser leurs points faibles.

Le sujet des *aggressors* au sein des armées du Pacte de Varsovie n'a jamais fait l'objet d'une véritable étude, notamment par manque d'informations valides et vérifiables ; même la chute de l'URSS et l'ouverture des archives n'a pas permis de clarifier le sujet. Il existe cependant de nombreuses photographies présentant de tels engins en URSS, en République démocratique allemande et en Pologne, mais l'absence d'informations pour les autres pays du Pacte de Varsovie ne signifie pas non plus que ces *aggressors* n'ont jamais existé.

[1] Nommés « aggressors » par les Américains. Ce terme générique sera utilisé dans l'article pour une meilleure compréhension en l'absence d'appellation uniforme au sein du Pacte de Varsovie.

LES *AGGRESSORS* DE L'ARMÉE ROUGE

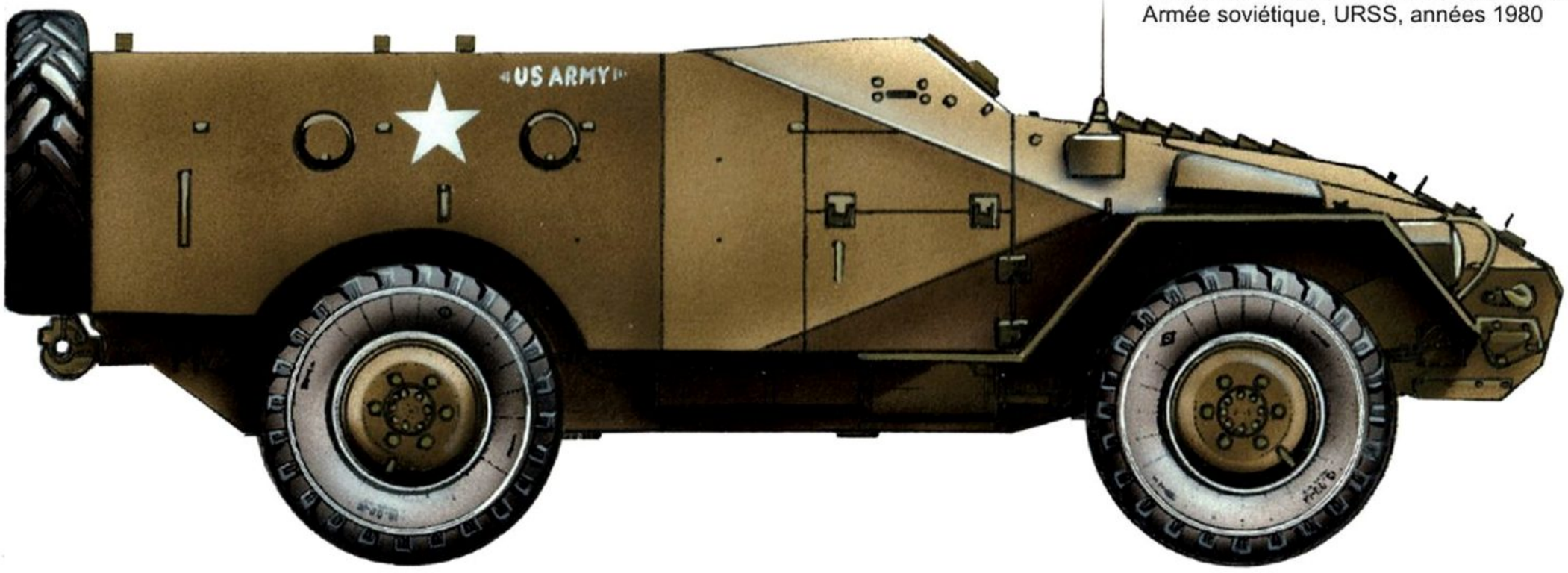
Les premières preuves d'imitations de véhicules de l'OTAN au sein du Pacte de Varsovie apparaissent dans l'Armée Rouge de la fin des années 1960, avec des *aggressors* (très peu fidèles) représentant des chars, des canons automoteurs et des transports blindés réalisés grâce à des panneaux de bois ou des éléments métalliques [2]. Ces *aggressors* sont préparés, pour la plupart, dans des centres de réparation de l'Armée Rouge ou par les échelons de maintenance des unités : il n'y a donc aucune uniformité et un même véhicule de l'OTAN peut être représenté de plusieurs manières différentes… et, dans les faits, certains s'avèreront plutôt ressemblants alors que d'autres ne seront qu'un étrange maquillage peu convaincant. Tous les types de véhicules se côtoieront : l'Armée Rouge disposera de quelques *aggressors* réalisés à partir d'engins en état de marche, tandis que d'autres seront des chars soviétiques… sur lesquels sont simplement peintes les marques tactiques de l'OTAN. Plusieurs véhicules bénéficieront de ce dernier type de maquillage, notamment les GAZ-69 et UAZ-469 (véhicules militaires tout-terrain), la grande famille des BTR (40, 152 et 60/70, tous transports d'infanterie), mais aussi quelques T-54 ou T-55. À noter que certains T-34/85 seront aussi sortis des hangars et dûment maquillés pour jouer le rôle de blindés de l'OTAN.

Pour Moscou, ce processus a un but bien particulier : aider le soldat soviétique à identifier plus vite les véhicules qu'il serait amené à rencontrer sur le champ de bataille. On retrouve donc ces *aggressors* indistinctement au sein des unités comme sur les terrains d'entraînement des centres de formation. Les unités de reconnaissance et les forces spéciales reçoivent la majorité des *aggressors* les plus fidèlement reproduits (et en état de marche) ; ce phénomène n'est pas restreint cantonné à l'intérieur de l'URSS, puisque plusieurs

[2] En réalité avec tout ce qui tombait sous la main des soldats.

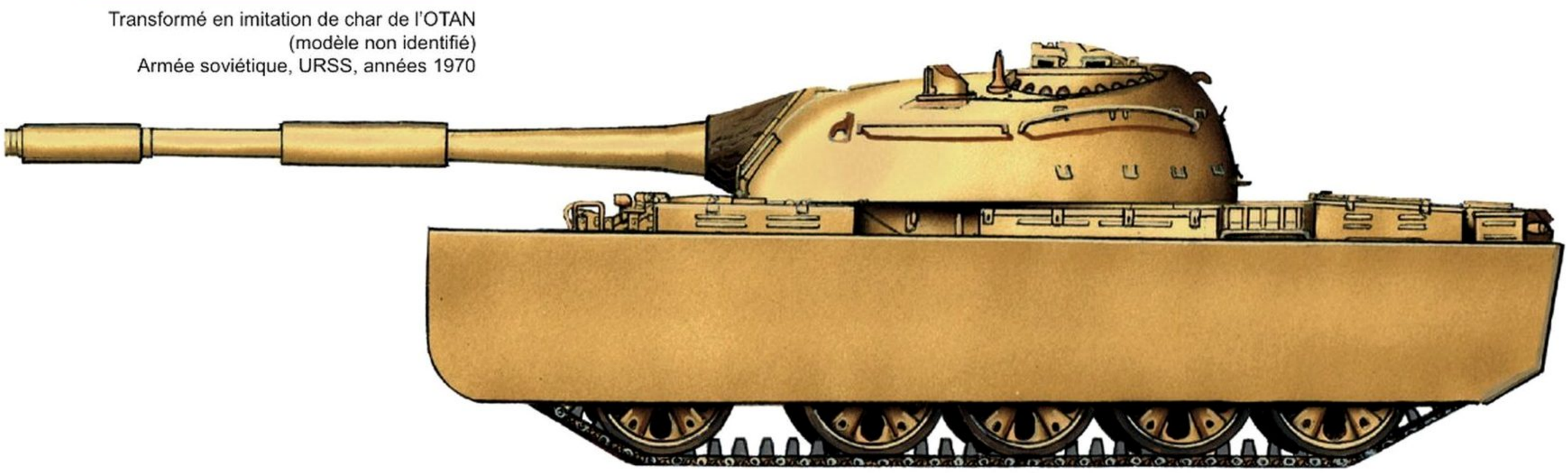
BTR-40

Transformé en véhicule de transport américain
Armée soviétique, URSS, années 1980



T-55A

Transformé en imitation de char de l'OTAN
(modèle non identifié)
Armée soviétique, URSS, années 1970



▲ La *Nationale Volksarmee der DDR* conservera pendant longtemps des T-34/85 en action avant leur remplacement par des matériels plus modernes. Photographiés ici en manoeuvre, ces soldats est-allemands voyagent « à la russe » sur ces blindés. Archives Caraktère

◤ Sur ce cliché non daté et de mauvaise qualité, il est possible de distinguer un T-34/85 dont le châssis a été réutilisé pour représenter un MIM-23 Hawk, un lance-missiles antiaériens de moyenne portée développé aux États-Unis. Des étoiles blanches ont été ajoutées en tant que simples marques de nationalité.

photographies prouvent leur présence au sein de bases soviétiques en RDA.

Les *aggressors* utilisés par l'Armée Rouge sont principalement basés sur des modèles ouest-allemands, britanniques et bien sûr américains : Leopard I, Chieftain ou M41 Walker Bulldog, voire M48 et M60 Patton. Mais les Soviétiques mettent sur pied d'autres *aggressors* plus étonnants, comme celui d'un… Stridsvagn 103, un chasseur de chars suédois, alors que Stockholm ne fait pas figure d'adversaire dangereux pour l'Armée Rouge. Enfin, la crainte d'une attaque par missiles balistiques pousse également les Soviétiques à créer (plus ou moins bien) des répliques de ces engins et de leurs bases de lancement, mobiles ou non.

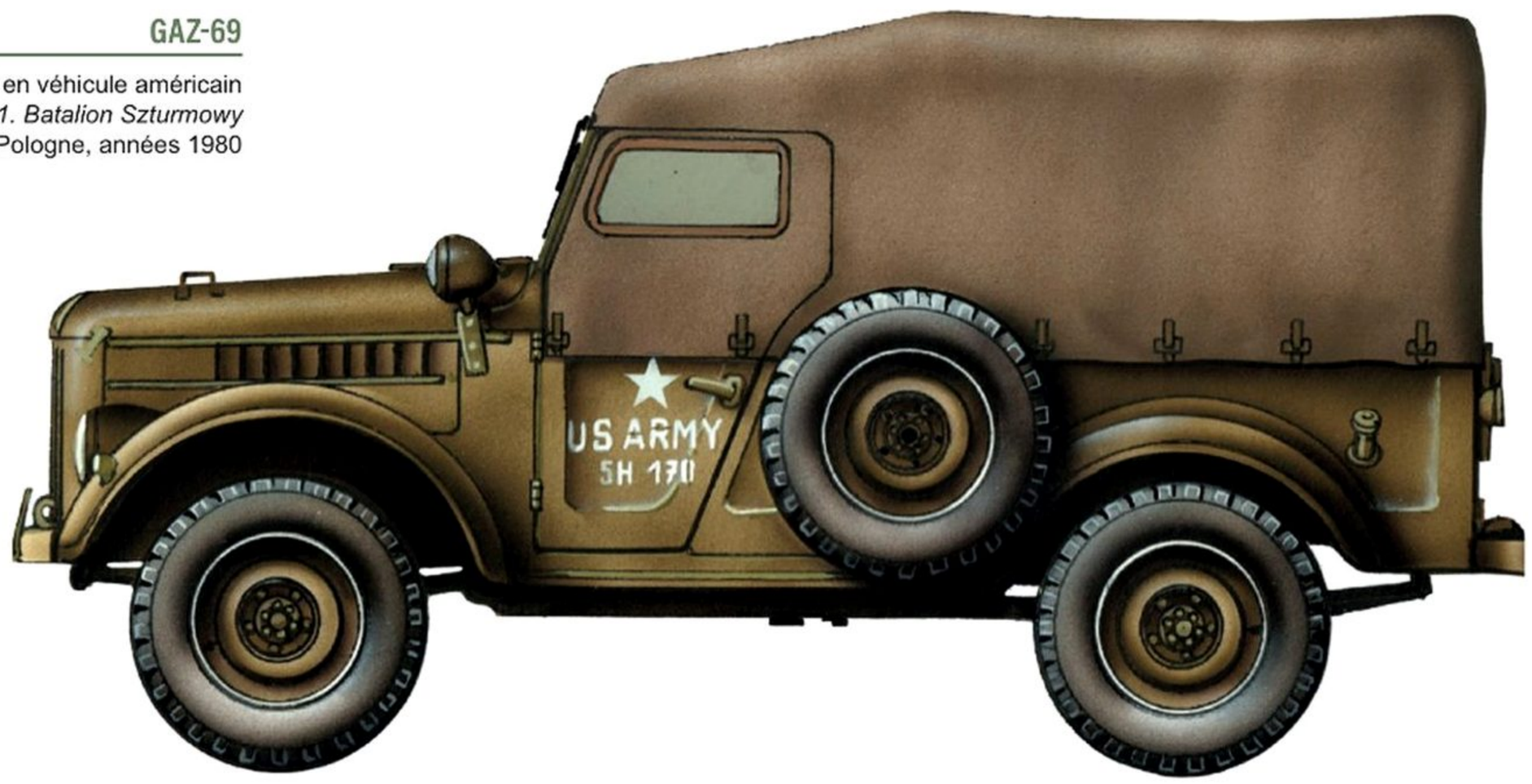
LA *NATIONALE VOLKSARMEE* ET SES T-34

Peu d'informations subsistent sur l'emploi d'*aggressors* par la *Nationale Volksarmee* de la RDA, mais leur existence a déjà été prouvée par des sources iconographiques. Ainsi, les forces est-allemandes ont décidé de remettre en service des « vétérans » en récupérant des T-34/85 et en les maquillant en M26 Pershing ou en M46 Patton ; ces blindés vont être employés à de nombreuses occasions, mais notamment pour le tournage de films projetés aux soldats, méthode « empruntée » à la *Wehrmacht* du second conflit mondial et qui s'inscrit en complément de l'entraînement sur le terrain.

Les T-34/85 rassemblés se voient maquillés grâce à l'ajout de pièces métalliques, et le résultat (s'il n'est pas parfait) est plutôt impressionnant de réalisme. Les soldats de la *NVA* apportent un soin tout particulier à ces *aggressors* en mettant l'accent sur les détails, notamment le mantelet du canon ou la reproduction d'un frein de bouche adapté. Les chars reçoivent ensuite une livrée et des marques très proches de ceux de l'*US Army*, ainsi qu'un numéro de série sur le flanc ; le souci du détail ira jusqu'à l'adoption de noms de baptême pour ces chars, suivant la tradition de l'arme blindée américaine. Pour imiter le frein de bouche du M26 Pershing, les soldats est-allemands récupèreront même celui du… PT-76.

GAZ-69

Transformé en véhicule américain
1. Batalion Szturmowy
Jaworze, Pologne, années 1980



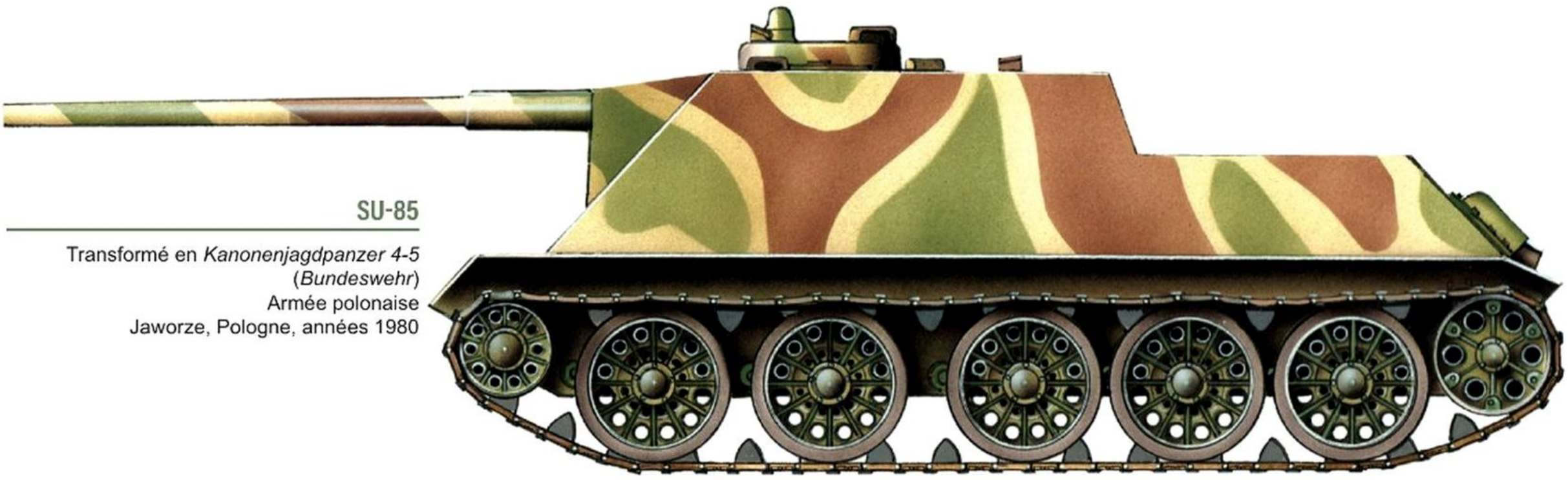
Sur la base de Jaworze, les soldats du *1. Batalion Szturmowy* posent sur le T-34/85 transformé en Leopard I au début des années 1980. On distingue les marques de nationalité apposées sur la tourelle. En arrière-plan se trouve un autre aggressor très bien réalisé, cette fois-ci imitant un Chieftain britannique.

Toujours à Jaworze, ce soldat polonais se fait tirer le portrait à côté d'un vénérable JS-2 transformé en M60 Patton. Le résultat, notamment au niveau de la tourelle, est moins réussi que d'autres types de blindés.

Des sources contemporaines mentionnent que la *NVA* souhaitait faire intervenir certaines de ses unités derrière les lignes adverses, donc sur le sol ouest-allemand. Pour ce faire, Berlin aurait disposé d'une unité taillée pour cette mission : le *Fallschirmjägerbataillon 40* « Willi Sänger », équipé d'armes légères ouest-allemandes, mais qui compte aussi dans son parc de véhicules des M48 Patton et des transports blindés M113, fournis par l'URSS. Cependant, aucune source officielle n'a, à ce jour, confirmé l'existence de cette unité ou d'une quelconque dotation avec de tels matériels. Les seules informations obtenues au sujet de ce bataillon l'ont été à travers des témoignages d'anciens soldats soviétiques ayant servi dans les années 1970 et 1980 en RDA.

LA POLOGNE, PREMIÈRE DE LA CLASSE

Si le concept d'*aggressors* au sein du Pacte de Varsovie est né en URSS, c'est en Pologne qu'il a été poussé au maximum après son arrivée dans les années 1960 et 1970. Malheureusement, peu d'informations officielles ont survécu à la chute du bloc communiste, et les seules preuves sont contenues dans les témoignages des anciens soldats ayant rencontré de tels matériels durant leur carrière. Au fil des



SU-85

Transformé en *Kanonenjagdpanzer 4-5* (*Bundeswehr*)
Armée polonaise
Jaworze, Pologne, années 1980

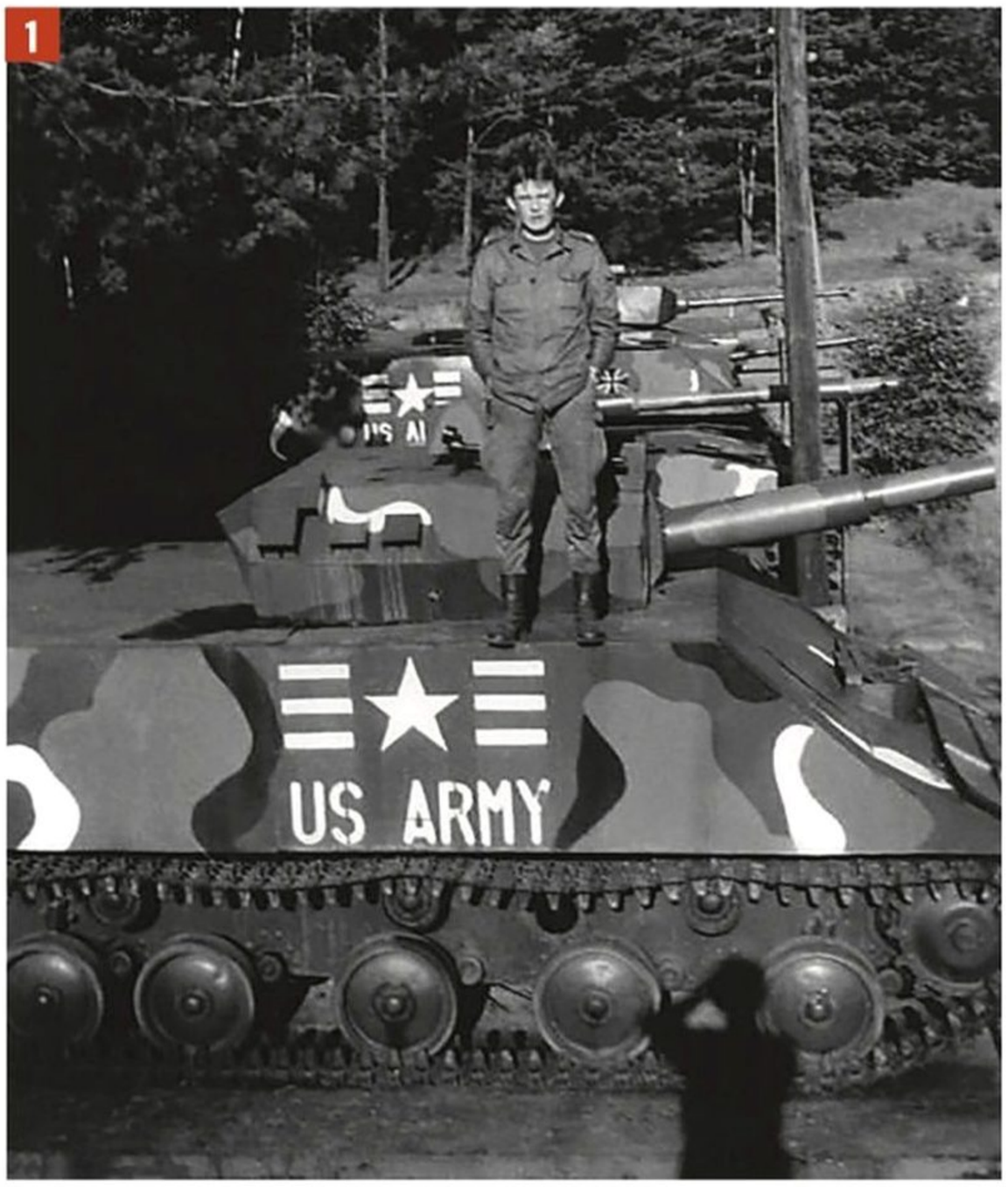
recoupements d'informations, on peut estimer que des *aggressors* ont été déployés sur au moins deux bases militaires polonaises, le centre de formation Jaworze de Drawsko Pomorskie et la base de Dziwnów. D'autres vétérans mentionnent la présence de tels engins au sein de la base de Lubliniec, mais aucune preuve n'a jusqu'à ce jour permis de confirmer cette assertion.

L'intérêt de Varsovie pour les *aggressors* apparaît suite au développement d'unités spéciales au sein de l'armée polonaise. Ainsi, en novembre 1961 est formé à Cracovie le *26. Batalion Dywersyjno-Rozpoznawczy* [3], avant d'être délocalisé en 1964 à Dziwnów (sur la côte balte) et d'être renommé *1. Batalion Szturmowy* [4]. Cette unité parachutiste est censée agir de manière indépendante afin de mener des reconnaissances en profondeur et des opérations spéciales (notamment de désorganisation) au sein du dispositif adverse ; signe de l'importance des missions confiées à l'unité, cette dernière est placée sous contrôle direct du haut commandement de l'armée polonaise. Dans le cadre d'un conflit opposant le Pacte de Varsovie à l'OTAN, le bataillon doit opérer au Danemark, sa zone principale d'intervention. Le *1. Batalion Szturmowy* a un mode d'action basé sur l'emploi de petites unités (composées de quelques hommes) déposées très loin derrière les lignes ennemies et chargées d'attaquer les réseaux de communication, les postes de commandement et toutes les infrastructures militaires (aérodromes, bases navales et sites de lancement de missiles). De plus, le bataillon doit aussi récolter des informations sur les mouvements d'unités et les transmettre au haut commandement afin d'organiser la riposte. En résumé, le *1. Batalion Szturmowy* n'a qu'une mission : ravager les arrières de l'adversaire pour nuire à son efficacité au combat dans les premières heures de l'offensive.

[3] Littéralement « 26e bataillon de reconnaissance et de diversion ».

[4] « 1er bataillon d'assaut ».

▼ Les chars ne sont pas les seuls à faire l'objet d'imitations : les canons automoteurs y ont aussi droit ! Ici, un T-34/85 a été transformé en copie correcte d'un obusier automoteur M109.



1 - Les marques de nationalité, tout comme les camouflages, sont parfois réalisées avec plus ou moins de liberté comme le montre cet *aggressor* photographié en Pologne. Pour les recrues, l'essentiel tient davantage dans la silhouette que dans les marques.

2 - Une série de T-34/85 transformés en divers véhicules de l'OTAN. Cette imitation de Leopard 1 est cependant loin d'être fidèle à l'original sur le terrain de Jaworze, en Pologne.

3 - Cliché pris pendant un entraînement du *1. Batalion Szturmowy* à la fin des années 1970 sur la base de Dziwnow. Une GAZ-69 a reçu des marques de nationalité américaines, tout comme le bâtiment du fond supposé représenter un aérodrome de l'*US Air Force*.

Stationnée à Lubliniec depuis 1986, l'unité devient en 1993 le *1. Pułk Specjalny* [5] puis change de dénomination jusqu'en 2011 pour garder son nom encore utilisé de nos jours : *Jednostka Wojskowa Komandosów*, soit la principale unité de commandos polonais.
Au fil des ans, l'expérience du *1. Batalion Szturmowy* amène Varsovie à mettre sur pied d'autres unités de ce type, mais sur un échelon de commandement plus faible. Ainsi, plusieurs compagnies sont formées entre 1967 et 1968 : la *48. Kompania Specjalna* (Cracovie), la *56. Kompania Specjalna* (Bydgoszcz puis Szczecin) et la *62. Kompania Specjalna* (Boleslawiec) : cependant, toutes seront dissoutes dans les années 1990.
C'est principalement au sein du centre d'entraînement de Drawsko Pomorskie que l'armée polonaise rassemble ses *aggressors*, afin de familiariser ses soldats avec les véhicules utilisés par l'OTAN. Toute la partie sud du camp, près du village de Jaworze, est transformée en « parcours d'obstacles » pour les unités de reconnaissance et les forces spéciales ; au fil des ans et des améliorations, la « partie sud » deviendra un passage obligé pour les unités spéciales de l'armée polonaise.

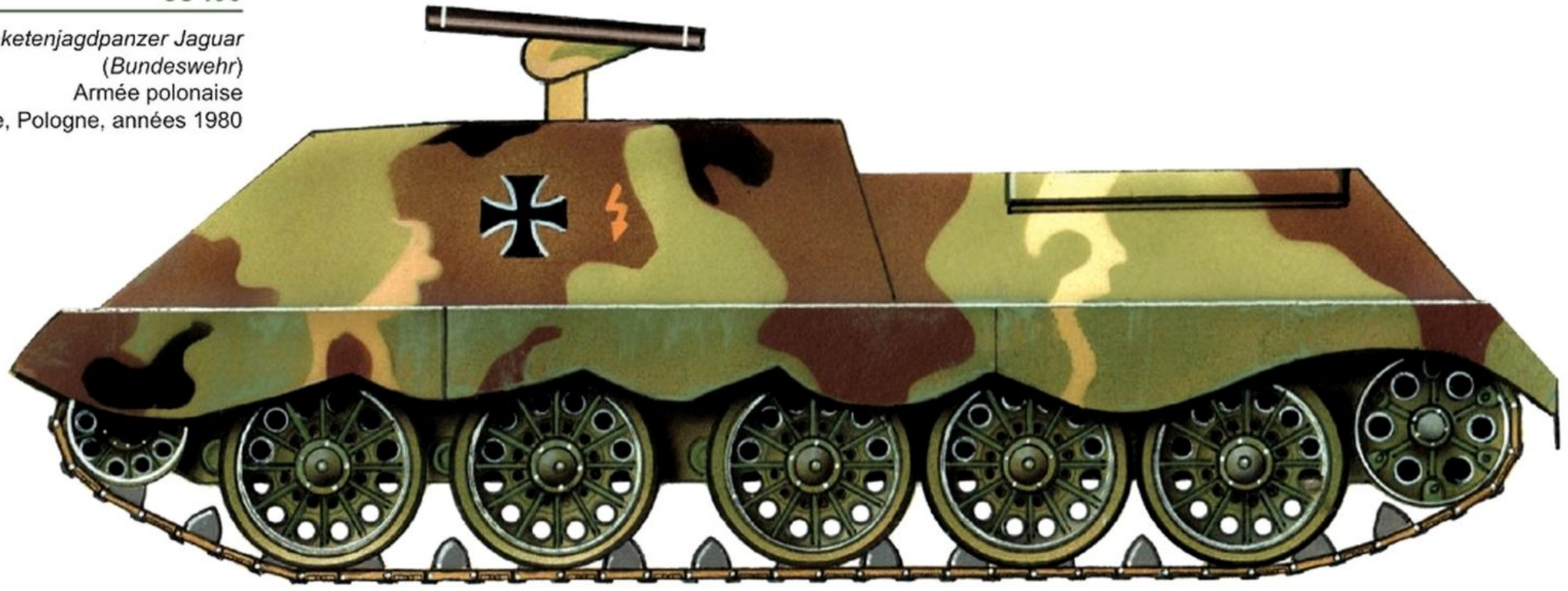
◀ Les hommes du *1. Batalion Szturmowy* à l'entraînement, grimés en soldats américains. La GAZ-69 est revêtue de marques américaines ; notez les armements récupérés lors des conflits précédents. Ainsi, une carabine USM1 côtoie un lance-grenade M79 « Blooper » et un M16, très certainement capturés au Vietnam. Chaque soldat porte un insigne de manche fantaisiste représentant le symbole de l'OTAN. Le soldat de gauche s'est noirci la peau au cirage afin de représenter les soldats afro-américains.

[5] « 1er régiment spécial ».

Cependant, les Polonais commencent à transformer leurs vieux matériels au milieu des années 1970 : ainsi, les T-34/85, JS-2, SU-76 et autres SU-85 ou SU-100 connaissent une deuxième carrière comme *aggressors*, là encore plus ou moins bien réussis. Ces *aggressors* sont très différents de ceux produits en RDA ou en URSS, notamment par l'absence d'uniformités dans les modèles : deux *aggressors* censés représenter le même char n'ont ainsi souvent rien en commun. Ces différences sont principalement liées à la disponibilité des matériaux à la disposition des soldats, mais aussi de la documentation.

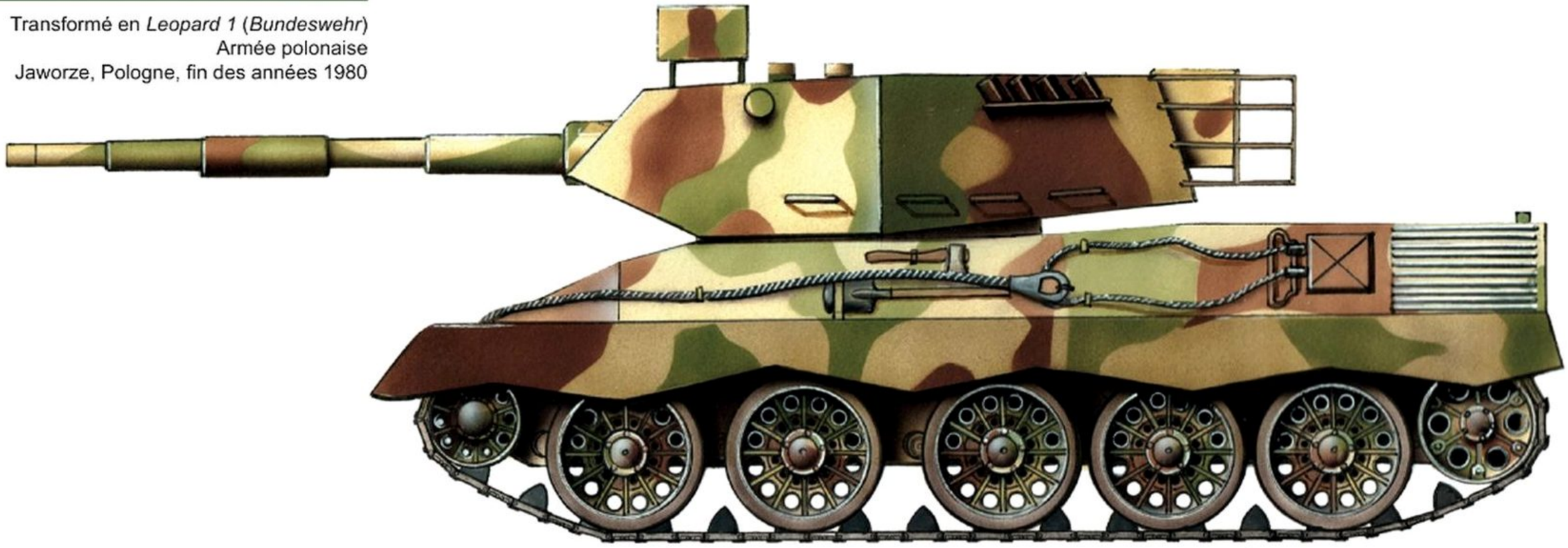
SU-100

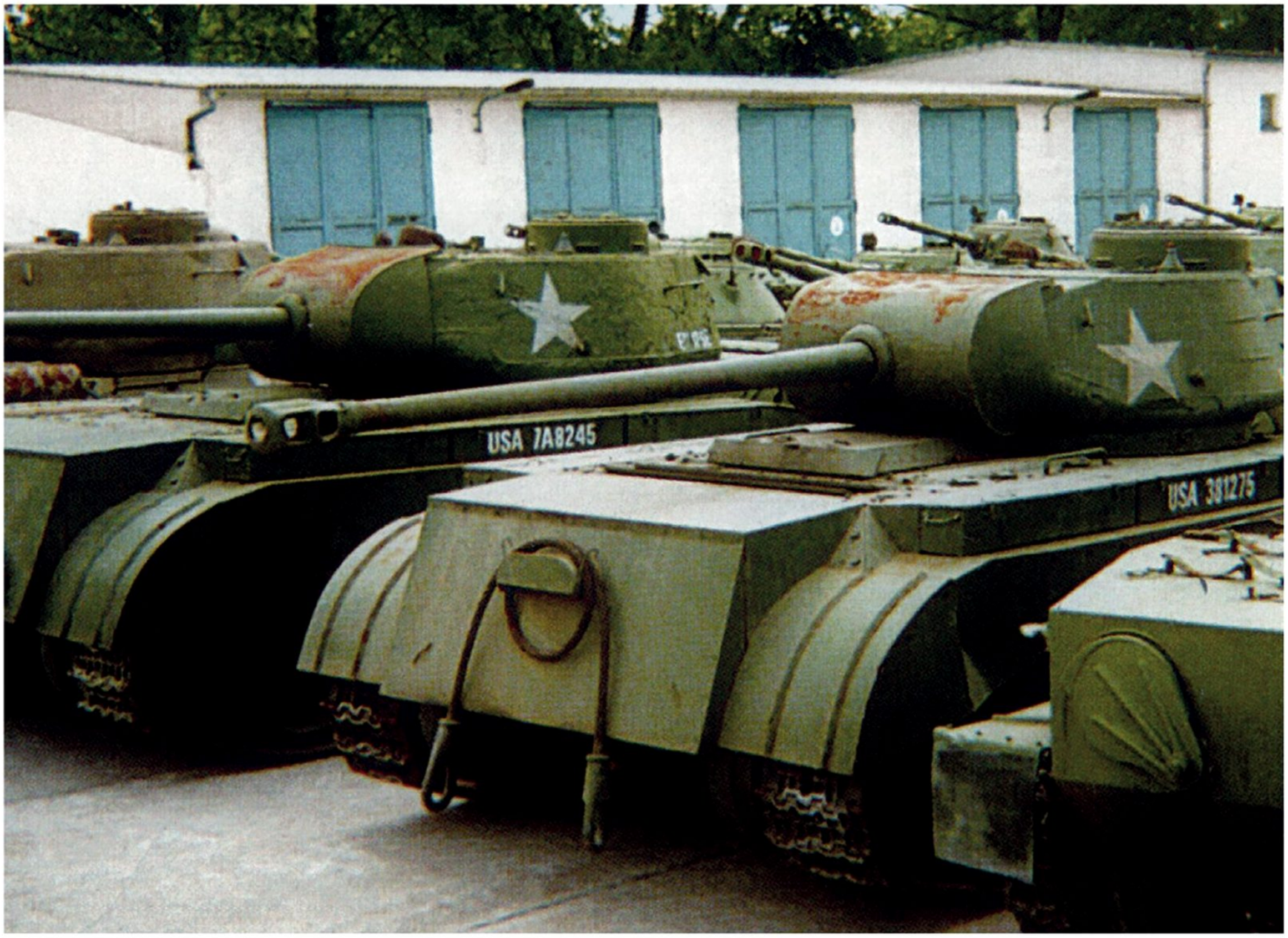
Transformé en *Raketenjagdpanzer Jaguar* (*Bundeswehr*)
Armée polonaise
Jaworze, Pologne, années 1980



T-34/85

Transformé en *Leopard 1* (*Bundeswehr*)
Armée polonaise
Jaworze, Pologne, fin des années 1980





Les deux clichés de cette page

L'Allemagne de l'Est réutilisera ses T-34/85 en les convertissant en... M26 Pershing. Si le résultat visuel n'est pas à la hauteur du modèle, on peut signaler le soin apporté aux marques : les étoiles sont apposées aux bons endroits, tout comme le numéro de série... les équipages est-allemands allant même jusqu'à baptiser leurs blindés comme le font leurs adversaires américains.

Il faut souligner que les *aggressors* les plus réussis sont généralement les Leopard 1 et les Chieftain, dont le degré de ressemblance avec les originaux est souvent frappant. Enfin, les Polonais cherchent aussi à imiter des missiles utilisés par l'OTAN (Pershing 1, Sergent, Lance, Pluton), mais leur réalisation est bien plus rapide et le souci de la ressemblance n'est le plus important. Tous ces *aggressors* seront

[6] Ce qui lui a très certainement valu d'être sauvegardé. Il trône aujourd'hui dans l'enceinte du musée de la technologie militaire polonaise.

[7] Un MiG-15bis produit sous licence en Pologne et dédié à la reconnaissance aérienne.

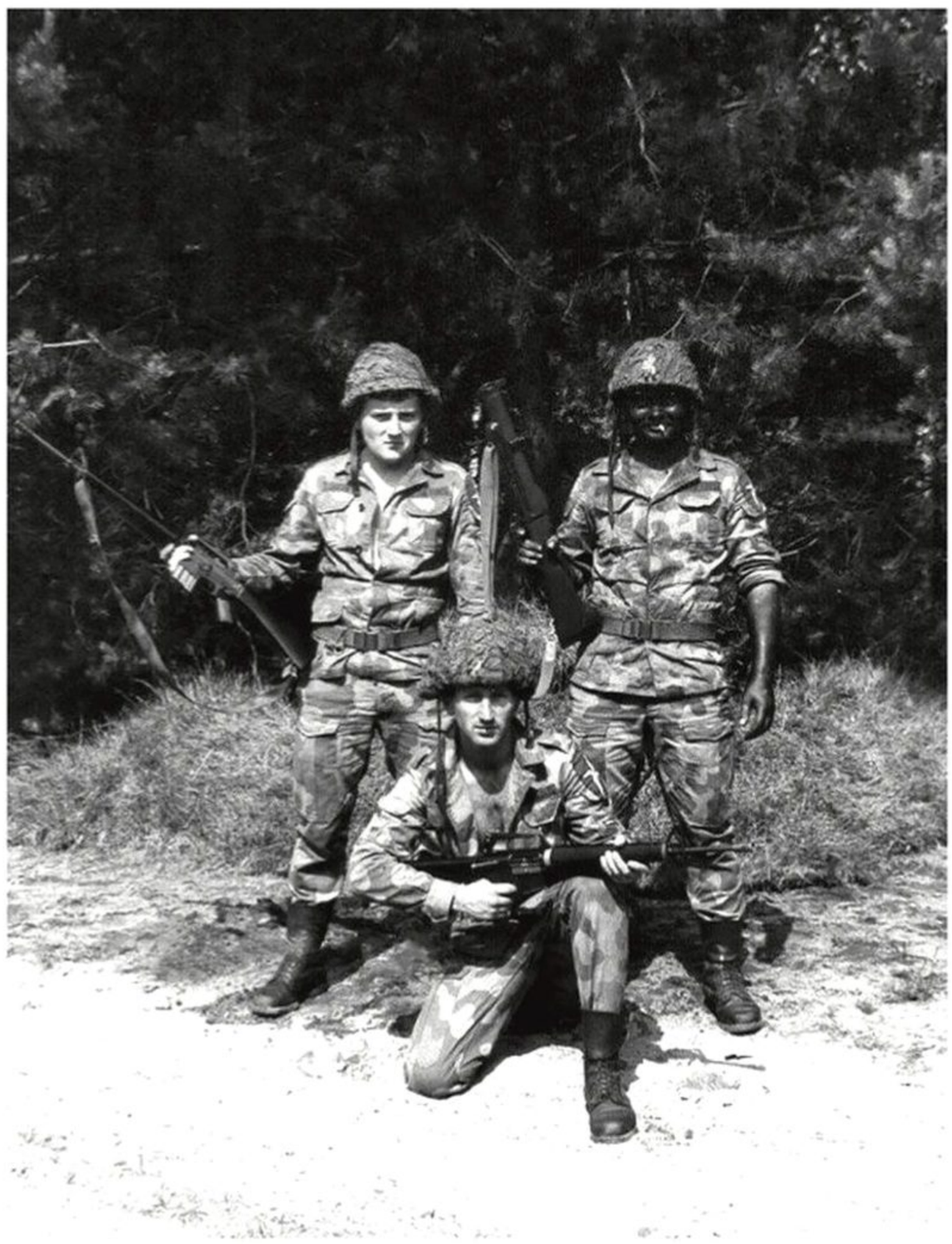
[8] L'appareil est, en lui-même, déjà une copie du Sikorski H-19 dont les Soviétiques capturèrent un exemplaire pendant la Guerre de Corée.

◀ Pris à la fin des années 1960, ce cliché présente des soldats polonais vêtus à l'américaine devant un hélicoptère Mi-4A, copie du Sikorski H-19. Les marques de nationalité sont mieux réalisées, mais l'équipement des soldats est désuet : pistolet-mitrailleur Thompson, Sten ou Bergman, des armes alors obsolètes.

▼ Soldats polonais en manoeuvre représentant les forces de l'OTAN, notamment américaines. L'équipement, s'il n'est pas le même que les soldats américains, les distingue des soldats polonais. À noter une nouvelle représentation de soldat afro-américain avec l'homme debout à droite.

visibles sur le terrain de Jaworze jusqu'au début des années 1990. Selon certaines sources, des *aggressors* sont aussi utilisés sur la base de Dziwnów, dont une copie de Leopard 1 en état de marche selon les témoignages des vétérans… Qu'il est impossible de recouper suite à l'absence d'informations officielles. Même si leurs témoignages sont parfois contradictoires et si les lieux ou les dates changent selon les versions, il est certain que des *aggressors* ont été utilisés pour l'entraînement du *1. Batalion Szturmowy* à Dziwnów, principalement des véhicules soviétiques ou polonais recouverts de marques des armées de l'OTAN. Le meilleur exemple se trouve être une GAZ-69 dûment repeinte avec des éléments de signalisation de l'*US Army*. Il arrive cependant que les Polonais mettent la main sur du matériel véritablement américain : plusieurs clichés montrent, sur les deux bases citées plus haut, un transport blindé M113 ayant transité depuis le Vietnam. Ce véhicule (un cadeau de la part des dirigeants vietnamiens aux Polonais datant du milieu des années 1970) servira abondamment à l'entraînement des unités spéciales et des formations de reconnaissance, notamment le *1. Batalion Szturmowy* et la *56. Kompania Specjalna*. Sa carrière prendra fin au milieu des années 1980 lorsqu'il devra être abandonné suite à une casse moteur et au manque de pièces détachées ; on perd ensuite sa trace, mais l'engin a sûrement été ferraillé dans les années 1990. D'autres sources soulignent que la Pologne a reçu non pas un mais deux M113 de la part du Vietnam et que le second aurait été en possession d'une unité stationnée à Orzysz, mais aucune information ne permet de confirmer cette dotation.

La Pologne a aussi récupéré, en plus du M113, un canon automoteur M107 « Mad Dog », et plusieurs avions, dont un Northrop F-5E Tiger II (numéro de série 73-00852) et un Cessna A-37B Dragonfly (numéro de série 87916), tous ces véhicules en provenance directe… du Vietnam une fois encore. Le M107 ne sera pas utilisé en tant qu'*aggressor*, mais comme objet d'études pour les ingénieurs militaires polonais [6]. Les deux avions, quant à eux, vont être examinés sous toutes les coutures par les militaires à Varsovie puis par les Soviétiques, et ce afin de mieux connaître la technologie employée par les Américains. Un seul appareil fera une carrière d'*aggressor* au sein des forces armées polonaises, un Lim-2R [7] revêtu des marques de la *Bundesluftwaffe* au début des années 1970. Il ne sera cependant jamais utilisé en vol, mais restera statique à Jaworze, où le *1. Batalion Szturmowy* s'entraînera à l'attaque d'aérodromes ;



cet *aggressor* ne sera cependant pas le seul à être employé à la formation des forces spéciales polonaises, puisque ces dernières utiliseront aussi un Mil Mi-4 [8] revêtu de marques américaines et du numéro de série 17101. Cependant, aucune information ne vient préciser si l'appareil prendra les airs pendant ces entraînements… ou restera au sol. Les *aggressors* du Pacte de Varsovie, eux, disparaîtront lors de la chute du bloc communiste. ■

PAR LOÏC BECKER

MASSACRE AUX PORTES DE BERLIN

Profils véhicules © M. Filipiuk / Batailles et Blindés, 2021

LA POCHE DE HALBE

Une colonne de prisonniers allemands se présente près d'un T-34/85 dans la banlieue de Berlin. Après la bataille de Seelow, les Soviétiques verront des flux continus de soldats allemands quitter leurs positions pour se rendre... Ou tenter de passer à l'ouest. DR

Le 16 avril 1945, le 1er front biélorusse de Joukov et le 1er front ukrainien de Koniev s'élancent à l'assaut de Berlin depuis la ligne Neisse-Oder. Face à eux, les Allemands tentent d'endiguer la marée avec des effectifs squelettiques, notamment la *9. Armee* du *General der Infanterie* Busse. Le rapport de force leur est en effet grandement défavorable : Busse aligne péniblement 200 000 hommes, un demi-millier de véhicules et moins de 3000 canons de tous calibres. Joukov et Koniev, quant à eux, lancent leur million d'hommes et leurs milliers de chars vers la capitale allemande... Cette dernière grande offensive va enfermer la *9. Armee* dans une poche et sceller définitivement le sort de Berlin.

280 000	280 CHARS	ENVIRON 20 000	
80 000	79 CHARS	ENVIRON 30 000	

UN SEUL OBJECTIF : BERLIN !

À la mi-avril 1945, il n'y a plus que Hitler et quelques fanatiques enfermés dans le *Führerbunker* pour penser que la situation peut redevenir favorable au *III. Reich*. Les Soviétiques progressent partout et se dirigent inlassablement vers Berlin… D'autant plus que les deux commandants soviétiques majeurs, Koniev et Joukov, sont mis en compétition par Staline pour la capture du *Reichstag*, symbole même du nazisme pour le *Vojd*. Chacun a présenté, quelques semaines plus tôt, un plan au maître du Kremlin : Joukov doit, par exemple, capturer Berlin le 21 avril avant d'arriver sur l'Elbe le 1er mai. Koniev, quant à lui, doit déborder la capitale allemande par le sud et foncer sur Dresde et Leipzig, deux cités très industrialisées et donc importantes pour la future zone d'occupation soviétique. Mais cette compétition va avoir des conséquences néfastes : en voulant se dépêcher, Joukov bute sur des défenseurs acharnés sur les hauts de Seelow… Ce qui lui vaut des reproches masqués de Staline, joint par téléphone, et que Joukov raconte dans ses mémoires : « Les défenses adverses en face du front de Koniev sont plus faibles qu'escompté. Il a traversé la Neisse sans difficulté et fonce sans rencontrer de résistance [1]. »

Busse, à la tête de la *9. Armee* (alors installée au sud-est de Berlin), suit presque en direct la progression des Soviétiques, et notamment la percée de Koniev le 17 avril au sud de ses positions. Mais il ne peut rien faire : Hitler insiste pour que son aile droite tienne ses positions sur l'Oder, enlevant toute possibilité de redéploiement de son dispositif à Busse. Le 19 avril, Joukov perce à Seelow et pousse vers Berlin, disloquant la *9. Armee*… pour la seconde fois en seulement deux mois. Le *LVI. Panzerkorps* reflue vers Berlin, coupé du gros des effectifs de Busse au sud-est. De plus, au grand dam de Hitler, la volonté de combattre n'habite plus les commandants allemands du secteur, ni les simples soldats, qui n'ont qu'une envie : se mettre à l'abri ou rejoindre les lignes américaines pour échapper à la captivité soviétique. Le *V. Korps*, attaché auparavant à la *4. Panzerarmee* plus au nord, se retrouve lui aussi coupé de son unité d'origine et passe donc sous le commandement de Busse ; ce dernier lui demande d'établir une ligne de défense au nord de Lübben, vers le village de Halbe.

[1] Joukov (G.), R*eminiscences and Reflections*, p366.

▼ Début mars 1945, alors que les Soviétiques se rapprochent de Berlin, Hitler tient un conseil de guerre avec son aréopage d'officiers généraux. Le général à sa gauche, penché sur la carte, est Theodor Busse, le futur chef de la *9. Armee*. Hitler se coupe alors depuis quelques mois de la situation sur le terrain et ne va bientôt plus diriger que des divisions sur une carte… DR

OFFENSIVE SOVIÉTIQUE SUR BERLIN, MI-AVRIL 1945

La *21. Panzer-Division* (qui n'a de division que le nom) est elle aussi réquisitionnée, bien que ses éléments sont dispersés depuis le 16, sans que le *Generaloberst* Marcks parvienne à reprendre la main. L'*Oberst* Hans von Luck à la tête de la *Kampfgruppe* du même nom (et rattachée à la *21. Panzer-Division*), raconte la désorganisation ambiante après la percée soviétique : « Le contact avec le QG de la division est toujours actif, mais plus aucun ordre ne nous parvient : la situation est hors de contrôle. Afin d'éviter d'être contourné et pris au dépourvu, je donne l'ordre à mon aile droite de se replier vers le sud. […] Tard dans la soirée, mon adjoint chargé du renseignement me tend le combiné. «*Le commandant de la division en ligne pour vous*». Je décroche. «*Von Luck à l'appareil*» mais je m'arrête, car on crie quelque chose d'inintelligible à l'autre bout du fil. «*Qui est-ce ? Je ne vous comprends pas, identifiez-vous.*» Mais les cris continuent – je parviens juste à comprendre le mot «*cour martiale*». «*Je ne sais toujours pas qui est à l'appareil, parlez plus lentement*» dis-je, alors que mes officiers à côté de moi sont hilares. Soudain, la voix se calme. «*General Marcks à l'appareil. Qui vous a permis de vous vous replier ?*»

- Les Russes et la situation sur mon aile droite ont «permis» cet ajustement du front, lui dis-je. *Venez donc vous en rendre compte par vous-même. Impossible de juger la situation depuis votre poste de commande.*»

C'est à moi, et à moi seul, de garantir la vie de mes hommes. Marcks raccroche sans même me répondre [2]. »

La situation pour la *9. Armee* est critique, les 3e et 4e armées blindées de la Garde ayant coupé toute retraite possible vers Berlin. Les Soviétiques démarrent alors leurs opérations de nettoyage de la poche de Halbe…

ORDRES IRRÉELS

Tapis au fond du *Führerbunker*, Hitler ne dirige plus que des troupes sur le papier mais cherche à reprendre la main. Prévenu de la rupture du front par Joukov et Koniev, il ordonne le 21 avril à la *9. Armee* de tenir Cottbus à tout prix et d'installer

une ligne de défense tournée vers l'ouest… d'où pourront partir d'éventuelles contre-attaques, toujours selon lui, sur les flancs des Soviétiques ! Hitler va même plus loin en proposant à Busse de « sectionner » le 1er front ukrainien de sa base en faisant la jonction avec la *4. Panzerarmee* au nord, formant ainsi une poche qu'il faudra ensuite résorber. Le *Führer* prévoit aussi une opération d'enveloppement identique pour le 1er front biélorusse… Or, sur le papier, les Allemands n'ont ni les moyens matériels ni les effectifs (sans parler du moral de la troupe) pour mener de telles offensives. Le *SS-Obergruppenführer* Steiner, à la tête du *III. SS-Panzerkorps* devant réaliser cette attaque depuis Berlin, est cependant dans l'incapacité de la mener à bien par manque d'effectifs et prévient le *Generaloberst* Heinrici. Ce dernier tente de joindre Hitler pour lui présenter la situation, et notamment la nécessité de replier la *9. Armee*, en vain. Ce n'est que le lendemain, le 22 avril 1945, que Hitler apprend la nouvelle de l'échec de ce projet d'offensive et entre dans une rage folle [3]. Afin d'apaiser son supérieur, Jodl lui propose de rediriger la *12. Armee* de Wenck (alors à l'ouest face aux Alliés) vers Berlin et de la faire attaquer en direction des forces de Busse. En soirée, Heinrici reçoit l'autorisation de faire transiter cet ordre à Busse et à la *9. Armee*, mais la réalisation de l'opération est laissée à l'appréciation des commandants : Wenck, par exemple, est positionné sur l'Elbe et doit filer au nord-est alors que les troupes américaines ne se trouvent qu'à quelques kilomètres. En réalité, la plupart des soldats et officiers allemands n'ont plus qu'une envie : forcer le passage vers l'ouest pour se rendre aux troupes américaines.

UNE *9. ARMEE* QUI N'EST PLUS QUE L'OMBRE D'ELLE-MÊME

La victoire en demi-teinte remportée à Seelow face à Joukov a saigné à blanc la *9. Armee* déjà fortement éprouvée. Le moral des hommes est au plus bas et oscille entre résignation et espoir d'atteindre les lignes américaines. Pourtant, Busse dispose encore de moyens offensifs (bien que limités) avec les 14 Tiger II de la *schwere SS-Panzer-Abteilung 102* mais le terrain des environs de Halbe, boisé et composé de plusieurs lacs, ne se prête pas aux grands mouvements. Les unités tentent de se regrouper afin d'échapper aux pointes blindées soviétiques. Ernst-Christian Gädtke, de la *SS-Panzerjäger-Abteilung 32*, raconte la réaction des hommes une fois l'ordre de repli reçu… et surtout appris que les Soviétiques sont aux portes de Berlin. « Notre compagnie de *Panzerjäger* et ses quatre canons d'assaut prend la route de l'ouest dans ce petit matin brumeux de printemps. Alors que tout le monde la veille était animé d'une hâte sans précédent, un lourd silence règne maintenant. Abasourdi par les nouvelles du front, chacun est enfermé dans ses pensées, et personne ne souhaite dire ce qu'il pense, car une chose est maintenant sûre : la défaite est inévitable. […] Les moteurs ronronnent, les chenilles mordent sur les routes et grincent à chaque virage. Nous sommes comme endormis. Autant de monde que possible a pris place sur le char, et les fantassins s'enveloppent dans leur toile de tente. Tout est gris, même les pauvres bourgs et villages que nous traversons. Les habitants, réunis dans les rues, nous adressent des regards incertains. […] Nous devrions les rassurer, mais nous en sommes incapables [4] » Pendant ce temps, à Moscou, Staline est bien conscient de l'encerclement réalisé par Joukov et Koniev et leur ordonne de veiller à bien sceller la poche pour le 24 avril au plus tard. Pour le *Vojd*, l'essentiel est que Busse ne parvienne pas à briser l'encerclement, mais les effectifs allemands encerclés doivent être neutralisés au plus vite afin qu'ils ne menacent pas la progression sur Berlin.

▲ Un camion soviétique passe dans la forêt de Halbe en tractant une pièce de 76 mm modèle 1939. L'artillerie soviétique est un atout pour Joukov et Koniev, qui n'hésitent pas à l'employer à outrance pour réduire les nids de résistance allemands. Tous les calibres sont mis à contribution, du canon de 45 mm aux obusiers de 203 mm. RIA-Novosti

◀◀ Un T-34/85 du 7e corps blindé de la Garde remonte une colonne de camions américains reçus dans le cadre du *Lend lease*. La rapide progression des Soviétiques vers Berlin est aussi rendue possible par l'apport de matériels américains, qui facilitent grandement la logistique malgré l'allongement des lignes de ravitaillement. DR

[2] Von Luck (H.), *Panzer Commander*, p213, Dell, 1991.

[3] Retranscrite dans la scène la plus célèbre du film d'Oliver Hirschbiegel *La Chute*, 2004, où Hitler apprend que Steiner n'a pas pu mener l'attaque.

[4] Gädtke (E.-C.), cité dans Le Tissier (T.), *Slaughter at Halbe*, p18, Sutton, 2005.

Sauf que les deux officiers soviétiques gardent derrière la tête leur compétition pour prendre le Reichstag et donnent des ordres relativement confus : Joukov lance ses unités sur des secteurs qui ne leur sont pas attribués, et Koniev dissimule à peine sa volonté d'atteindre Berlin le premier – que la poche de Halbe soit résorbée ou non. En fait, c'est ce dernier qui sera le premier dans la capitale allemande lorsque la 3e armée blindée de la Garde de Rybalko atteint les faubourgs sud de la ville le 23.

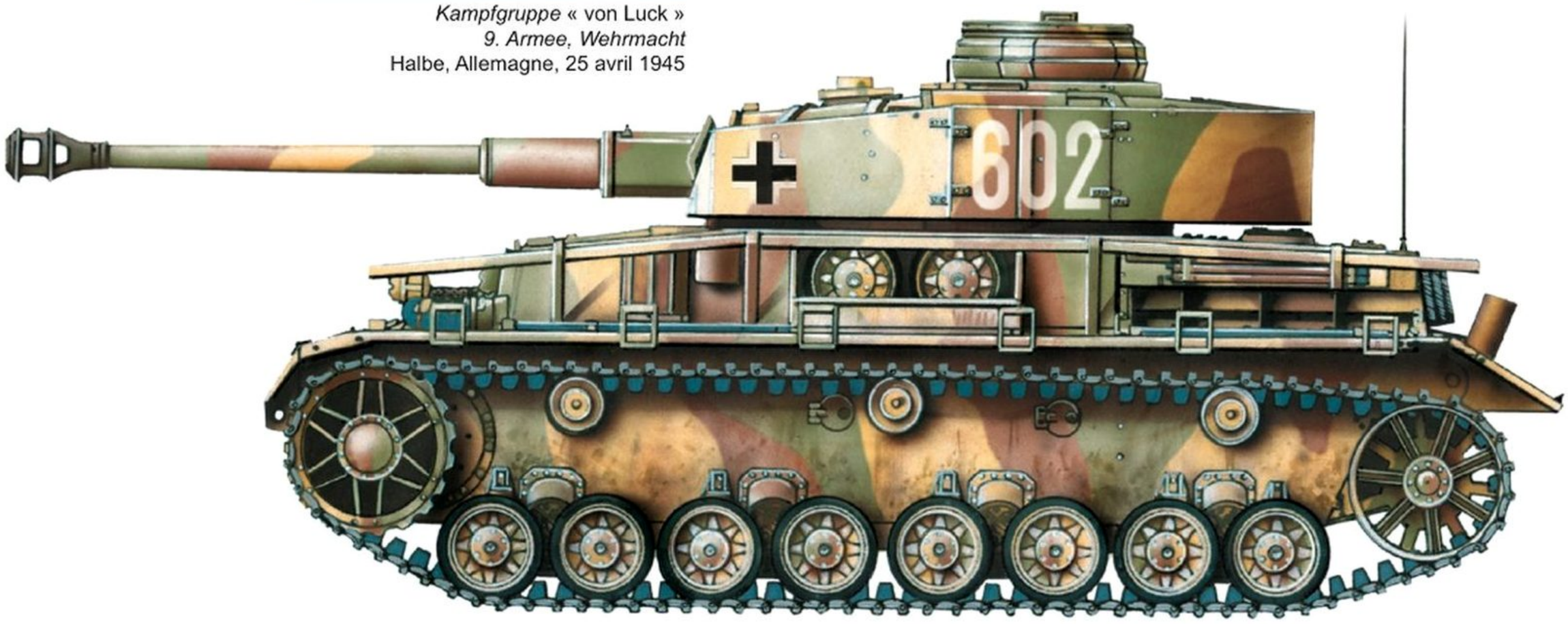
DES TENTATIVES DÉSORDONNÉES

Le 24 au matin, les chars de la 8e armée de la Garde (Chouïkov) lancés à toute vitesse vers Berlin rencontrent les unités de pointe du 1er front ukrainien, déjà dans Berlin depuis la veille [5]. La poche de Halbe est maintenant définitivement scellée, et le sort de Busse et de ses hommes ne fait plus de doute, d'autant plus que la nouvelle commence à circuler parmi eux. Sans lien direct avec le haut commandement, certains officiers allemands décident unilatéralement d'attaquer vers l'ouest pour s'échapper de la poche. Ainsi, à la tombée de la nuit le 24 avril, une unité d'artillerie de la *21. Panzer-Division* réquisitionne le carburant d'une unité voisine à la surprise générale et prend la direction du nord-ouest. Le *Major* Brand, à la tête de l'unité « volée », témoigne de l'ambiance. « Seules quelques unités opposent encore de la résistance, comme les *Panzer-Divisionen*, les *SS* et quelques formations originaires de Berlin. La division ne reçoit plus aucun ordre clair. Les unités dont les officiers sont peu appréciés se débandent une par une. [...] Personne ne sait quoi faire. Une question commence à se répandre parmi les officiers : doit-on essayer de fuir avec l'unité entière ou peut-on permettre aux soldats de tenter leur chance individuellement ? [...] L'encerclement est terminé. Impossible de dormir, le ravitaillement n'arrive plus, l'eau potable manque, l'aviation ennemie est omniprésente et l'artillerie nous pilonne sans arrêt. Le moral de mon unité chute. [...] Les généraux n'ont plus la situation sous contrôle [6]. »

Livrées à elles-mêmes, les unités de la *9. Armee* tentent le tout pour le tout sans aucune coordination. La ligne de front n'est pas identifiable, car les combats se déroulent partout, dans chaque village ou dans chaque sous-bois. Les réfugiés pris dans la poche se mêlent aux unités en déroute, gênant leurs

PANZER IV AUSF. J

Kampfgruppe « von Luck »
9. Armee, Wehrmacht
Halbe, Allemagne, 25 avril 1945



THEODOR BUSSE (1897-1986)

Né en 1897 à Francfort-sur-l'Oder, Theodor Busse intègre l'armée impériale allemande en 1915 en tant qu'élève officier. Après s'être distingué au front, il est sélectionné pour rejoindre les 2000 officiers autorisés de la *Reichswehr* et entame une carrière d'officier d'état-major. En 1940, il est le chef des opérations du futur *Feldmarschall* von Manstein au sein de la *11. Armee*, notamment sur l'*Ostfront*, jusqu'en 1942, où il est nommé chef d'état-major du *Heeresgruppe Süd*. Décoré de la *Ritterkreuz* le 30 janvier 1944, Busse est mis au repos quelque temps avant de se voir confier le commandement de la *121. Infanterie-Division*, puis de la *9. Armee* le 21 janvier 1945 à titre temporaire. Dépassé par la situation après la bataille de Seelow (et refusant de faire un pas sans l'accord du *Führer*), le dernier chef de la *9. Armee* ne parviendra pas à reprendre le contrôle de son unité et se rendra aux troupes américaines à la fin du conflit. Libéré en 1948, il terminera ses jours en 1986 en Bavière.

déplacements. Au même moment, les unités de Wenck les plus proches tentent de contre-attaquer vers l'est afin de casser l'encerclement : près de Treuenbrietzen, la *Theodor Körner RAD Division* se frotte au 5e corps mécanisé de la Garde, mais Wenck ne peut pas faire davantage car mobiliser ses troupes et redéployer ses formations est impossible en seulement quelques jours. La division *Scharnhorst* quant à elle attaque les Soviétiques autour de Beelitz et parvient à détruire l'arrière-garde du 6e corps mécanisé de la Garde ; cependant, ses succès ne sont pas encore suffisants pour atteindre Busse et la *9. Armee*. L'*Oberst* von Luck arrive dans Halbe le 25 au soir pour recevoir ses nouveaux ordres, comme il le raconte dans ses mémoires : « De manière inattendue, je reçois mes ordres directement du *General* Busse : « *Vous attaquerez ce soir à 20h avec votre Kampfgruppe et tous les véhicules disponibles vers l'ouest jusqu'à atteindre l'autoroute Dresde-Berlin. Vous serez alors sur les arrières du 1er front ukrainien marchant sur Berlin ; vous devrez ensuite atteindre la région de Luckenwalde non loin de l'autoroute Berlin-Leipzig. Veillez à ce que les Soviétiques ne comblent pas la percée afin de permettre aux éléments à pied de la 9. Armee d'atteindre l'ouest. Les véhicules non essentiels doivent être détruits et leur carburant transféré aux unités de combat. La population civile ne doit pas être informée : des milliers de réfugiés gêneraient nos déplacements* ». [...] Bien entendu, nos préparatifs sont difficilement dissimulables, et à la nuit tombée plusieurs centaines de réfugiés sont rassemblés dans le village [de Halbe, NdT] avec leurs maigres possessions. Je n'ai pas le courage de renvoyer ces pauvres femmes et enfants chez eux. [7] »

Une fois que sa *Kampfgruppe* hétéroclite est prête, von Luck passe à l'attaque. « Heureusement que nous avons des cartes à notre disposition ! Premier objectif : Baruth, sur la voie ferrée Dresde-Berlin. Pour y arriver, il faut traverser une zone densément boisée avec seulement des chemins forestiers et coupe-feu – de nuit. La progression démarre convenablement. Sur l'autoroute Dresde-Berlin, nous apercevons des convois soviétiques roulant vers le nord. Petit à petit, mon groupe se rapproche de l'axe, depuis le nord et le sud : à chaque halte, la masse de civils nous suivant à pied s'arrête silencieusement jusqu'à la reprise de la progression. Baruth et sa voie ferrée sont atteints aux environs de minuit. À notre sortie des bois, on nous accueille avec un feu d'enfer de mitrailleuses et de canons antichars. [...] Les chars ouvrent le feu d'un côté comme de l'autre. Je repère, au loin, des «Staline», bien supérieurs à nos blindés, à moitié enterrés et donc difficiles à toucher [8]. »

BRISER L'ENCERCLEMENT !

La prise de Baruth échoit aux *Kampfgruppen* « Von Luck » et « Pipkorn » (composée de la *35. SS-Polizei-Grenadier-Division*). Les Allemands savent que le temps est compté, mais von Luck décide de capturer la ville après l'avoir contournée par le nord, ses troupes devant être soutenues par les Panther de la *Kampfgruppe* « Pipkorn ». Le chef de cette *Kampfgruppe* sera tué peu avant l'assaut lors d'échanges de tirs avec un JS-2. Von Luck reprend : « Je prends le commandement des chars *SS*. Alors que nous passons à l'assaut, l'artillerie russe se réveille et nous arrose. Les obus explosent au milieu des arbres, projetant des éclats de bois mortels sur les civils qui s'enfuient. Je dois sortir de là, je n'ai pas le choix !

◀◀ Une batterie d'obusiers soviétiques de 122 mm M30 en position près de Berlin. Avec une portée maximale de 12 kilomètres, la pièce est capable de tirer six coups à la minute : une telle concentration peut venir à bout de n'importe quelle formation adverse. DR

[5] La rivalité entre Joukov et Koniev est telle que les deux se cachent mutuellement la progression de leurs unités respectives.

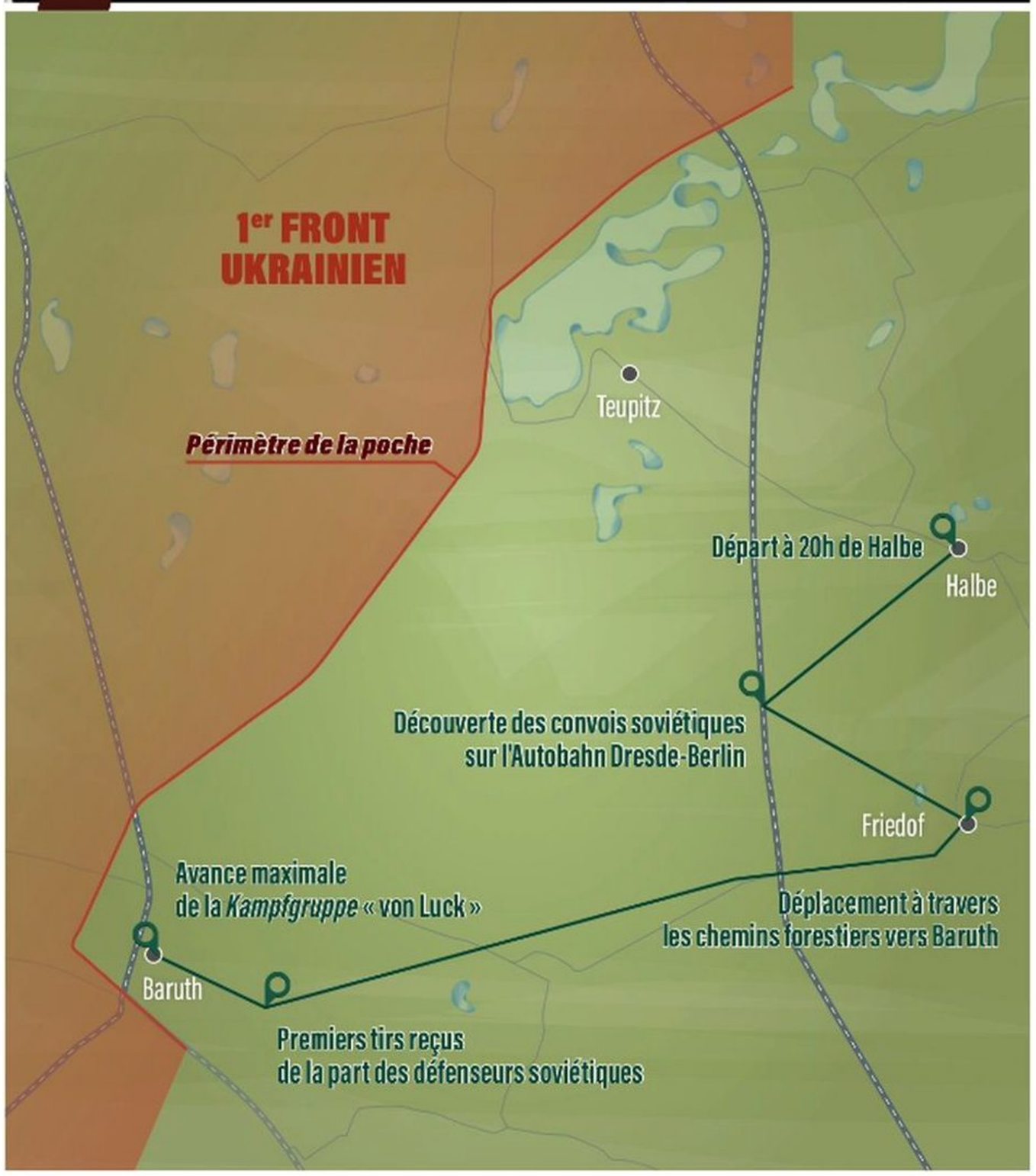
[6] Brand, cité dans Le Tissier (T.), *Slaughter at Halbe*, p25, Sutton, 2005.

[7] Von Luck (H.), *op. cit.*, p215.

[8] *Ibid*, p216.

▶ Les forêts au sud de Berlin sont difficilement praticables pour les blindés, soviétiques comme allemands. Les rares passages pourraient être aisément contrôlés... Mais la *9. Armee* n'a plus aucune organisation capable de monter une véritable résistance une résistance. RIA-Novosti

TRAJET DE LA *KAMPFGRUPPE* « VON LUCK », 25 AVRIL



Un combat acharné commence, mais nous ne parvenons pas à progresser vers le nord : les Russes ont amené très rapidement des renforts. Plus de munitions, presque plus de carburant… Peu avant l'aube, je réunis les commandants d'unités. «*Écoutez, leur dis-je, nous sommes maintenant nous-mêmes encerclés. Nous n'avons ni munitions et presque plus de carburant. Je vous relève tous de vos obligations envers moi. Transférez tout le carburant disponible vers les chars, puis foncez vers l'ouest par petits groupes* [9].» »

La première tentative allemande de percée échoue donc près de Baruth : Koniev a pris ses précautions et semble avoir envisagé que les Allemands tentent de percer le front dans ce secteur. Les survivants des deux *Kampfgruppen* tenteront leur chance au cours des jours à venir, mais peu d'entre eux parviendront à rejoindre l'Elbe. Trois tentatives de ravitaillement aérien sont lancées au milieu de la nuit, mais toutes échouent, soit à cause de la chasse soviétique, soit parce que les pilotes n'ont pas de liaison avec les troupes au sol ou ne parviennent pas à distinguer la « drop zone ».

Cependant, les Allemands découvrent le 26 au matin une faille dans le dispositif soviétique, sur l'*Autobahn* à la charnière entre deux armées. Avant que les Soviétiques ne découvrent cela, des milliers de soldats allemands et de réfugiés parviennent à fuir. Koniev ordonne que la poche soit refermée par tous les moyens, et jette toutes ses forces disponibles dans la bataille : la 2e armée aérienne est mise en alerte et fait des ravages dans les rangs allemands.

Les troupes de la *9. Armee* sont fortement désavantagées par le terrain qui les empêche d'utiliser de manière adéquate leurs *Panzer* : les blindés sont incapables de se tailler un chemin dans les forêts et le sol sablonneux les ralentit grandement. Matraqués par l'artillerie soviétique, constamment survolés par l'aviation adverse, les Allemands perdent toute organisation prédéfinie. Gädtke fait partie des unités qui tentent de percer près de Neubrück : « Plus personne ne parle d'une attaque pour soulager la garnison de Berlin : ce qui compte maintenant, c'est de filer à l'ouest [10]. » Deux itinéraires sont au centre des combats : le premier autour de Baruth, le second autour de Teupitz, dans une zone marécageuse. Mais aucune percée d'envergure ne s'y produira à cause des renforts amenés par les Soviétiques. Aux alentours de midi le 26, un avion de reconnaissance allemand survole la région de Halbe et prévient Berlin que des éléments de la *9. Armee* sont présents sur la *Reichsstraße 96*, la route menant de Baruth à Zossen au nord. À réception du message,

◀◀ Afin de réduire les points d'appuis allemands, les Soviétiques ont à leur disposition une arme de choix : l'ISU-122. La puissance de sa munition lui permet de traiter les cibles dites « molles » avec un maximum d'efficacité, et de déloger les défenseurs installés dans des caves ou des maisons. RIA-Novosti

◣◣ La défense de Berlin et ses environs repose de plus en plus, au fil des jours, sur des unités du *Volkssturm*, cette mobilisation de tous les individus inaptes au service actif en temps normal. Dans Halbe, la population cachera de jeunes soldats de la *Hitlerjugend* afin de leur éviter un terrible sort. Archives Caraktère

[9] *Ibid.*

[10] Gädtke (E.-C.), *op. cit.*, p35.

[11] Von Luck (H.), *op. cit.*, p217.

Hitler entre à nouveau dans une rage folle car il comprend que la *9. Armee* de Busse ne viendra pas aider Berlin mais qu'elle tente de sauver sa peau… Plusieurs messages radio sont envoyés à Busse pour lui demander de redéployer ses troupes vers le nord, mais aucun ne recevra de réponse.

Plusieurs groupes tentent de passer à travers les lignes soviétiques au cours de la journée du 27. L'*Oberst* von Luck en fait partie et tente de traverser la ligne de front au petit matin : « Nous n'avons quasiment plus rien à manger ou à boire, mais la confusion de ces dernières heures nous empêche d'y penser. Au loin, le *staccato* des mitrailleuses se fait entendre, et à l'est, les bruits de moteurs se rapprochent. Alors que nous traversons une piste forestière, nous apercevons à une centaine de mètres une colonne motorisée russe à l'arrêt. Les équipages discutent tranquillement : ils doivent être en train de prendre une pause. Chaque membre de ma colonne se fond dans la végétation des deux côtés de la piste, et heureusement personne ne nous a repérés. L'*Autobahn* ne doit pas être loin. L'aube pointe le bout de son nez, nous empêchant de profiter de l'obscurité. Mon groupe se rassemble sous un arbre, avec d'épais fourrés autour. Soudain, des voix russes non loin : une section qui ratisse les bois se dirige droit vers nous. Je fais passer le mot : «*Prenons le large, à environ 100 mètres sur le côté, nous pouvons nous cacher dans des fourrés.*» Les fantassins adverses se rapprochent dangereusement. Je donne le signal de départ. En quelques bonds, nous sommes à l'abri, mais les Russes nous ont aperçus et nous poursuivent avec leurs «*Davaï, davaï !*». Certains nous tirent même dessus, mais sans parvenir à nous toucher. À notre grand désespoir, les fourrés donnent sur un lac. C'est la fin. Impossible de fuir davantage… «*Vos armes, dans le lac !*» dis-je aux autres. Entourés de soldats russes qui nous mettent en joue et sans aucune échappatoire, nous levons nos mains en l'air en ce froid matin du 27 avril 1945 [11]. »

ULTIME ESPOIR

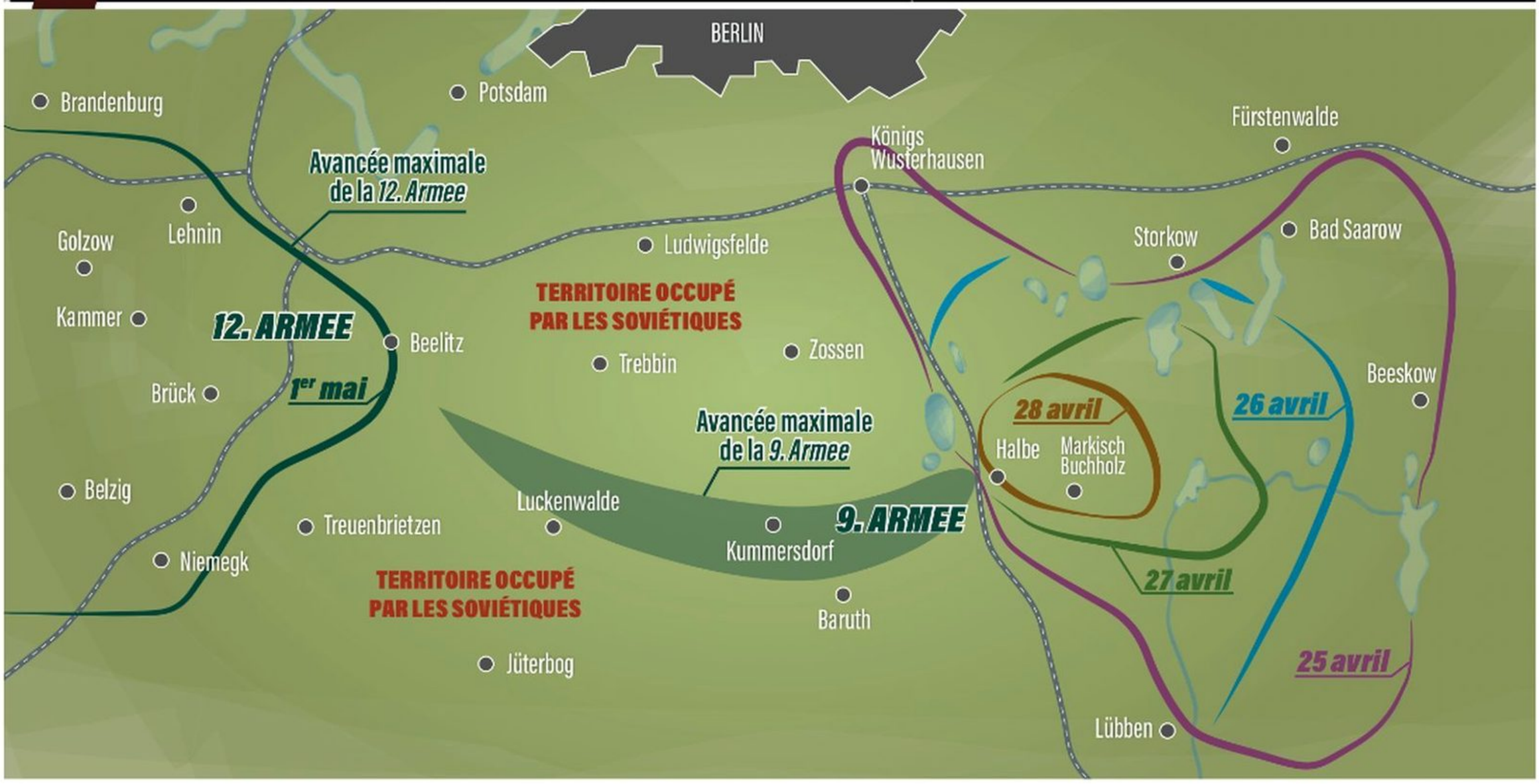
Exsangues, les troupes allemandes de la *9. Armee* tentent une dernière percée majeure dans la nuit du 27 au 28 avril alors que les Soviétiques amènent encore davantage de renforts. Le caporal Harry Zvi Glaser, chef de section dans le 2e bataillon du 438e régiment de fusiliers (129e division de fusiliers d'Orel, 3e armée) raconte son arrivée à Halbe : « Je déploie ma section à l'aube à la lisière est du village, qui est en fait un pâturage abandonné. La mitrailleuse Maxim reçue en renfort est placée sur mon flanc droit. Après avoir expliqué la situation à mes hommes, je vais inspecter la ferme derrière nous. Je trouve, dans la cave, des civils effrayés ; je les rassure comme je peux avec mes rudiments de langue allemande. «*Restez à l'intérieur, ne quittez la maison que lorsque nous vous le dirons !*» […] Après avoir quitté la ferme, une estafette me dit que je suis convoqué au QG du bataillon.

▲ À un carrefour près de Halbe, deux motocyclistes soviétiques échangent quelques mots et prennent une pause. L'Armée Rouge progresse si vite que certaines de ses unités s'égarent et tombent sous le feu de leur propre artillerie. DR

T-34/85

9e corps blindé de la Garde
2e armée blindée de la Garde
Armée Rouge
Secteur sud de Berlin, Allemagne, 26 avril 1945

TENTATIVE DE PERCÉE DE LA *9. ARMEE*, FIN AVRIL 1945



Le commandant et ses officiers se trouvent sur la partie sud de la route coupant le village de Halbe en deux ; ils semblent regarder attentivement la lisière de la forêt, où quelques drapeaux blancs s'agitent. Le commandant se tourne vers moi. «*Caporal*, me dit-il, *vous parlez allemand, non ? Vous voyez les drapeaux blancs ? Ils sont à moins d'un kilomètre. Si vous voulez gagner votre «Drapeau rouge», allez-y et tirez la situation au clair. Ramenez des parlementaires pour leur reddition.*»

Alors que je me dirige vers la forêt, au bout de 200 mètres les drapeaux disparaissent et je suis accueilli par des coups de feu. Je ne vois plus personne ; même mes supérieurs ont disparu. Je décide donc de retourner dans ma section… Pour y trouver une seconde estafette, essoufflée par sa course : «*Des chars allemands s'approchent du village avec de l'infanterie !*» Quelques instants plus tard, les fantassins allemands s'élancent vers nous dans le champ.

Mes hommes n'ouvrent le feu qu'à 200 mètres des adversaires, fauchant les Allemands, le reste se repliant. Je me rends compte que des *Panzer* se sont infiltrés sur nos arrières, tirant avec toutes leurs armes, ouvrant la voie à des sections d'assaut. Notre pièce de 45 mm, incapable de leur infliger des dégâts, est détruite par un coup au but d'un char Tiger. Les pertes s'accumulent de notre côté, mais impossible de bouger sans prendre trop de risques. Il me faudra attendre le crépuscule pour pouvoir quitter Halbe avec nos blessés. Le commandant du bataillon a été tué et toute l'unité est en déroute [12]. »

Leurs flancs renforcés, les Soviétiques intensifient leur offensive sur la poche de Halbe : des batteries de Katiouchas déversent leur feu mortel autour du village pendant de longues heures. Le dispositif de la *9. Armee* n'a plus rien d'organisé : l'arrière-garde se trouve à Storkow tandis que des éléments de tête sont parvenus à rejoindre la *12. Armee* près de Beelitz, où un maigre corridor a été ouvert dans la nuit. D'innombrables groupes de traînards ou de soldats désorientés sont encore présents autour de Halbe, obligeant les Soviétiques à « tronçonner » les restes de la *9. Armee*, qui s'étire maintenant en une longue colonne vers le nord-ouest. Au sein du village, les tensions éclatent entre *SS* et soldats de la *Wehrmacht*, chacun accusant l'autre de ne pas faire sa part du travail pour sortir de la poche. Les derniers éléments de la *schwere SS-Panzer-Abteilung 102* se trouvent à l'est de Halbe, près de Märkisch Buchholz, et tentent de se frayer un chemin vers l'ouest...

▲ Si les unités de la *9. Armee* encerclées dans Halbe sont pour la plupart en déroute, certaines conservent un potentiel offensif dont les Soviétiques se méfient. Le recours à l'artillerie est intensifié malgré la présence de civils. DR

◀◀ Une colonne de prisonniers allemands est emmenée vers l'arrière aux alentours de Berlin. Réfugiés et traînards (voire déserteurs) encombreront fortement les routes menant à la capitale allemande, gênant la progression des unités soviétiques. RIA-Novosti

[12] Glaser (H. Z.), cité dans Le Tissier (T.), *op. cit.*, p39.

PANZER VI AUSF. B TIGER II

schwere SS-Panzer-Abteilung 102
Engin du *SS-Oberscharführer* Ernst Streng
Rattaché à la *9.Armee, Wehrmacht*
Halbe, 27 avril 1945

Mais en fin de journée, les Soviétiques sont déjà sur les abords du village et ont édifié des barrières antichars sommaires à l'entrée de Halbe. À 20h, les Tiger II sont pris sous un feu d'enfer, celui de tête recevant plusieurs coups au but. Le *SS-Oberscharführer* Ernst Streng, *Bordführer* du Tiger II codé 223 et second dans la colonne, raconte l'arrivée dans Halbe : « Seul le char de tête peut tirer. Les combats se déroulent de maison en maison, dans un corps à corps terrible. La rue principale est remplie de morts et de blessés, des camions sont à l'arrêt entre nos chars. Beaucoup de maisons brûlent, donnant une lueur rouge à la scène, et des explosions retentissent de partout. Les Russes nous pilonnent sans relâche et de plus en plus, notamment avec des mortiers. Les cris horribles des blessés emplissent l'air, me glaçant le sang. Les obus au phosphore explosent autour, projetant des traînées fluorescentes. [...] Alors que nous sommes incapables de détecter les chars ennemis, la silhouette du nôtre se découpe à cause des incendies. Impossible d'aller à droite ou à gauche [...]. Soudain, un tir touche notre blindé, et je suis instantanément ébloui. Quelques secondes plus tard, mon char prend feu, et j'entends Ott [NdT : le pilote] crier dans l'intercom qu'il faut évacuer. Les trappes sont déverrouillées rapidement, et nous nous jetons au sol. Ott se blesse aux côtes en tombant. Nous nous rassemblons pour regarder la masse noire de notre char, entouré de flammes et gisant au milieu de poteaux téléphoniques détruits, de tuiles et d'autres débris divers. Je réalise que notre char a sûrement été touché par un obus incendiaire, mais qu'il doit pouvoir encore rouler. Nous remontons à bord, l'un après l'autre : le pilote grogne en se remettant à son poste, il ne pense pas pouvoir aller plus loin à cause de la confusion ambiante. Mais il le faut ! Chacun y va de son mot d'oiseau à son sujet – il ne peut pas nous laisser tomber maintenant – car le char n'ira pas loin sans lui. Kuhnke [NdT : le char de tête] ne répond plus. Que s'est-il passé ? Ma radio grésille, le commandant m'ordonne de faire marche arrière et de rejoindre une petite ruelle sur le côté. Il est temps. Impossible d'aller plus loin, il nous faut juste sortir de ce piège afin d'éviter plus de pertes. Soudain, le blindé de Kuhnke est touché par un tir adverse alors qu'il tente de se replier. Un autre Tiger (impossible de dire s'il est de notre unité), en tentant de faire marche arrière, écrase un camion, mais ses échappements rougeoyants enflamment les vapeurs de carburant du véhicule, transformant les deux engins en torches très rapidement. Les blessés graves installés sur la plage moteur du char tentent d'échapper aux flammes en se jetant au sol, hurlant de douleur. Qui s'en occupera ? C'est maintenant chacun pour soi. Je fais prendre de la distance à mon char car l'incendie se rapproche. Soudain, un autre tir touche le blindé de Kuhnke, qui explose dans une gerbe de flammes. [...] Ébloui par les incendies, Ott continue de faire marche arrière pour atteindre la forêt. Je n'ose imaginer ce que nous devons écraser sous nos chenilles. [...] Le char fait ensuite demi-tour et remonte la route. Ces secondes sont terribles, car n'importe quel équipage sait qu'à cette distance un projectile adverse ne nous laisserait aucune chance [13]. »

La plupart des tentatives allemandes de la journée échouent. Plus tôt, quatre Panther du *Panzer-Regiment* « Brandenburg » traversent Halbe et se dirigent vers l'*Autobahn* avec l'intention de la traverser de force. Le *Leutnant* Kurt Schwarz est le *Bordführer* de l'un d'entre eux. « Un énorme coup sur le char, sûrement un obus de mortier, me projette contre la paroi. Le tireur et le chargeur se ruent dans la tourelle pour me faire un bandage. Peu après, un second projectile frappe notre Panther du côté du moteur, embrasant l'engin. Je crie à l'équipage

▲ Plusieurs blindés soviétiques sont à l'arrêt dans un bois dans la zone de Halbe. Les équipages ont recouvert leurs blindés de toiles de tente pour des raisons de camouflage, même si la *Luftwaffe* est quasiment inexistante. RIA-Novosti

▼ Tout comme les Allemands, les Soviétiques sont contraints d'emprunter des itinéraires forestiers souvent peu stabilisés pour progresser dans la région de Halbe. Le sol sablonneux et la présence de nombreux étangs et cours d'eau rend considérablement plus difficile la progression des assaillants. DR

d'évacuer, et nous nous retrouvons tous dans un trou non loin de notre char. Soudain, une énorme explosion le secoue et la tourelle décolle dans les airs. Tapis au fond du trou, nous apercevons quelques instants plus tard que le canon a atterri à seulement quelques centimètres de notre position [14]. »

La panique est générale, et les troupes allemandes tentent le tout pour le tout en petits groupes. Certains soldats profitent de la désorganisation pour passer des vêtements civils et se cacher parmi les réfugiés ou dans les villages alentour.

LA FIN DE LA *9. ARMEE*

Au soir du 28, plus personne dans la poche de Halbe n'a l'espoir de s'en sortir. Les Soviétiques exercent une pression conséquente et croissante sur les troupes allemandes, et contre-attaquent férocement à chaque fois que des Allemands tentent de briser l'encerclement. À la fin du mois d'avril, environ 25 000 soldats allemands seront parvenus à rejoindre la *12. Armee* de Wenck, principalement à travers la brèche autour de Beelitz. Le reste des troupes sera fait prisonnier ou sera détruit lors des derniers combats, qui dureront jusqu'aux premiers jours du mois de mai. Les survivants des *9.* et *12. Armeen* parviendront à rejoindre l'Elbe entre le 4 et le 7 mai, traversant le fleuve à Tangermünde pour se rendre aux *GIs* de la *102nd Infantry Division*. La bataille de la poche de Halbe demeurera un des affrontements les plus terribles de la région de Berlin, et aujourd'hui encore les revendications des deux camps sont incertaines : les Soviétiques auraient perdu près de 20 000 hommes en l'espace d'une semaine, dont la plupart sont encore disparus de nos jours, tandis que les Allemands comptent environ 30 000 tués dans leurs rangs. Pris entre deux feux, les civils ont eux aussi payé le prix des combats : les dernières estimations portent à 10 000 le nombre de non-combattants tués lors des tentatives de percées ou par les bombardements. Quelques jours plus tard, l'Armée Rouge hisse le drapeau soviétique sur le Reichstag… ■

[13] Streng (E.), *op. cit.*, p43.

[14] Schwarz (K.), *op. cit.*, p46.

▲ Les lourds JS-2 sont de véritables mastodontes très dangereux pour les tankistes allemands. Cependant, nombre d'entre eux seront détruits lors de la bataille de Berlin avec des tirs de *Panzerfaust* à courte portée. DR

▼ Photographié peu après les combats autour de Berlin, ce Tiger II gît carbonisé là où il a tiré ses derniers obus. Les Soviétiques emploieront des obus au phosphore contre les chars pour faire croire à l'équipage que leur blindé prend feu.
Archives Caraktère

BIBLIOGRAPHIE

- Von Luck (H.), *Panzer Commander*, Dell, 1991.
- Joukov (G.), *Reminiscences and Reflections*.
- Le Tissier (T.), *Slaughter at Halbe*, Sutton, 2005.
- Beevor (A.), *Berlin : The Downfall, 1945*, Penguin Books, 2002.

PAR IVAN LOPEZ

¡QUE VIENEN LOS RUSOS ! [1]

LES CHARS SOVIÉTIQUES DANS LA GUERRE D'ESPAGNE

La guerre civile espagnole est le dernier conflit européen où l'infanterie joue un rôle prédominant, notamment parce que le nombre de blindés s'avère très faible au début du conflit. Cependant, la guerre civile espagnole sera aussi le laboratoire des armées européennes pour l'emploi de l'arme « nouvelle » qu'est le char. Si les Italiens et les Allemands amènent des unités blindées pour soutenir les troupes franquistes, l'Union Soviétique, elle, livrera des chars aux troupes républicaines dès le début du conflit.

Profils couleurs © M. Filipiuk / Batailles et Blindés, 2021

UNE SITUATION DE DÉPART BIEN SOMBRE

Le 17 juillet 1936, quand l'armée d'Afrique se soulève contre le gouvernement républicain de Madrid, l'armée espagnole n'a à sa disposition que peu de chars de combat : sur le papier, seuls deux régiments de chars légers sont disponibles, le premier étant situé à Madrid, le second à Saragosse. Chacun de ces régiments est, théoriquement, censé aligner 67 chars… Sauf qu'en 1936, suite aux coupes budgétaires, ces unités ne comptent chacune que cinq Renault FT armés de mitrailleuses, survivants de la guerre du Rif. Il faut aussi ajouter à ces effectifs cinq Schneider CA-1 (vétérans du premier conflit mondial vendus par la France) et quelques chars Trubia produits localement. L'arme blindée espagnole n'affiche donc pas un visage des plus rayonnants avant 1936 !

Les premières livraisons de matériels étrangers surviennent une fois l'Espagne prise dans la spirale de la guerre civile : le 16 août 1936, le camp nationaliste reçoit ses premiers véhicules blindés d'Italie, débarquant à Vigo. Le *Duce* réserve à son allié de circonstances Franco cinq chenillettes Fiat-Ansaldo modèle L3/35, bientôt suivies de 30 autres d'ici la fin de l'année. Les Allemands emboîtent le pas aux Italiens pile un mois plus tard en faisant débarquer (toujours à Vigo) les 32 premiers

Panzer I Ausf. A, aussitôt rassemblés dans les rangs franquistes en un bataillon de chars composé de deux compagnies.

LES RUSSES ARRIVENT !

Dans un premier temps, la diplomatie de la république espagnole est orientée vers les démocraties occidentales, notamment sollicitées pour l'acquisition de matériels militaires ; cependant la tiédeur de la réponse, voire le refus (dans le cas des Britanniques), oblige Madrid à chercher de nouveaux soutiens. Le 24 juillet, le Premier ministre espagnol J. Giral envoie une lettre au représentant soviétique en France, lui demandant de prévenir Moscou des besoins espagnols en munitions et en matériels. Bien que Staline rejette initialement la proposition, le fort soutien de l'Italie et de l'Allemagne aux rebelles espagnols fait subitement changer d'avis au dictateur soviétique, qui décide d'envoyer des renforts matériels et humains aux républicains.

[1] « Les Russes arrivent ! »

[2] Rybalkin (Y.),*Stalin y España, la ayuda militar soviética a la República española*.

Selon un télégramme secret envoyé par Staline au PCE (Parti communiste espagnol), « les travailleurs de l'Union Soviétique, en aidant autant que possible les masses révolutionnaires d'Espagne, ne font que remplir leur devoir [2] ». Dont acte : le 15 octobre 1936, 50 premiers chars T-26B modèle 1933 arrivent à bord du cargo *Komsomol*, avec leurs équipages et leurs mécaniciens. À la tête de ce premier contingent se trouve le colonel Semyon Krivoshein, accompagné de 51 cadres ayant pour mission de former les militaires républicains au maniement des chars. Le T-26B modèle 1933, alors en service dans l'Armée rouge, est un char de 10 tonnes basé sur le Vickers britannique 6t, ainsi que sur d'autres véhicules blindés tels que le M3 américain, le M13/40 italien et le 7TP polonais. Robuste, capable d'atteindre une vitesse de 30 km/h sur route, le T-26B ne nécessite que trois hommes d'équipage et se trouve bien armé avec son canon M1932 de 45 mm, secondé par une mitrailleuse coaxiale DT de 7,62 mm. À partir de 1937, d'autres modèles de T-26B seront livrés, notamment équipés d'une mitrailleuse antiaérienne et d'une mitrailleuse DT située à l'arrière de la tourelle fonctionnant sur une rotule permettant de tirer vers l'arrière. Au total, 281 T-26 seront livrés en Espagne tout au long du conflit.
À leur arrivée, les nouveaux chars sont envoyés vers la base militaire d'Archena, où un centre de formation pour conducteurs de chars est installé.

▲ Les Républicains aligneront aussi, en plus des blindés envoyés par Moscou, de vénérables FT acquis en France quelques années auparavant. Ces derniers n'ont cependant qu'un intérêt militaire limité. Sauf mention contraire, toutes photos Biblioteca Digital Hispánica y Hemeroteca Digital

◀ Des T-26 du camp républicain alignés sur une route peu avant la bataille de Guadalajara, au mois de mars 1937. Le camp nationaliste ne pourra qu'opposer des tankettes italiennes, qui n'ont aucune chance face aux blindés soviétiques.

▶ Les T-26 sont un atout de choix pour les forces républicaines, ce qui leur permet souvent de surpaser leurs adversaires au sol. Cependant, mal employés avec des équipages peu formés, le potentiel des T-26 n'est pas exploité à son maximum. Celui-ci tracte un autre blindé près de Brunete, comme le montre la chaîne à l'arrière.

Le commandant de la base, Sánchez-Paredes, a recruté les futurs pilotes espagnols parmi les chauffeurs de taxi, d'autobus et de camions des villes de Madrid et de Barcelone, formant les premières compagnies de 10 engins (3 par section) avec un personnel mixte hispano-soviétique.

LA CONTRE-ATTAQUE DE SESEÑA

La situation des forces républicaines autour de Madrid au début de l'automne 1936 est si désespérée que l'attaché soviétique V. Gorev est autorisé à mettre sur pied des formations de combat destinées à renforcer le front. Ainsi, au moins trois petits groupes sont envoyés, l'un avec six automitrailleuses BA-3 et sept chars T-26, une section de chars avec un équipage espagnol, et une compagnie renforcée sous le commandement du capitaine Paul Arman. Les deux premiers groupes connaissent leur baptême du feu dans la nuit du 27 octobre 1936 avec peu d'effet, mais l'unité d'Arman se voit confier une tâche beaucoup plus importante. Face à la progression des troupes nationalistes, la première brigade mixte nouvellement créée sous le commandement d'Enrique Líster et la première compagnie blindée, sous le commandement de Paul Arman, partent pour Madrid où elles seront utilisées dans une attaque sur le flanc droit des insurgés. La garnison de Seseña, principale cible de l'attaque, est composée d'environ 700 hommes, dont des fantassins, des tireurs du Rif et des troupes de *regulares* de la Mehal-la de Melilla, soutenus par une section d'obusiers de montagne Schneider 105/11, une autre section de canons italiens 65/17 et une compagnie de chenillettes CV-33. La veille de l'attaque, le chef du gouvernement républicain, le socialiste Indalecio Prieto, envoie en clair un message radio aux troupes républicaines : « Écoutez-moi, camarades ! Demain, notre artillerie et nos trains blindés ouvriront le feu sur eux. Bientôt, notre armée de l'air apparaîtra, larguant des bombes sur l'ennemi et déclenchant le feu de ses mitrailleuses. Nos chars seront lancés sur l'ennemi du côté le plus vulnérable, semant la panique dans ses rangs... Maintenant nous avons des chars et des avions ! La victoire sera à nous ! »

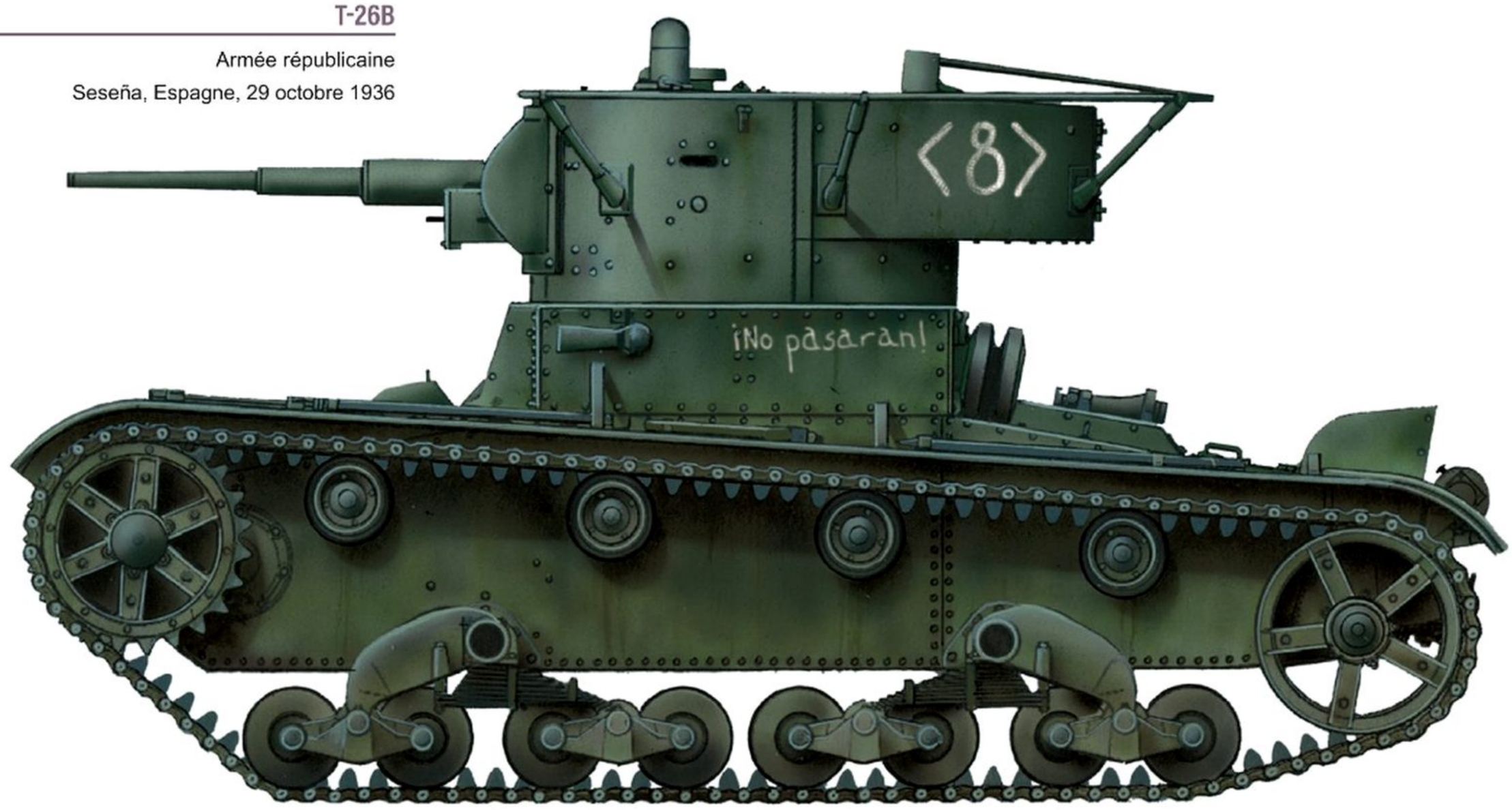
La compagnie de T-26B passe à l'attaque à 6h30 le 29 octobre, en même temps que l'artillerie et l'aviation qui, malheureusement, se trompe de cible et bombarde la ville voisine de Torrejón.

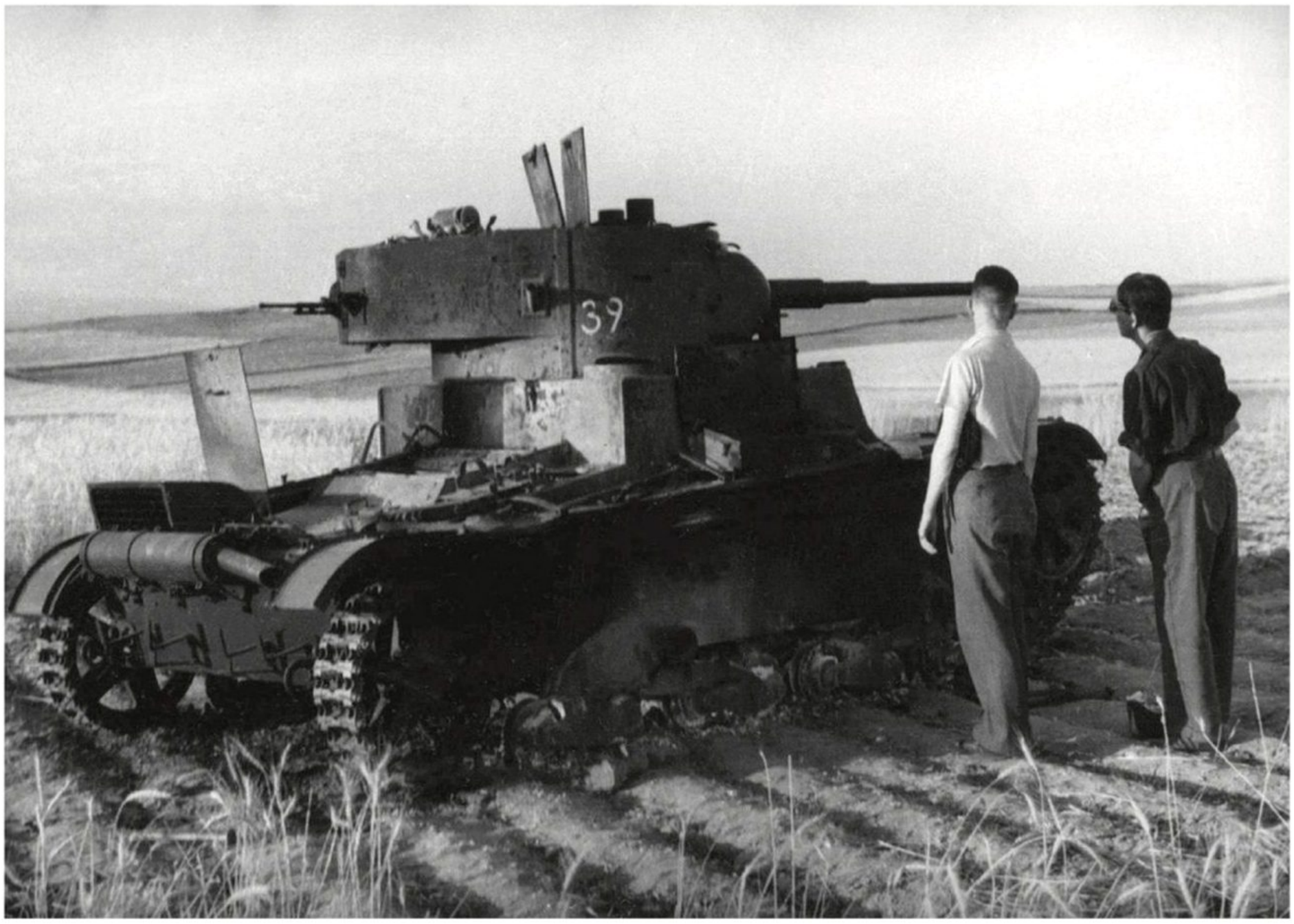
Protégés par le brouillard, les chars ne sont repérés par les défenseurs qu'en périphérie de Seseña sans que ces derniers n'ouvrent le feu. Les raisons de leur hésitation ? Premièrement, l'effet de surprise ; deuxièmement, les T-26 arrivent... tous volets ouverts, certains chefs de chars se trouvant même assis sur la tourelle de leur engin. Cette attitude fort peu martiale laisse d'abord penser que ces chars sont affiliés aux troupes nationalistes. Du côté soviétique, la situation est tout aussi confuse : la compagnie blindée républicaine n'a pas mené de reconnaissance préparatoire et ne dispose pas de renseignements précis... Les équipages sont donc loin de se douter qu'ils ont, face à eux, des troupes nationalistes ! Afin de se renseigner, Arman sort la tête de la tourelle et demande en français de dégager le passage pour les chars. Le soldat nationaliste le plus proche, ne comprenant pas la langue de Molière, répond: « Italien ? »... faisant comprendre à Arman sa méprise. L'officier se réfugie dans sa tourelle, verrouille ses trappes et ordonne d'ouvrir le feu. Les blindés républicains entrent dans Seseña

T-26B

Armée républicaine

Seseña, Espagne, 29 octobre 1936





◀ Il n'existe aucun réglement sur le camouflage ou les marques d'identification des T-26 au sein du camp républicain. Ceux-ci ont reçu un numéro tactique sur la nuque de tourelle, aussi peint sur un fond blanc à l'avant du char. L'usage de ces véhicules par les deux camps compliquera parfois leur utilisation, amenant des erreurs d'identification ou des tirs amis. Collection Caraktère

▶ Ce T-26 a été détruit par les troupes nationalistes sur le front d'Aragon et semble avoir pris feu. Les trappes de tourelle sont ouvertes, mais impossible de savoir si l'équipage a pu s'enfuir. À noter, la mitrailleuse installée dans la nuque de tourelle.

◢ Revue de détail pour un bataillon blindé républicain. La diversité des matériels (au premier plan une UNL-35 espagnole côtoie une BA-6 de fabrication soviétique) se voit aussi dans les uniformes des équipages...

à toute vitesse, tirant avec toutes leurs armes de bord sur les soldats nationalistes. Ces derniers, bien que pris par surprise, réagissent rapidement en lançant des bouteilles d'essence enflammées (passées à la postérité sous le nom de cocktail Molotov) sur les chars soviétiques, immobilisant l'un d'entre eux [3].
Les chars sont suivis par l'infanterie, mais le manque de coordination empêche un soutien mutuel et les blindés d'Arman continuent leur progression alors que les fantassins restent à Seseña. « [...] les équipages des chars, excités par l'effet démoralisant de leur apparition sur les rangs ennemis, dans leur empressement à tout écraser sur leur passage, ont oublié de coordonner leur action avec l'infanterie [4] ».
Les T-26 ne s'arrêtent que lorsqu'ils se trouvent confrontés, par hasard, à une compagnie de chenillettes italiennes, inaugurant ainsi le premier affrontement blindé de la guerre civile espagnole. Seulement armés de mitrailleuses, les blindés italiens sont incapables d'infliger des dégâts aux T-26, qui répliquent avec leurs pièces de 45 mm, endommageant plusieurs de leurs adversaires. Soudain apparaît une chenillette Fiat L3/35 équipée d'un lance-flammes : l'équipage semble avoir la ferme intention d'utiliser son arme contre un des T-26... mais les tankistes républicains veillent au grain, et un tir au but détruit la chenillette, tuant tout son équipage sur le coup.
Les T-26, privés du soutien de l'infanterie, ne peuvent rien faire de plus contre un ennemi qui commence à se réorganiser et se replient. Utilisant les routes de la région, les chars républicains rebroussent chemin et traversent le centre de Seseña dans l'après-midi.
La garnison de Seseña déplore quant à elle 13 morts et 60 blessés [5]. Durant leur folle chevauchée, les T-26 ont détruit ou endommagé 16 voitures, 3 chars, 10 canons et 2 obusiers de montagne pour le prix de trois blindés perdus avec dix hommes d'équipage, dont trois officiers soviétiques.
L'action de Seseña démontre la puissance des nouveaux véhicules blindés, mais également leurs défauts et les erreurs du commandement... qui n'en tirera aucune leçon : le manque de reconnaissance préalable, le manque de coopération entre les chars et l'infanterie et les limites tactiques et logistiques des nouveaux moyens de combat.

[3] Lister dira que cette tactique avait été enseignée à ses hommes avant l'attaque, car c'est Largo Caballero qui lui avait montré la veille. « Cet acte de vantardise explique pourquoi les unités de l'armée du Tage ont accueilli les chars avec des bouteilles d'essence ».

[4] Agudo (S.), *Por qué se perdió la República. Memorias 1916-1939.*

[5] Auxquels il faut ajouter 3 morts et 7 blessés parmi les habitants de la localité.

BLINDÉS FAI ET BA-3/6

Les expéditions de matériels soviétiques ne comprennent pas seulement des T-26, mais aussi d'autres types de véhicules blindés : des automitrailleuses FAI (*Ford-A Izhorskiy*) et BA-3/6 (*Broneavtomobil*). La conception de ces engins débute en URSS au début des années 1930, avec l'idée qu'ils vont constituer le gros des unités de reconnaissance.

BA-6

Armée nationaliste
Front de Madrid, Espagne, février 1938

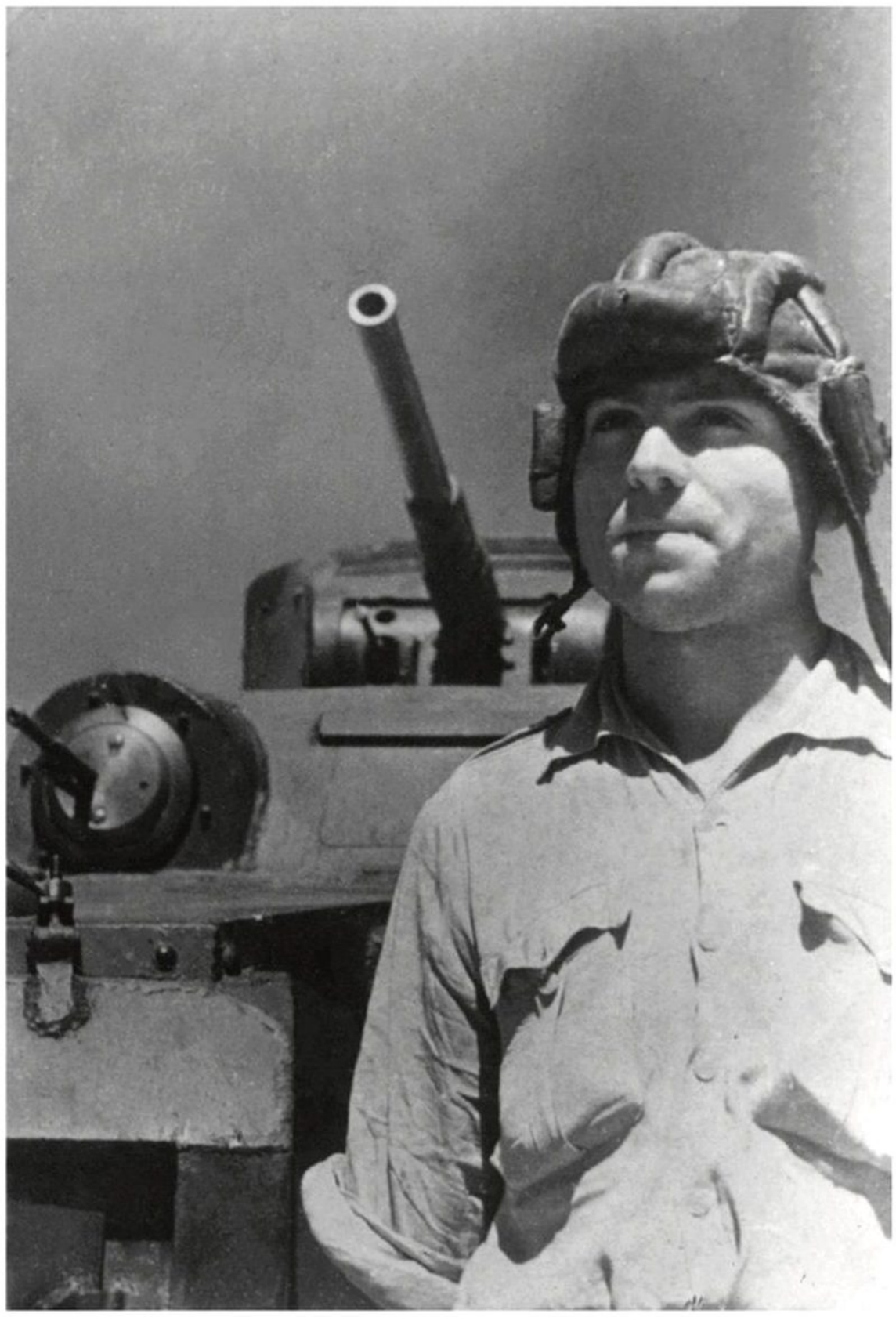
Les six premières FAI (automitrailleuses fabriquées sur le châssis d'une voiture Ford et armées d'une seule mitrailleuse DT de 7,62 mm) sont livrées par le *Komsomol* en octobre ; les 27 et 29 du même mois, deux autres cargos livrent 24 nouveaux exemplaires aux Républicains. Enfin, 20 autres FAI sont livrées à Bilbao par un dernier navire battant pavillon soviétique. Les livraisons de FAI n'excéderont jamais les cinquante engins, car ces véhicules sont « fatigués » et ne sont pas suffisamment armés ou protégés pour effectuer autre chose que des missions de liaison. Bientôt, les FAI seront remplacées par de nouveaux modèles fabriqués en Espagne 6.

Quatre FAI vont participer à la désastreuse offensive sur Villareal, où trois d'entre elles seront détruites. Dans le sud du pays, fin décembre 1936, la 14e Brigade internationale peut compter sur le soutien de plusieurs de ces véhicules blindés dans les durs combats auxquels elle participe. Ainsi, deux FAI participent à la défense de Malaga ; un véhicule est détruit par le croiseur *Almirante Cervera* et l'autre tombe entre les mains des forces nationalistes.

L'autre modèle, la BA-6, est une automitrailleuse équipée d'un canon de 45 mm et deux mitrailleuses de 7,62 mm, dans une tourelle identique à celle du T-26B. Les 25 premières BA-6 arrivent à Cartagena à bord du *Komsomol* pour ensuite être transférées à Archena, où elles formeront (avec 15 autres engins arrivés quelques jours plus tard) un premier bataillon blindé ; l'unité sera immédiatement envoyée sur le front de Madrid avant d'être intégrée à la 1ère brigade de chars. À la fin de l'année 1936, le nombre de véhicules blindés BA-6 arrivant dans les ports républicains est de 80 ; ce nombre sera identique en 1937 et ce n'est qu'en 1938 que les livraisons cesseront, l'industrie espagnole prenant le relais pour la fabrication d'automitrailleuses. Les BA-6 seront dévolues uniquement à des missions d'exploration et de soutien à l'infanterie au sein des forces armées républicaines.

LA BRIGADE DES CHARS

Début novembre 1936, sous le commandement du colonel Krivoshein, trois nouvelles compagnies de chars (34 T-26B) et une compagnie de blindés arrivent sur le front de Madrid, maintenant pour la plupart composées de personnel espagnol. Un second bataillon de chars les rejoint peu après, tandis que d'autres unités blindées sont organisées avec le matériel qui continue d'arriver de l'Union Soviétique. Le général Dimitri Pavlov, arrivé en même temps qu'une livraison de matériels commence à mettre sur pied la première brigade blindée à Archena le 6 décembre 1936 avec les trois bataillons blindés existants et un quatrième d'automitrailleuses BA-6. Les chars soviétiques démontreront leur supériorité pendant la défense de Madrid : à eux seuls,



ils détruiront 28 *Panzer I* contre seulement 10 T-26B perdus. À la fin de l'année, 106 T-26B ont déjà débarqué dans les ports républicains, et au cours du premier trimestre 1937, une centaine d'autres chars de ce modèle leur emboîteront le pas.

La brigade blindée n'a pourtant qu'un tiers de la taille d'une brigade de chars légers de l'Armée rouge, avec une force théorique de 96 chars et une force réelle de 60. Au total, quelque 351 militaires soviétiques serviront en Espagne au cours de la guerre, mais jamais plus de 150 à la fois.

▶ Lors du changement de propriétaire, les T-26 sont dûment repeints pour ne pas être confondus. Celui-ci est passé dans le camp nationaliste, qui a pour habitude de peindre ses couleurs sur le mantelet du canon.

◣ Un pilote républicain pose devant sa BA-6 pour une photo destinée à vanter la qualité du matériel soviétique. L'homme a coiffé un casque en cuir de tankiste dont on peut apercevoir les bourrelets destinés à amortir les chocs.

◢ Pris depuis une hauteur, ce cliché permet de voir l'organisation d'un T-26 en ordre de marche, et notamment la trappe du pilote ouverte. La trappe de tourelle est elle aussi à moitié ouverte, montrant que le char n'est pas à proximité des adverses. Peut-être une manoeuvre loin du front ?

[6] À partir de 1937, l'industrie locale a produit deux modèles d'automitrailleuses, l'UNL-35, armée de mitrailleuses et le Chevrolet 1937, équipé d'un canon de 45 mm.

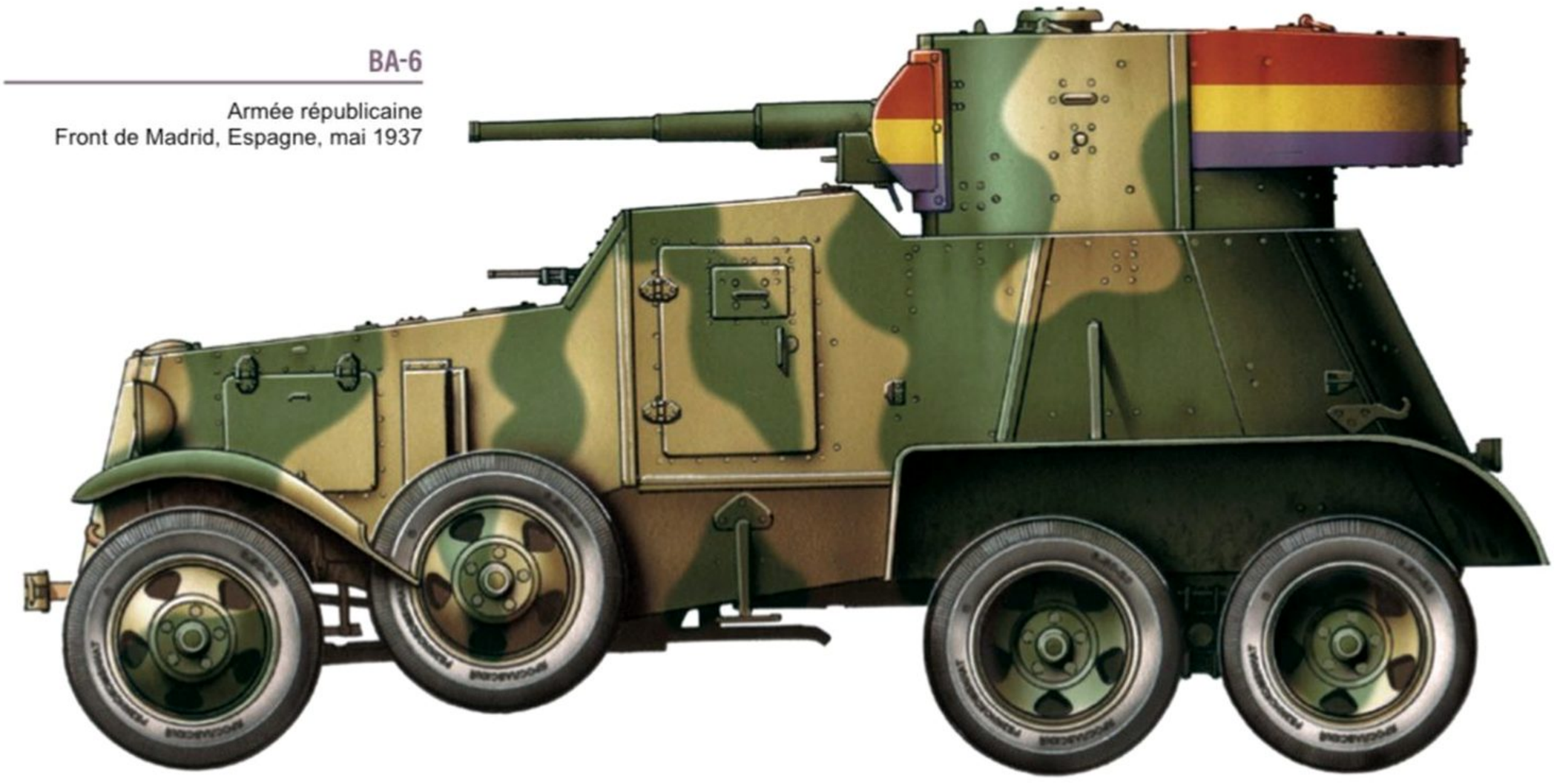
[7] *Instrucciones para el empleo de los Carros Blindados, AGMAV.*

[8] *Diario Oficial del Ministerio de Defensa Nacional de 1 de septiembre de 1937.*

L'utilisation des véhicules blindés n'en sera pourtant pas moins désordonnée tout au long de la guerre, certains étant employés comme de simples auxiliaires pour l'infanterie ou comme des bunkers mobiles : « Le chef de l'état-major général affecté aux grandes unités se plaint du mauvais usage qui est fait des compagnies de chars affectées aux divisions et brigades ; la tactique à suivre pour l'utilisation de ces engins a été actée par un règlement du 23 octobre 1937, dans lequel la subordination des moyens blindés à l'infanterie figure explicitement : "*Les chars ne peuvent tenir la position conquise que pendant une courte période, le temps nécessaire à la mise en place des armes automatiques et à l'infanterie pour prendre position* [7]". »
Si le nombre de chars perdus est important au cours du conflit, ce n'est pas seulement à cause des pertes liées à l'action adverse, mais aussi suite à « l'épuisement » des mécaniques. Les chars des années 1930 ne sont alors pas aussi robustes que ceux qui seront employés par les belligérants une décennie plus tard. Les T-26, par exemple, auraient eu besoin d'une révision importante à leur arrivée ; les équipages espagnols, employés encore inexpérimentés, ne sont pour la plupart pas en mesure d'effectuer des réparations sur le terrain, et leur manque de familiarité avec la conduite des chars entraîne un taux de pertes élevé. Malgré tous ces problèmes, la Brigade blindée est considérée comme une unité d'élite au sein de l'Armée républicaine. À cet effet, ses membres reçoivent un salaire 50% supérieur à celui perçu par un fantassin, et le taux de promotions y est bien plus élevé que dans n'importe quelle autre unité [8].

LES COMBATS AUTOUR DE MADRID

Au début de l'année 1937, la brigade blindée participe à la bataille de Jarama, où elle aide à arrêter l'attaque ennemie au prix de la perte de 24 chars pour seulement 17 *Panzer* mis hors de combat.
Cependant, c'est pendant la bataille de Guadalajara que les Républicains semblent trouver la meilleure tactique d'utilisation pour leurs T-26. Le terrain, une plaine boisée sur un plateau, favorise le mouvement des blindés ; le brouillard et les chênes aident à camoufler leur profil devant l'ennemi ; les positions adverses ne sont pas fortifiées ; les chars sont soutenus par une infanterie expérimentée et l'avance se fait dans des conditions de supériorité aérienne, tandis que les blindés italiens sont incapables de rivaliser avec leurs adversaires soviétiques. Le 13 mars, une compagnie de T-26 détruit ou met hors service sept chars italiens en un seul engagement.
Le général Pavlov retourne ensuite en URSS avec la plupart des conseillers, laissant la 1ère brigade blindée avec du personnel espagnol et international sous le commandement du général Rudolf. Au printemps 1937, les expéditions de matériel blindé soviétique permettent la mise sur pied d'une deuxième brigade blindée et en juin, les Républicains disposent au total de huit bataillons de chars, en plus des quatre bataillons d'automitrailleuses.



BA-6

Armée républicaine
Front de Madrid, Espagne, mai 1937

UNE COMPÉTITION ACHARNÉE

Les troupes nationalistes, confrontées à l'infériorité de leurs engins blindés, se voient dans l'obligation de développer toute une gamme de ripostes, des plus improvisées (comme les cocktails Molotov) aux plus efficaces. En ce qui concerne les *Panzer I*, la première mesure de riposte est de leur fournir des munitions spéciales perforantes du type *SmK* ; cependant, ce type de projectile est rare et n'est efficace que jusqu'à 150 mètres de la cible, obligeant les équipages à s'approcher dangereusement des T-26B avant d'ouvrir le feu. Les équipages républicains s'adaptent donc et cherchent à profiter de la portée de leur canon de 45 mm pour neutraliser leurs adversaires avant qu'ils ne soient eux-mêmes à portée de tir. Retour à la case départ pour les troupes nationalistes, qui planchent donc sur d'autres moyens.

Au début du conflit, les troupes de Franco utilisent n'importe quelle pièce d'artillerie dont ils disposent pour la lutte antichars. Cependant, l'arrivée de la Légion Condor et de son canon *PaK 36* amène les forces nationalistes à demander à l'Allemagne de livrer ce matériel pour leurs propres besoins. Une fois le nombre suffisant de pièces reçues, les Nationalistes commencent à échafauder une tactique pour contrer les T-26 : étant donné l'incapacité des *Panzer I* et des L3/33 [9] à engager le combat avec leurs équivalents soviétiques, il leur est donc demandé de battre en retraite à l'apparition de tout véhicule blindé ennemi… De manière visible, afin de les attirer à portée des pièces antichars. Ces dernières deviennent ainsi un élément organique de l'infanterie et des forces blindées des troupes de Franco. Le duel entre les pièces antichars et les T-26 a connu un tournant spectaculaire avec l'apparition sur le champ de bataille des exceptionnels canons allemands *8,8cm Flak 18* dont est équipée la Légion Condor. Bien que cette pièce ait été conçue pour des tâches antiaériennes, elle fait preuve d'une adaptabilité phénoménale aux tâches antichars. Lors des batailles autour de Madrid, le *8,8cm* prouve qu'il peut littéralement désintégrer un T-26B au premier impact.

La bataille de Brunete voit la plus grande concentration de véhicules blindés de toute la guerre civile espagnole. Quatre bataillons de T-26B (120 chars) sont répartis entre

◀ Des enfants se font photographier à côté d'une épave de T-26 républicain ramenée à Bilbao et exposée comme trophée. Sur la tourelle, les nouveaux propriétaires ont inscrit « Capturé aux rouges » à la peinture.

◥ Les deux clichés page de droite : Les épaves de chars soviétiques (ici des BA-6 républicains détruits près de Santander et un T-26) sont amplement photographiées, notamment à cause de l'impact qu'a eu leur apparition sur les soldats nationalistes. Aucune des deux armées n'est alors véritablement équipée en matériels antichars car l'emploi des blindés est encore fait uniquement d'approximations. Biblioteca Digital Hispánica y Hemeroteca Digital et Archives Caraktère

les différents corps d'armée républicains, mais mal utilisés comme armes d'escorte de l'infanterie, ils subiront 61 pertes.
Lors de l'offensive sur Belchite, à l'été 1937, les chars, avec la cavalerie, ont pour mission de s'infiltrer profondément dans les lignes ennemies. Cependant, le manque de coopération et l'absence de prise d'initiative des officiers subalternes réduisent la mobilité des chars jusqu'à ce que les assaillants soient complètement arrêtés par les défenses adverses. Sur la cinquantaine de T-26B participant à l'assaut, 15 seront détruits, abandonnés ou capturés.

LA DIVISION BLINDÉE RÉPUBLICAINE

En octobre 1937, les unités blindées existantes sont regroupées en une division blindée composée de deux brigades blindées, du régiment de blindés lourds (avec des chars BT-5), plus une brigade d'infanterie et une compagnie de canons antichars. En réalité, la division n'a jamais agi en tant que telle et ses composants sont restés répartis sur les différents fronts comme ils l'étaient jusqu'alors, ne fonctionnant que comme une unité administrative et de formation.
En avril 1938, en vue de la partition du territoire républicain, cette division blindée est scindée en deux unités. La première est composée de deux brigades de chars et dépend du Groupe des armées de la Région Orientale ; la seconde, avec trois brigades de chars et d'automitrailleuses et une autre de trains blindés, dépend du Groupe des armées de la Région Centrale.

LE CHAR BT-5

Le 10 août 1937, 50 chars rapides BT-5 arrivent à Carthagène et forment, avec les BA-6 arrivés dans la même cargaison, un régiment de chars lourds (ou international). Commandé par le colonel Kondraiev, ce régiment est composé d'une compagnie blindée, d'une compagnie de canons antichars et de deux bataillons de chars de trois compagnies chacun, totalisant 50 BT-5 et onze BA-6. Contrairement aux chars légers T-26, les chars rapides BT-5 sont destinés aux opérations en profondeur, et non au soutien rapproché de l'infanterie.

T-26B

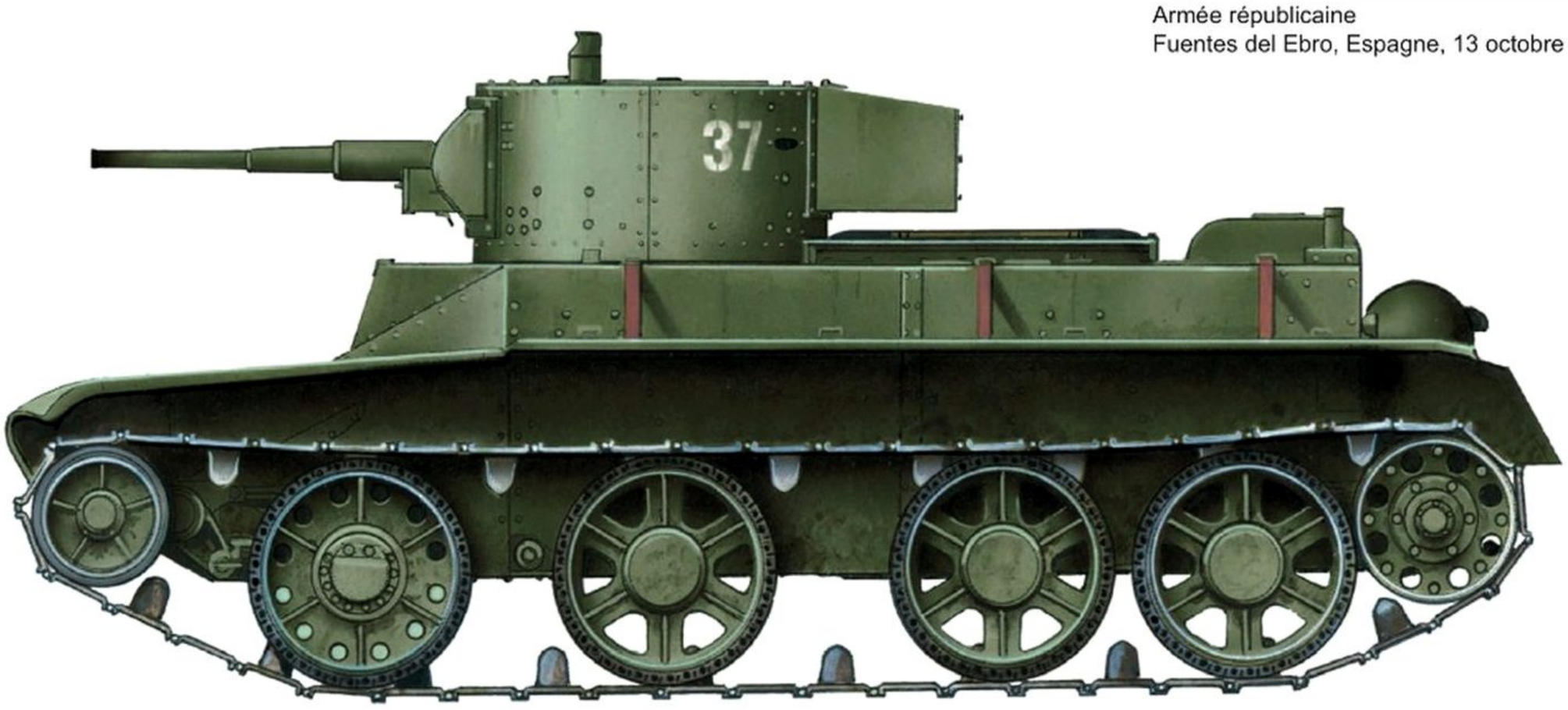
Armée nationaliste
Espagne, juillet 1938

[9] L'un des principaux projets visant à améliorer les performances des chars nationalistes a été l'installation d'un canon italien de 20 mm dans le *Panzer I*, le « Panzer Breda ».

◀ Le T-26 est, au milieu des années 1930, un des chars les plus modernes du monde... Et aussi un des mieux armés. Sa pièce de 45 mm peut venir à bout de n'importe quel adversaire et sert aussi à réaliser des tirs contre l'infanterie. La guerre d'Espagne est le meilleur laboratoire pour les Soviétiques.

◣ Ces BT-5 républicains ont été apparemment détruits avant que les équipages ne s'enfuient à pied. Les Soviétiques vont, grâce à la guerre d'Espagne, moderniser considérablement leur matériel et leurs techniques de combat. Véritable char rapide, le BT-2 n'est pas parfait mais fait perdurer l'avantage des Républicains sur leurs adversaires. Bundesarchiv Bild 146-1970-079-03 (Mensing)

Le BT-5 est une copie sous licence du char américain Christie, mais avec une tourelle de conception soviétique et un canon de 45 mm, identiques à ceux du T-26. Le blindage du nouveau char s'avère similaire à celui du T-26, mais sa vitesse est presque le double de celle de son prédécesseur. Les conseillers soviétiques les considèrent alors comme les meilleurs et les plus modernes chars d'assaut en Espagne, et ils sont gardés en réserve jusqu'à la fin de l'été. Comme les autres unités de l'Armée Rouge déployées en Espagne, les équipages soviétiques ne représentent qu'une petite fraction du personnel de ce régiment de chars lourds, le reste étant composé principalement d'Espagnols et d'étrangers des Brigades Internationales, dont certains ont suivi des cours à l'école Gorky en URSS au printemps 1937. Après l'échec de Belchite, l'état-major républicain insiste pour attaquer à nouveau dans le même secteur, mais cette fois avec les BT-5, dans lesquels de grands espoirs sont placés. Sous la pression des conseillers soviétiques, désireux d'éprouver le nouveau matériel et les nouvelles tactiques, une attaque combinée est planifiée : chaque BT-5 portera sur ses superstructures une équipe de fantassins. Une fois les défenses adverses percées après une avance rapide, l'infanterie descendrait des chars et occuperait le terrain gagné.



BT-5 MODÈLE 1933

Armée républicaine
Fuentes del Ebro, Espagne, 13 octobre 1937

L'objectif choisi est la ville de Fuentes del Ebro, fortement protégée par des troupes motivées composées de vétérans. L'attaque démarre le 13 octobre 1937 mais échoue : douze BT-5 restent sur le terrain du fait des tirs nationalistes. D'autres attaques dans le secteur entraîneront la destruction de 20 autres BT-5 [10].
L'année suivante, ce régiment - déjà doté de personnel et d'officiers espagnols - participe aux batailles et campagnes d'Aragon et du Levant, perdant encore onze BT-5 dans ces combats. Retirés à nouveau de la ligne de front, seuls six d'entre eux réapparaissent pendant la bataille de l'Èbre et sont tous capturés par les nationalistes.

[10] Lopez (I.), *BT-5 en Espagne*, *Batailles & Blindés* n°93, éditions Caraktère, octobre-novembre 2019.

Un BT-5 républicain est photographié par un combattant nationaliste. Au-delà de la modernité de l'engin, c'est surtout la technologie utilisée par les Soviétiques qui peut être examinée. Allemands et Italiens pourront mettre la main sur des matériels pour mieux les connaître... Dans l'optique d'un conflit à venir. Archives Caraktère

Pour contrer les blindés soviétiques, l'Allemagne fait équiper certains de ses *Panzer I* (alors jusque là seulement armés de mitrailleuses de 7,92 mm) d'une pièce italienne de 20 mm. Ce véhicule (dont le canon est revêtu du manchon de transport) est un des premières a avoir été modifié en ce sens.

ARAGON ET L'ÈBRE

À Teruel et Alfambra, les chars sont utilisés de manière dispersée sur le front, toujours en soutien de l'infanterie et jamais de manière indépendante. Les troupes républicaines perdront ainsi, en totalité, 47 blindés. Sur les 87 T-26 déployés lors de la bataille de l'Èbre, 18 seront capturés et 17 mis hors de combat. La campagne de Catalogne et la phase finale de la guerre signent la perte de 28 chars supplémentaires et la capture définitive d'une centaine par le camp nationaliste.

Un bon exemple de l'utilisation du T-26 se trouve lors de la campagne d'Aragon en 1938. Dans l'une des rares batailles de chars de ce conflit, le 3e bataillon blindé a momentanément stoppé l'avance de la 4e Division de Navarre et du Groupe de chars de la Légion. Les T-26, déployés au plus près des combats, ont fait office de « pompiers du front », se déplaçant là où la pénétration ennemie était la plus probable. Lors d'un de ces affrontements, le 25 mars, les 5e et 6e compagnies de chars légers de la Légion sont arrêtées par une compagnie du 3e bataillon, réduite à seulement six T-26. Les chars républicains s'étaient placés en embuscade, attendant la colonne nationaliste menée par un T-26 capturé (et remis en service contre ses anciens propriétaires). Les blindés républicains ont d'abord neutralisé le T-26 adverse avant d'ouvrir le feu sur les *Panzer I*, qui n'ont pas eu d'autre choix que de rompre le contact après avoir perdu deux des leurs [11].

LES CHARS SOVIÉTIQUES UTILISÉS PAR LES NATIONALISTES

Depuis octobre 1936, le haut commandement nationaliste connaît l'infériorité de ses véhicules blindés par rapport à ceux de son adversaire, d'origine soviétique. Une des premières mesures mises en place est donc de réparer et d'incorporer tout T-26 capturé par les forces nationalistes. Ainsi remis en état, les premiers T-26B employés par les troupes de Franco participent à la bataille de Brunete ; tout au long du conflit, environ un tiers des véhicules blindés des nationalistes seront d'origine soviétique. Pendant la guerre, le camp nationaliste a même été jusqu'à offert une récompense de 500 pesetas [12] pour chaque spécimen capturé. Enfin, 150 des 178 T-26 capturés par l'armée franquiste pendant la guerre civile et après la reddition des républicains continueront à être employés jusqu'aux années 1950.

CONCLUSION

Bien que disposant des meilleurs chars du conflit (le T26B et le BT-5), le camp républicain n'a pas pu tirer pleinement parti de leurs capacités, en grande partie à cause des propres concepts opérationnels des conseillers soviétiques. L'idée des officiers de l'Armée Rouge était d'utiliser le T-26B exclusivement dans un rôle de soutien de l'infanterie dès le début, exactement comme pour les divisions soviétiques. En aucun cas il n'a été prévu de l'utiliser comme une arme indépendante, mais toujours comme un « auxiliaire » pour l'infanterie.

L'échec du char devant les défenses adverses est sans appel, obligeant même à reconsidérer le rôle du blindé pendant ce conflit. Selon le capitaine britannique Wintringham, un vétéran des Brigades Internationales, « Les chars ne remplaceraient tout simplement pas l'infanterie

[11] *Informe del comisaro de la I Brigada de Carros Blindados*, « Operaciones de Alcorisa-Calanda » le 29 mars 1938, Archivo Militar de Avila.

[12] Somme rondelette pour l'époque… mais qui équivaut, de nos jours, à un peu plus de 3 €.

[13] Wintringham (T.), *English Captain*, 1939.

[14] Cité par Moradiellos (E.), *La perfidia de Albión: El gobierno británico y la guerra civil española*.

dans la guerre moderne. En dépit de certaines opinions, [la guerre] a amené un verdict généralement négatif sur le char en Espagne [13] ».

Malgré cet échec, d'autres auteurs, comme Liddell Hart, relativisent l'apparente infériorité du char : « C'était une grande erreur de considérer la guerre civile espagnole comme une preuve de l'inefficacité des forces mécanisées. Au contraire, les troupes mécanisées ont prouvé qu'elles devaient se déplacer à travers un terrain choisi avec soin et sur un large front. Lorsqu'ils sont employés de cette manière, ils contribuent grandement à la réussite [14]. »

Probablement aucune autre grande armée européenne n'a consacré autant d'attention aux supposées leçons de la guerre civile que l'Armée Rouge. Cependant, les commandants soviétiques ont commis une erreur fondamentale en prenant le conflit espagnol comme scénario valable pour une future guerre européenne. Les armées espagnoles manquaient largement d'armes, de puissance de feu, d'encadrement valable et de formation pour fournir de nombreuses leçons applicables aux grandes campagnes du milieu du XX^{e} siècle. L'une des pires conclusions auxquelles ils sont parvenus a été de considérer le T-26 comme un véhicule valable pour la guerre moderne, ce qui allait être réfuté de façon spectaculaire quelques années plus tard. ■

Une automitrailleuse UNL-35 perdue par les Républicains lors de la bataille de Brunete. Ce véhicule est tactiquement et techniquement supérieur à la FAI soviétique grâce à sa meilleure fiabilité et à son armement plus puissant.

Ce T-26 capturé est inspecté par des soldats du camp nationaliste. On distingue le pilote dans son compartiment de combat, trappe ouverte. Le numéro tactique a été sommairement inscrit à l'avant du char. Bundesarchiv Bild 183-P0224-507 (o.Ang)

Mal employés, les T-26 et autres blindés soviétiques n'apporteront pas de changement significatif sur le cours du conflit espagnol. Mais de nombreux officiers supérieurs soviétiques reviendront d'Espagne avec des retours sur expérience qui seront précieux pour l'Armée Rouge dans les années à venir...

PAR CAMILLE VARGAS

MARK CONTRE MARK

LES *BEUTEPANZER* DE LA GRANDE GUERRE

Le premier conflit mondial amène le développement et l'avènement de nombreux moyens de combat modernes : artillerie, aviation, char, gaz de combat, mitrailleuses… Le « char d'assaut » est l'un des plus importants d'entre eux. Cependant, ce sont les Alliés qui se concentrent davantage sur leur développement, au contraire des puissances centrales. Leur apparition sur le champ de bataille cause la surprise et la stupeur dans les rangs allemands, voyant pour la première fois de tels engins traverser le *no man's land*. Mais les engins ne sont pas encore véritablement au point, et la capture de certains exemplaires est l'occasion pour les Allemands de se pencher sur ce nouveau moyen de combattre. Cependant, malgré cette curiosité, l'Allemagne n'alloue pas de budget conséquent pour le développement des chars d'assaut… à tel point que la majorité des blindés qu'elle déploiera dans les dernières années du conflit seront des *Mark IV* !

Profils couleurs © M. Filipiuk / Batailles et Blindés, 2021

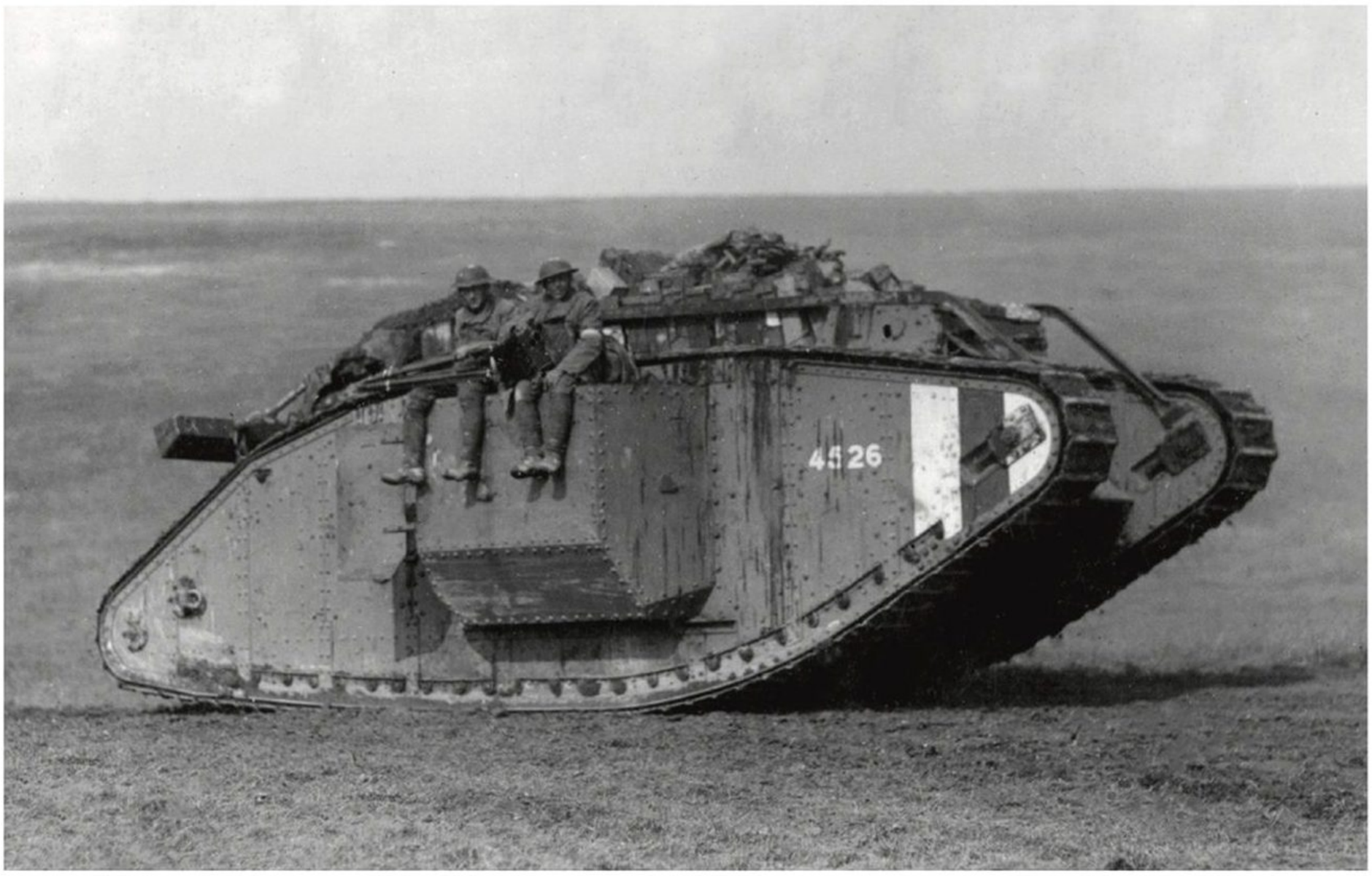
RETOUR SUR UNE DÉSAFFECTION

Dans l'Allemagne de la Première Guerre mondiale, l'acier est une ressource comptée et la construction de blindés en nécessite beaucoup. Ludendorff préfère donc privilégier la production des *U-Boote* plutôt que celle des chars, dont il n'est pas convaincu du concept. En effet, lors de la bataille de Cambrai dans laquelle les Britanniques engagent en grand nombre les chars *Mark*, les Allemands parviennent à stopper les assauts et à endiguer l'offensive avec des moyens de combat traditionnels. Il n'est donc pas intéressant, d'après l'état-major allemand, d'allouer des moyens importants à un concept qui n'a pas montré les preuves de son efficacité sur le champ de bataille. L'Allemagne n'a alors pas le luxe de jouer sur « tous les fronts » à cause des restrictions en matières premières résultant du blocus. De plus, hormis l'argument économique, les Allemands privilégient pour l'emporter une solution plus tactique et doctrinale que technologique par l'emploi de troupes d'assaut (ou *Sturmtruppen*) avec l'appui massif de l'artillerie selon la doctrine « Bruchmüller », par laquelle ils infligeront des coups puissants aux Alliés en 1918. Cela n'empêche cependant pas les ingénieurs allemands de concevoir leur propre idée du blindé, le *Sturmpanzer A7V*, qui ne sera produit qu'à une vingtaine d'exemplaires.

RÉCUPÉRATION DES *MARK IV*

La plupart des *Mark Beutepanzer* (ou « char de prise ») sont récupérés par les Allemands après la bataille de Cambrai en novembre 1917, où les Britanniques mettent en ligne plus de 381 chars. Cette bataille s'avère particulièrement importante, car c'est là que le nouveau *Tank Corps* souhaite faire ses preuves en tant qu'outil stratégique de rupture, notamment auprès des conservateurs de l'état-major de la *British Expeditionary Force* qui demeurent dubitatifs quant à son rapport coût-efficacité. En effet, après les résultats mitigés obtenus lors de la bataille de la Somme et de celle d'Arras en 1917, les chars engagés en nombre ici reçoivent pour mission de rompre la puissante ligne Hindenburg dans le secteur de Cambrai. Il s'agit donc davantage d'un banc d'essai technique plutôt que d'une réelle offensive avec espoir d'une rupture décisive, preuve que la *BEF* n'attend pas de miracle de la part des chars et ne consacre que peu de divisions en deuxième échelon pour une éventuelle exploitation. Quoi qu'il en soit, le 20 novembre 1917, les tanks *Mark* démarrent leur moteur et se lancent à l'assaut de la puissante ligne fortifiée allemande. Le secret de l'engagement des chars britanniques a été bien préservé, ce qui permet d'obtenir un réel effet de surprise sur l'adversaire. Les premiers jours de l'attaque sont un succès remarquable pour les Britanniques qui parviennent contre toutes attentes à faire une brèche dans la ligne réputée inexpugnable érigée par Ludendorff, mais cette victoire initiale est petit à petit entamée puis réduite à néant par les contre-offensives allemandes menées par les divisions d'intervention très mobiles gardées en réserve ; l'absence de réserves suffisantes côté britannique pour relever les *tanks*, occuper le terrain et le tenir se fait cruellement sentir. Malgré l'échec, cette attaque en masse de chars prouve aux belligérants des deux camps que même face à de puissantes fortifications et solides tranchées, les chars peuvent passer. L'ajout de fascines sur le toit des chars permet de combler les tranchées et ainsi de s'affranchir des fossés empêchant le passage des engins. Cependant, beaucoup de chars sont tombés en panne, restant embourbés dans la boue des Flandres, ou sont tout simplement détruits ou endommagés. Dans cette bataille, le *Tank Corps* perd les deux tiers de ces chars, un bilan très lourd. Des engins restés sur le terrain, beaucoup sont en fait réparables ou encore en état de fonctionner.

Voilà l'occasion, pour l'armée allemande, de se procurer des chars à moindre coût et surtout en grand nombre. Dès décembre 1917, l'armée du *Kaiser* compte donc dans ses effectifs plus de chars de construction britannique qu'allemande. Il est désormais indispensable d'essayer de jouer à armes égales avec ses adversaires après cette démonstration de force « blindée » et de combler le retard allemand. Cependant, certains sont encore dubitatifs sur l'intérêt du char : la bataille de Cambrai a beau avoir rassemblé la plus grande masse de chars depuis le début de la guerre, les Britanniques n'ont tout de même pas réussi à remporter de victoire décisive… et la méthode allemande s'est montrée très efficace.



Des soldats allemands inspectent un *Mark IV Beute* en cours d'entretien par les membres d'équipage. Ces derniers sont équipés plus légèrement que les fantassins non seulement à cause de leurs besoins mais aussi suite à l'étroitesse du compartiment de combat.

Sauf mention contraires, toutes photos US Nara

Deux *War Correspondents* américains profitent de ce *tank* (utilisé pour le ravitaillement) pour rallier le front. On distingue, à l'arrière, la poutre de désembourbage du blindé. Les bandes rouge et blanc à l'avant du véhicule sont apposées dès l'apparition de *Beute* sur le champ de bataille, à des fins d'identification.

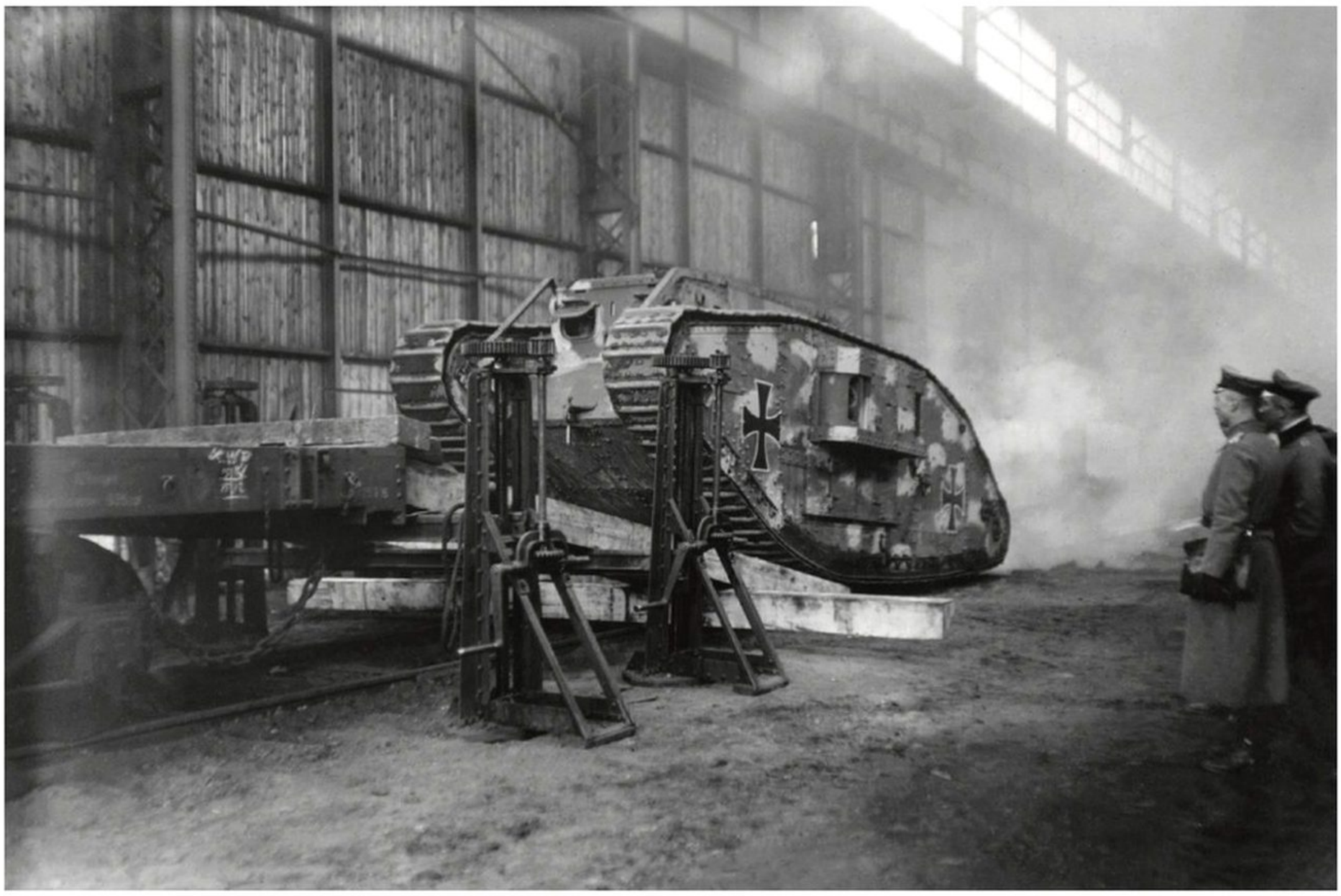
▶ Pour les Britanniques, le *tank* n'est pas un moyen de combat destiné à contrer les véhicules adverses pour une bonne raison : les Allemands n'en disposent pas. Par contre, les blindés sont plus rapides et plus fiables que l'artillerie pour détruire les obstacles du no man's land : moins de risque de tir ami, progression de concert avec l'infanterie (théoriquement) et impact psychologique important sur les défenseurs.

◢ Tous les *Mark IV* capturés ne pourront pas être remis en état. Le Banshee, touché par un obus le 23 novembre 1917, sera récupéré par les troupes allemandes mais ne reprendra jamais le service au vu des dégâts reçus. Ce type de véhicule alimentera les réserves allemandes de pièces de rechange, et ce afin de permettre aux *Mark IV Beute* en meilleur état de fonctionner longuement. DR

INCORPORER LES *MARK* DANS L'ARMÉE IMPÉRIALE

Après récupération des chars ennemis sur le champ de bataille, les Allemands procèdent à un état des lieux sur place pour trier les chars. Le *Kaiser* Guillaume II se rend en inspection lui-même dans le secteur et se fait présenter un des chars de prise. Il s'agit d'un symbole fort, car le *Mark IV* britannique représente la modernité, étant une réelle amélioration et rupture par rapport aux modèles *Mark I* et suivants.
Le *Beute* est ensuite envoyé par voie ferrée dans les ateliers de Charleroi où les chars sont remis en état. L'organisme de réparations/préparation des chars de prise est nommé le *B.A.K.P. 20*, pour « Bayerischer Armee Kraftwagen Park ». Les engins sont classés en fonction de leur état, les meilleurs serviront de base tandis que les plus endommagés seront cannibalisés ou seront transformés en « banques de pièces » pour réparer et assembler d'autres *tanks*. Pour la plupart, le camouflage d'origine est conservé au début (marron foncé/kaki) et une croix allemande est apposée afin de faire la différence avec les chars ennemis. Puis ils sont repeints avec un camouflage de plusieurs teintes gris foncé avec des tâches ocres et brunes. Il s'agit d'un camouflage improvisé dans les ateliers de Charleroi, ne correspondant pas forcément à un schéma préétabli réglementairement. À partir de septembre 1918, des tâches rouge foncé, moutarde et verte sont parfois ajoutées avec des lignes de démarcation noires. La croix allemande est quant à elle peinte visiblement sur tous les côtés du char ainsi que sur le dessus de l'engin. Les chars reçoivent aussi un nom de baptême tel que « Heinz », « Liesel », « Lotte », « Lyric » et une marque distinctive selon leur unité d'appartenance.

Sur le plan structurel, le char de prise est très peu modifié, hormis une trappe de secours supplémentaire. L'armement du *Mark* est remplacé par des pièces belges issues de leurs fortifications (57 mm Maxim-Nordenfeldt), les mitrailleuses Lewis étant par contre conservées par les Allemands. Parfois (notamment sur les *tanks* femelles), il est ajouté en proue de l'engin un fusil antichars *Tankgewehr* afin de leur procurer des capacités de riposte plus marquées, amélioration intéressante, car prenant en compte la possibilité d'un combat char contre char, ce qui n'est pas le cas sur les *Mark* femelles britanniques. Les soldats qui servent sur les blindés, les « tankistes », s'entraînent sur place dans la région de Charleroi. Ils y apprennent le maniement du char d'assaut britannique, appréhendent sa mobilité sur terrain varié et reçoivent une instruction mécanique obligatoire au vu de la complexité de l'engin. Ainsi, l'opération du débrayage sur le char est assez complexe et nécessite deux personnels ; l'équipage doit aussi se familiariser avec l'exiguïté de l'habitacle et les fumées omniprésentes. Un simple passage de quelques heures dans un *tank* en situation de combat entraîne de fortes migraines et gêne considérablement les membres d'équipage… Après toutes ces modifications, les *Mark* passés sous contrôle allemand nécessitent un équipage de 12 hommes (contre 8 seulement chez les Britanniques), composés d'un officier chef de char, d'un conducteur, de deux



◀ Changement de propriétaire pour ce *tank* ! Photographié dans son usine du nord de la France, ce *Mark IV* dûment camouflé et revêtu de ses insignes de nationalité est amené sur un wagon avant d'être transféré au front. De telles usines permettent leur réparation mais aussi leur transformation.

▼ Pour les Allemands, même une épave peut être récupérée afin de recycler les pièces détachées. Certains *Mark IV* immobilisés et abandonnés par les Britanniques seront même convertis en points d'appui fixes si les Allemands n'ont pas les moyens de les ramener à l'arrière.

personnes chargées de la boîte de vitesse, de quatre canonniers et de trois mitrailleurs pour un char mâle (ou sept mitrailleurs pour un char femelle).
Les engins blindés sont regroupés et organisés dans des *Abteilungen* comptant chacune quatre chars *Mark*. En plus des chars originaires d'outre-Manche récupérés après la bataille de Cambrai, d'autres viennent s'ajouter après l'opération « Michael » de mars avril 1918. Après cette nouvelle montée en puissance, l'armée du *Kaiser* compte donc au total neuf *Abteilungen*, dont six composées exclusivement de chars de prise. En juin, l'équipe de récupération parvient à déplacer 85 chars vers l'usine de Charleroi et à cannibaliser 48 autres blindés. Au cours du mois d'août 1918, les Allemands estiment qu'environ 170 chars britanniques pourraient être remis en état dans les ateliers, mais c'est un chiffre au-delà du potentiel du *BAKP 20*...

MARK CONTRE *MARK* : LA BATAILLE DE NIERGNIES

Malgré l'avènement des chars au cours de la Première Guerre mondiale, les affrontements entre chars ennemis sont très rares. La bataille de Villers-Bretonneux, en avril 1918, qui voit s'affronter des A7V et des *tanks* britanniques est considérée comme la première bataille de chars de l'histoire. Au cours des offensives de l'été 1918, des chars sont engagés des deux côtés mais sans jamais se croiser. Il faudra attendre octobre 1918, soit le crépuscule de la guerre, pour voir à nouveau un affrontement entre des chars ennemis à Niergnies... les deux belligérants alignant des *Mark IV* !
La bataille de Niergnies s'inscrit plus globalement dans la seconde bataille de Cambrai. Il s'agit de la succession d'attaques dans le secteur britannique contre la ligne Hindenburg dans le cadre des « Offensives des Cent-Jours », du 8 août au 11 novembre.
L'unité allemande qui prend part aux combats avec ses chars au cours de la bataille de Niergnies est la *Panzer-Abteilung* « Koch II », commandée par l'*Oberleutnant* Koch. Cette unité de chars est formée près de Cologne en juillet 1918 et reçoit l'instruction sur les *tanks* le mois suivant à Charleroi. Fin septembre, la *Panzer-Abteilung* « Koch II » reçoit l'ordre d'embarquer sur voie ferrée et de se rendre dans la région de Cambrai. Les *Beutepanzer* sont ensuite stockés dans le village de Rieux, dans l'attente de leur engagement. L'unité allemande compte ici seulement quatre chars *Mark IV* dont trois *tanks* de type femelle et un mâle.

MODIFICATIONS ALLEMANDES SUR LE *MARK IV BEUTEPANZER*

Armement	Remplacement du canon de *6-pdr* par un canon de 57 mm Maxim-Nordenfeldt Ajout fréquent d'un *Tankgewehr* M1918
Équipage	12 hommes
Caisse	Découpage d'une trappe de secours
Camouflage	Tache marron, moutarde et rouge foncé sur gris foncé. Ajout des croix allemandes et marques d'identifications

MARK IV « MÂLE »

12th Battalion, A Company, 2 Section
British Army
Blindé du *Captain* Roe
Niergnies, France, 8 octobre 1918

Le 27 septembre, la bataille fait rage. La prise de Cambrai est primordiale pour les Alliés, mais ils doivent faire face aux multiples obstacles que les Allemands ont mis sur leur passage : inondation des terres, réseaux de barbelés, multiples postes de mitrailleuses, mines et pièges. C'est le corps canadien commandé par le lieutenant-général Arthur Currie, appuyé sur les côtés par d'autres troupes britanniques avec notamment des chars, qui reçoit pour mission la prise de Cambrai. De leur côté, les chars allemands doivent se tenir prêts à appuyer l'avance de l'infanterie devant tenir tête aux troupes canadiennes dans le secteur. Cela fait plusieurs jours que l'artillerie britannique pilonne sans cesse les positions allemandes, forçant les soldats à se terrer en attendant la fin du déluge de fer. Cependant, les Allemands encaissent bien et lancent de multiples contre-attaques depuis les bois environnants. Vers sept heures du matin, le 8 octobre, la *Panzer-Abteilung* « Koch II » reçoit l'ordre de

Un *Mark IV Beute* « femelle » photographié dans les rues d'un village du nord de la France, à l'automne 1918. L'équipage fait une pause sur le toit de l'engin ; la logistique de ces véritables monstres d'acier est une gageure, autant pour les Allemands que pour les Britanniques.

Le cliché est intéressant au plus haut point : il présente trois véhicules capturés par les Allemands. Le premier est un *Mark IV* « mâle » déjà revêtu de ses nouvelles marques de nationalité, tandis que celui en arrière-plan a encore sa cocarde britannique. Enfin, un petit FT est installé au milieu...

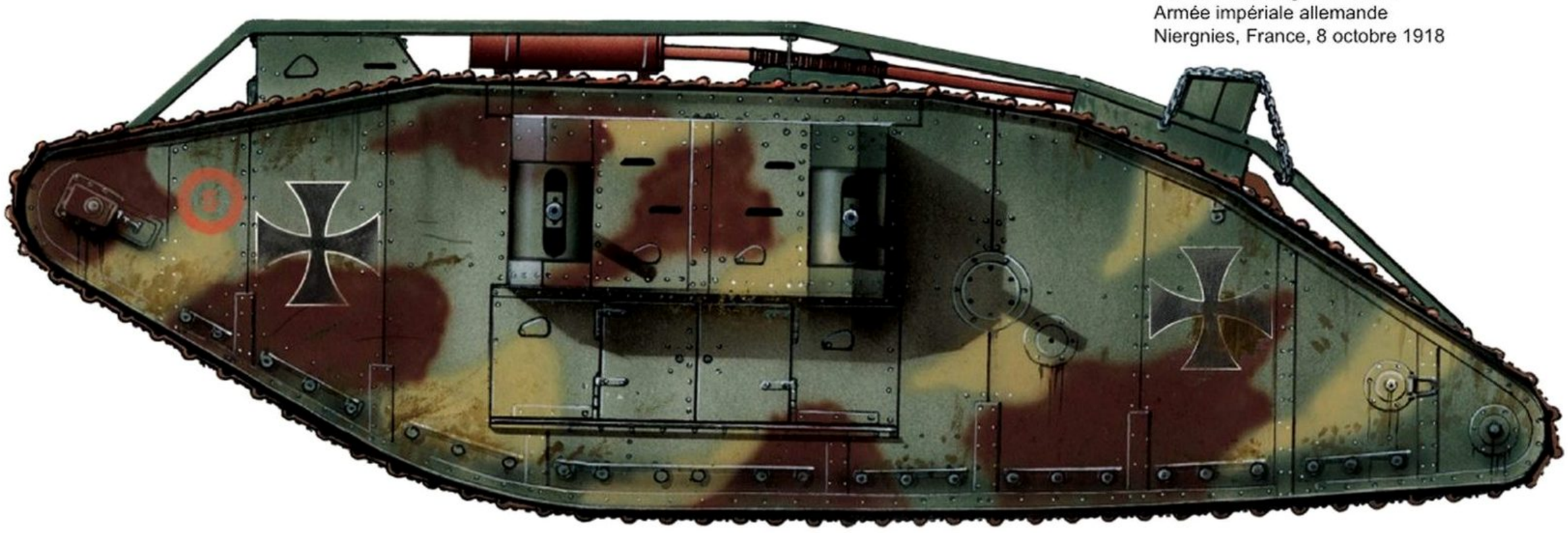
▶ Les ateliers de réparation des Mark IV Beute sont, parfois, à l'air libre quand ils ne nécessitent que peu d'infrastructures. Il faut remarquer l'extrême rusticité du dispositif utilisé ici... Bundesarchiv Bild 104-0958 (o.Ang)

se mettre en marche, accompagnée de l'infanterie. La bataille s'engage contre les chars britanniques, et c'est vite la confusion. Le char mâle de l'unité de Koch est touché au niveau d'un canon, alors que la liaison entre les autres engins et l'infanterie est rapidement perdue. Face à eux se trouvent les chars *Mark IV* du *12th Battalion*... mais la coordination n'est pas meilleure de ce côté, certains confondant les *Beutepanzer* avec les chars amis. Ce moment de flottement permet aux *tanks* de Koch de s'approcher de très près et d'infliger de nombreux dégâts aux Britanniques. Cependant, la plupart des pertes britanniques sont causées par l'artillerie allemande, sans compter les pannes, et non par l'action directe des chars adverses. De plus, le fait d'être équipé majoritairement de mitrailleuses ne permet pas aux chars de s'affronter directement... car ils ne sont pas conçus pour cela ! En effet, les mitrailleuses doivent ici décimer l'infanterie ennemie et appuyer ses propres troupes et non pas prendre à parti directement un autre char. Il faut cependant garder à l'esprit que les balles de mitrailleuses causent tout de même quelques dégâts aux équipages, notamment quand elles réussissent à pénétrer par une fente ou qu'elles percent le blindage, mais cela relève davantage du « coup de chance » que d'une tactique éprouvée. Si les chars allemands sont, dans ce cas, aussi équipés de fusils antichars, leur maîtrise est rendue très compliquée par le terrain bouleversé et le manque d'organes de visée. Le combat est chaotique, plus personne ne sait où tirer et où est l'ennemi ; les équipages des chars allemands touchés s'extirpent laborieusement des carcasses fumantes et sont complètement désorientés. La fumée est omniprésente, autant en dehors qu'à l'intérieur des chars. Au même moment, l'artillerie britannique entre en action et prend pour cible les engins allemands, parvenant à immobiliser l'unique *Mark*-canon. L'infanterie, elle, n'a pas réussi à suivre les *Beutepanzer* et se retrouve très en arrière, empêchant une bonne liaison entre les deux composantes de l'assaut et amenant ce dernier à une halte. Ici, dans le chaos du combat, les chars se retrouvent seuls. Finalement, les Britanniques se replient dans le brouillard de la bataille. Un rapport anglais mentionne la présence de six chars allemands au lieu de quatre et compte deux fois le char mâle détruit par l'artillerie, ce qui témoigne d'une certaine confusion même après coup. Les chars allemands remportent ici une petite victoire locale, mais ils sont détournés pour être engagés un peu plus loin près de Wamblaix. À cette occasion, deux chars femelles sont touchés et la *Panzer-Abteilung* « Koch II » ne compte plus qu'un char survivant.

Le bilan de cette « bataille » de chars est assez neutre, car les deux camps ont perdu des effectifs importants en blindés et en hommes. Si les Allemands remportent une maigre victoire tactique sur les chars anglais, cela ne va pas empêcher l'inexorable avance britannique dans le secteur. Ainsi, le 10 octobre, la 3e division canadienne entre dans la ville de Cambrai, et les Allemands n'y remettront plus les pieds.

MARK IV « FEMELLE » *BEUTE*

Panzer-Abteilung « Koch II »
Armée impériale allemande
Niergnies, France, 8 octobre 1918



UNE VISION DIFFÉRENTE DU CHAR

Au cours de la Grande Guerre, les affrontements « chars contre chars » n'ont pas été nombreux, notamment à cause du trop faible nombre d'engins sur le champ de bataille en même temps. Il faut de plus signaler que le char en lui-même n'a pas été conçu (autant chez les Britanniques que chez les Français) pour affronter d'autres chars mais pour accompagner l'infanterie, aider au franchissement des obstacles sur le champ de bataille et neutraliser les fortifications adverses. Les rares affrontements « chars contre chars » sont donc assez brefs, et surtout fortuits : ces rencontres sont plutôt des affrontements d'opportunité que de véritables « batailles de chars ». Lors de la bataille de Villers-Bretonneux, les *A7V* allemands ont pu avoir le dessus sur les chars britanniques grâce à leur puissance de feu supérieure, les engins britanniques étant principalement des *tanks* femelles. Le soutien de l'artillerie, qui est alors toujours la première cause de pertes des chars, a aussi une part importante de responsabilité dans ce succès. La bataille de Niergnies, quant à elle, n'est toutefois pas le premier engagement des *Beutepanzer Mark IV*, puisque certains ont déjà été engagés dans le secteur du fort de la Pompelle (non loin de Reims) le 1er juin 1918 au sein de deux *Panzer-Abteilungen*, les 13 et 14. Le terrain particulièrement escarpé et l'opiniâtreté de la défense française parviennent cependant à faire échouer l'assaut allemand, et de nombreuses épaves de *Beutepanzer* vont joncher le champ de bataille autour du fort jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, où des soldats allemands viendront s'y faire photographier 1. D'autres *Beutepanzer Mark IV* se retrouvent à la fin du premier conflit mondial dans les rues de Berlin, en appui aux corps francs lors des troubles qui agitent alors l'Allemagne.

Les chars allemands au cours de la Grande Guerre seront souvent employés en défensive, en appui à l'infanterie, mais plus rarement en attaque. Or, dans ce cas, ils ne sont jamais assez nombreux pour obtenir un résultat probant. Les Français sont les premiers à comprendre que le char de combat est intéressant tactiquement parlant uniquement lorsqu'il est employé en masse, comme le montrent les dernières offensives de l'année 1918. Du côté des Allemands, le tableau est bien plus sombre : au mois de novembre 1918, il leur reste moins d'une cinquantaine de blindés répartis en neuf à dix unités (deux de chars allemands « nationaux » *A7V*, trois de *Beutepanzer* et cinq en cours d'armement/réorganisation). Un bilan très maigre par rapport aux plus de 3 000 chars produits par les Français… avec, il est vrai, une organisation

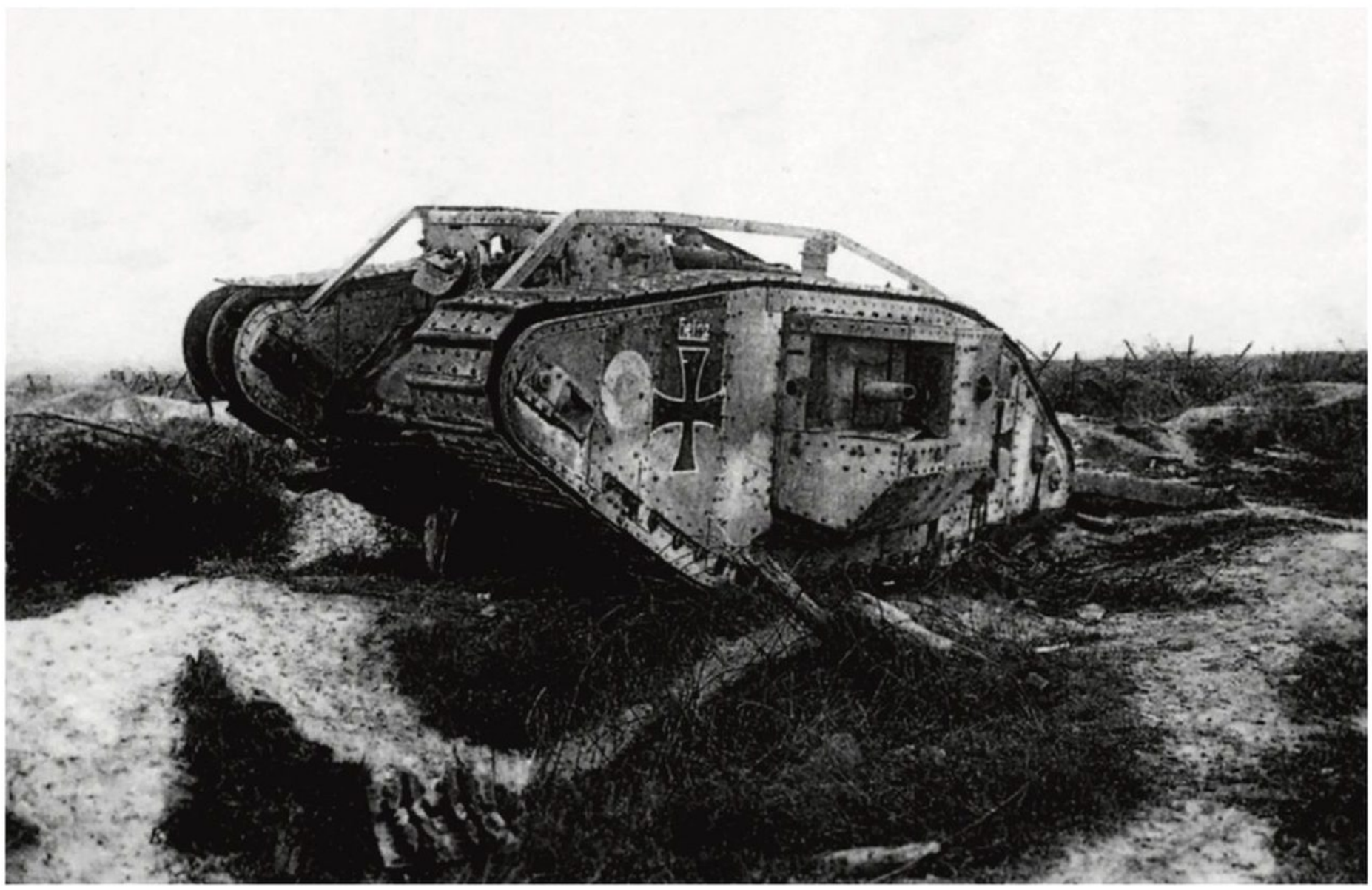
MARK IV « MÂLE » *BEUTE*

Panzer-Abteilung 13
Armée impériale allemande
Fort de la Pompelle, France, 1er juin 1918

◀ et ▼ Les deux clichés de cette page
En plus de « Lotte », plusieurs autres Mark IV Beute seront employés par les Allemands lors de l'assaut sur le fort de la Pompelle en juillet 1918. « Liesel » est un char « femelle », comme le montre l'absence de canon dans sa casemate ; « Heinz », quant à lui, est un char « mâle » rééquipé d'un canon Nordenfelt de 57 mm pris dans les arsenaux belges par les Allemands. Aucun de ces blindés ne parviendra à s'approcher du fort : ils seront tous détruits sur la route s'en approchant par l'artillerie. DR

◤ Photographié pour les besoins de la propagande, un *Mark IV* « femelle » réemployé est photographié à côté de soldats allemands. Ils seront employés de manière plus ou moins anarchique au fil du conflit par leurs nouveaux propriétaires.

◀ Le Mark IV « femelle » Beute nommé « Lotte » sera employé contre le fort de la Pompelle. Il est perdu le 1er juillet 1918 lors de l'attaque. On distingue l'ancienne cocarde britannique sur l'avant du char. DR



[1] Ces photographies alimenteront la rumeur (persistante) de l'emploi de matériels désuets tels les *Mark IV* par l'Armée française et la *BEF* jusque dans les années 1990.

industrielle et une situation économique bien différente. Au cours des derniers mois de la guerre, plusieurs officiers supérieurs allemands se rendent compte que l'absence de chars en masse dessert fortement leurs offensives, qui échouent une à une ; dur prix à payer pour ne pas avoir cru aux blindés… Ludendorff lui-même le reconnaîtra après le conflit : « Le modèle de *tank* que le chef du Service des véhicules automobiles de campagne présenta au printemps 1917 à la Direction Suprême ne correspondait pas aux besoins. Je lui ai donc demandé tout particulièrement de développer la construction d'un *tank* avec énergie. Sans doute, si j'avais insisté encore davantage, il y aurait eu un peu plus de *tanks* pour la bataille décisive de 1918. Mais je ne sais pas à quoi il aurait fallu renoncer à leur profit. Il n'était pas possible de distraire davantage d'ouvriers, les autorités ne le pouvaient pas. S'ils avaient été disponibles, ils auraient été enrôlés pour compenser les pertes dans les armées. Nous ne sommes jamais parvenus à obtenir un déploiement massif de *tanks*, alors que c'est seulement en masse que le char est efficace ». ■

BIBLIOGRAPHIE

- Zaloga (S.), *German Panzers 1914-1918*, Osprey Publishing, 2006.
- Buffetaut (Y.), *La Grande Guerre des Chars*, Ysec Edtions, 2018.
- Koch (F.), *Beutepanzer im Erten Weltkrieg*, Podzun-Pallas, 1994.
- Murray-Wilson (G.), *Les chars d'assaut au combat 1916 – 1919*, Payot, 1931.
- Fletcher (D.), *British Mark IV Tank*, Osprey Publishing, 2007.
- Laparra (J-C), *La grande débrouille, un point de vue iconoclaste sur l'armée allemande 1914-1918*, Ysec Éditions, 2005.
- Colonel Ortholan (H.), *L'armée allemande en 1918*, Éditions 14–18, 2009.

PAR LOÏC BECKER

LA 1. PANZER DIVISION

PRIMUS INTER PARES !

La *1. Panzer-Division*, formée dès 1935, fera partie de ces unités ayant connu le second conflit mondial aux quatre coins de l'Europe. Pologne, France, URSS, Grèce… l'unité est le symbole même de l'efficacité de la doctrine de combat allemande, même si elle bénéficie de moins de popularité et de visibilité que d'autres *Panzer-Divisionen*. Pourtant, elle sera de tous les fronts, terminant la guerre en Autriche après les terribles affrontements à Debrecen puis en Hongrie.

Profils couleurs © M. Filipiuk / Batailles et Blindés, 2021

UNITÉ // 1935-1945

DANS LES PAS DE LA CAVALERIE

Peu après l'arrivée de Hitler au pouvoir, l'Allemagne se débarrasse du carcan du « Diktat » de Versailles et engage sa phase de remilitarisation. Les forces motorisées en gestation peuvent alors voir le jour de manière officielle et ne plus se contenter de *Panzer-Attrappen*, portées par des penseurs de la guerre moderne. Le 15 octobre 1935, la *1. Panzer-Division* est donc créée (en même temps que les *2.* et *3. Panzer-Divisionen*) à Weimar en agglomérant des unités de l'ancienne *3. Kavallerie-Division* et passe sous le commandement du *General der Kavallerie* Maximilian von Weichs, issu d'une famille aristocratique et engagé dans la cavalerie bavaroise depuis 1900. Cependant, le concept de *Panzer-Division* n'en est qu'à ses balbutiements, puisque l'unité compte en tout et pour tout… seulement deux *Panzer-Regimenten* et un régiment d'artillerie. De même au niveau de l'équipement : première unité blindée mise sur pied de manière officielle, la *1. Panzer-Division* voit ses effectifs entièrement complétés par des *Panzer I*, suivi par quelques *Panzer II* et *Panzer III*. La division passera trois ans à s'entraîner au combat blindé, et ce afin de former les hommes et les officiers à ses subtilités. Sa qualité de *Panzer-Division* en fait le fer de lance du régime nazi, qui n'hésite pas à la mettre sous le feu des projecteurs, et notamment à l'employer lors de l'*Anschluss* ou à l'annexion de la région des Sudètes.

◀◀ Au printemps 1943, la *1. Panzer-Division* est envoyée en Grèce par Hitler qui croit que l'opération « Husky » va s'y dérouler. L'équipage d'un *Panzer IV Ausf. H* (*8. Kompanie, Panzer-Regiment 1*) de la *1. Panzer-Division* pose pour la postérité. Afin de faire croire aux Alliés qu'il y a non pas une mais trois *Panzer-Divisionen* en Grèce, ses blindés paraderont dans les villes grecques avec des numéros tactiques différents. Coll. Kadari

▼ Des *Panzermänner* suivent un cours sur le tir peu avant le conflit. Les équipages sont encore équipées de la *Schutzmütze*, qui sera vite abandonnée après la campagne de France au profit d'un calot plus classique et moins gênant. US Nara

DES PREMIERS FEUX…

La première grande réorganisation de la *1. Panzer-Division* intervient en 1939, peu avant la campagne de Pologne. À la mobilisation le 18 août 1939, cette dernière est composée d'une *Panzer-Brigade* (deux *Panzer-Regimenten*), d'un *Artillerie-Regiment*, et notamment de l'indissociable (et indispensable pour toute unité blindée) *Aufklärungs-Abteilung (mot.) 4*. Ses effectifs ont été gonflés avec le temps, puisque la *1. Panzer-Division* aligne alors théoriquement 93 *Panzer I*, 122 *Panzer II*, 26 *Panzer III*, 56 *Panzer IV*… et 12 *Befehlspanzer*.

Les préparatifs d'invasion de la Pologne l'emmènent en Haute-Silésie, où l'unité rejoint le *XVI. Armeekorps* (*Heeresgruppe Süd* de von Rundstedt). Le 1er septembre 1939 à 4h45, les moteurs des engins de la *1. Panzer-Division* rugissent alors qu'ils pénètrent en Pologne. Leur objectif : la ville de Kielce, atteinte rapidement, avant de s'enfoncer 80 kilomètres plus loin en l'espace de trois jours. La chevauchée de la *1. Panzer-Division* la mène à Radom avant qu'elle n'oblique au nord avec Varsovie, la capitale polonaise, en ligne de mire. Mais la progression rapide des unités allemandes amène la création de poches, qu'il faut résorber au prix d'une dangereuse désorganisation. Ainsi, le 8 septembre 1939, le *Panzer-Regiment 1* est le fer de lance de l'attaque allemande contre Radom : les assaillants mettront cinq jours à « nettoyer » la ville où sont enfermés plus de 60 000 soldats polonais.

L'unité devra encaisser le dernier sursaut de l'armée polonaise à l'ouest du pays à partir du 16 septembre, quand une contre-attaque majeure sera lancée le long de la Bzura. Au côté des blindés de la *4. Panzer-Division*, la *1. Panzer-Division* repousse les assaillants dans de durs combats s'étalant sur quatre jours, jusqu'au 20 septembre 1939. L'unité passe alors ensuite en repos forcé à cause du délitement de l'armée polonaise et l'arrivée des Soviétiques par l'est. Il faudra attendre la mi-octobre pour que les *Panzer* quittent le pays et soient redirigés en Allemagne dans l'attente d'un nouveau front…

… À LA RUÉE VERS L'OUEST

Ramenée en Allemagne pour panser ses plaies, la *1. Panzer-Division* profite de quelques mois de répit pour être réorganisée… et d'apprendre qu'elle bénéficie d'une place de choix dans la future opération « Fall Gelb », l'attaque contre la France. Rattachée au *XIX. Armeekorps* de Guderian, elle doit, avec les *2.* et *10. Panzer-Divisionen*, être le fer de lance de l'offensive au sein de la *Panzergruppe* von Kleist. C'est donc un rôle majeur que l'unité va jouer en étant chargée de traverser la frontière belgo-luxembourgeoise puis d'obliquer vers le sud et de traverser les Ardennes pour frapper Sedan. Enfin, en théorie, ses *Panzer* doivent atteindre la Meuse au quatrième jour de l'offensive.

Dans l'attente du déclenchement de l'assaut, la *1. Panzer-Division* est envoyée à Cochem en Rhénanie-Palatinat à partir du début du mois de mars. Ses équipages s'y entraînent à manœuvrer leurs nouveaux véhicules (puisque la division touche de nouveaux *Panzer II*, *III* et *IV*, étant une des mieux équipées alors) mais aussi à l'attaque et à la réduction de fortifications en collaboration avec la *Luftwaffe*. Et pour cause : étant la première unité à devoir traverser la frontière, elle va se frotter aux fortifications érigées par les armées belges et luxembourgeoises.

Le 10 mai 1940 à 5h35, la *1. Panzer-Division* du *Generalmajor* Kirchner qui a quitté ses positions de départ quelques heures plus tôt entre au Luxembourg et file vers le sud de la Belgique, avec Sedan en ligne de mire. Cependant, sa chevauchée est contrariée par les soldats belges, notamment à Bodange où une soixantaine de chasseurs ardennais résiste et retarde la division d'une demi-journée. Il faudra attendre le lendemain pour dépasser l'obstacle et foncer vers Neufchateau puis Bouillon, où la *1. Panzer-Division* se heurte aux éléments français montés en Belgique. Mais la Semois, premier obstacle majeur, est sur son chemin : tous les ponts ayant sauté, il faut laisser le temps aux *Pioniere* d'en installer un provisoire… sous la menace des soldats de la 3e brigade de spahis. Sauf que ces derniers, en plein repli, ne laissent qu'un faible écran en protection, qui n'empêche pas les *Pioniere* de jeter un pont dans la nuit du 11 au 12 mai. À 6h du matin, les *Panzer* traversent la rivière et frappent le flanc de la 5e DLC toujours installée sur ses anciennes positions ; les éléments de pointe de la *1. Panzer-Division* atteignent la Meuse au nord de Sedan dans la journée.

LA MEUSE FRANCHIE

Le 13 mai, alors que le reste de la division se rapproche de son premier objectif, Guderian enclenche la deuxième partie de son plan : la *1. Panzer-Division* reçoit l'ordre d'attaquer à l'ouest de Sedan, soit au centre du dispositif allemand. L'unité de Kirchner franchit la Meuse, bouscule les défenses françaises et installe une tête de pont entre Glaire et Torcy. Soutenus par les *I.* et *II. Fliegerkorps*, les *Schützen* maintiennent leur

▲ Photographiés en 1937-1938, ces très rares *Panzer IV Ausf. A* (produits à 35 exemplaires) sont intégrés au *Panzer-Regiment 1* de la *1. Panzer-Division*. Malgré tout, la division entrera en Pologne avec beaucoup de *Panzer I* qui s'avèreront trop faibles et seront majoritairement retirés du service avant la campagne de France. Coll. Kadari

◀ Une unité de *Kradschützen*, fusiliers motorisés, en Pologne au mois de septembre 1939 alors qu'un village a fait les frais des combats. Rapides mais peu adaptés à une guerre de plus en plus mécanisés, ces unités changeront bientôt de montures avec les *Sd. Kfz. 251*. La *1. Panzer-Division* sera quasiment la première unité blindée à voir des *Panzergrenadiere* dans ses rangs. Coll. Kadari

DOTATION EN BLINDÉS DE LA *1. PANZER-DIVISION* AU 10 MAI 1940

	Panzer I	*Panzer II*	*Panzer III*	*Panzer IV*
Panzer-Regiment 1	26	49	28	20
Panzer-Regiment 2	26	49	30	20

Nota : Ne figurent pas, dans ce tableau, les quatre *Befehlspanzer* par régiment.

assise sur le terrain et consolident leurs gains : au soir du 13 mai, la tête de pont allemande à l'ouest de Sedan s'étend sur 10 kilomètres de long pour trois kilomètres de large, alors que les *Panzer* n'ont pas encore traversé. Ce n'est que le lendemain que la progression de la *1. Panzer-Division* reprend une fois les éléments lourds passés sur l'autre rive grâce au pont jeté par les *Pioniere*. Mais les *Panzer* vont à nouveau rencontrer la 3e brigade de spahis sur leur route vers Rethel, retranchée dans le village de la Horgne ; les hommes du colonel Marc, au côté de ceux des colonels Burnol et Geoffroy, vont se battre avec acharnement. Le 15 mai à 9h, les premiers hommes du *Schützen-Regiment 1* arrivent depuis Singly et sont surpris par les tirs des défenseurs. Appelant des renforts, les Allemands vont maintenir la pression jusqu'à l'arrivée de douze *Panzer III* et de huit *Panzer IV*, mais ce n'est qu'à 14h30 que les Français vont perdre pied à l'arrivée d'une batterie d'obusiers de *10,5cm* ; la situation deviendra de plus en plus intenable au fil de l'après-midi avec l'arrivée d'autres éléments blindés de la *1. Panzer-Division*. En soirée, les survivants se rendront aux Allemands, ces derniers laissant 31 tués et 10 blindés sur le terrain.

Malgré cette résistance inattendue, la *1. Panzer-Division* part plein ouest dès le lendemain de la prise de la Horgne avec pour objectif de se rapprocher de la mer. Mais l'unité laisse alors sur ses arrières plusieurs engagements majeurs, notamment à Stonne où l'*Infanterie-Regiment* « Großdeutschland » est chargé de protéger sa progression. Deux jours plus tard, la *1. Panzer-Division* capture Dizy-le-Gros puis file vers Montcornet, qu'elle traverse le même jour ; Marle tombe aussi, lui permettant de traverser l'Oise et d'établir des têtes de pont sur la rive occidentale du fleuve. Au même moment, le colonel de Gaulle organise sa contre-attaque à Montcornet, qu'il souhaite reprendre après avoir compris que le dispositif allemand s'étirait vers l'ouest… Mais sans résultat majeur, notamment parce que certaines unités n'ont pas atteint leurs objectifs. La *1. Panzer-Division*, elle, est toujours tournée vers l'ouest et continue sa chevauchée qui la mène à Amiens le 20 mai. La campagne de France n'est cependant pas celle de Pologne, et les pertes commencent à s'accumuler, tout comme la fatigue pour les équipages… Mais il faut continuer. Après Amiens, les hommes de Kirchner filent vers Dunkerque, où la résistance des Franco-Britanniques se raffermit. Le 24, le canal de l'Aa est atteint, mais la *1. Panzer-Division*, épuisée, doit s'arrêter pour quelques jours afin de panser ses plaies ; de toute façon, Hitler proclame son « Haltbefehl », laissant un répit inespéré aux défenseurs de Dunkerque.

UNE NOUVELLE RÉORGANISATION

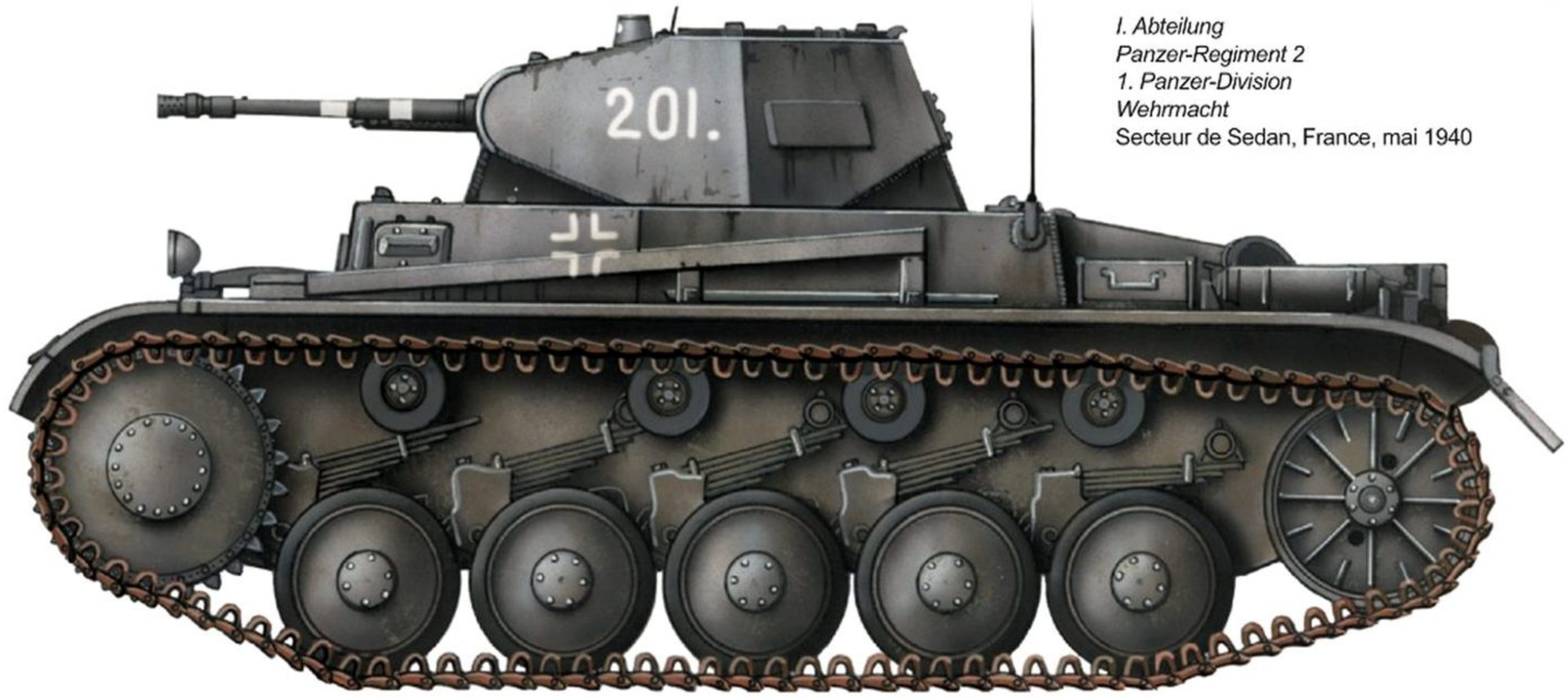
Épuisée, la *1. Panzer-Division* participe quand même à la bataille de Dunkerque avant d'être redirigée au nord de Rethel, où elle arrive le 4 juin. L'état-major allemand, conscient de ses limites, va la maintenir en second échelon et ne la fera pas participer de suite à l'assaut sur l'Aisne :

La *1. Panzer-Division* fonce en France sans se soucier de ses flancs, dont la protection est dévolue à des unités-soeurs. Chaque blindé dispose d'un élément d'identification : une petite feuille de chêne stylisée, que l'on aperçoit difficilement ici aux pieds du soldat de gauche debout derrière la tourelle. Archives Caraktère

Photographiés dans les environs de Sedan, ces hommes du *Schützen-Regiment 1* de la *1. Panzer-Division* se rendent sur le front à bord de leurs *Sd. Kfz. 251*. Ils sont ainsi mieux protégés de la « ferraille » du champ de bataille. Coll. Kadari

PANZER II AUSF. C

I. Abteilung
Panzer-Regiment 2
1. Panzer-Division
Wehrmacht
Secteur de Sedan, France, mai 1940



ce n'est que le 10 juin, soit cinq jours après le début de la nouvelle offensive, que la *1. Panzer-Division* passera à l'attaque. Le reste du mois voit l'unité continuer de s'enfoncer en France : elle est le 13 sur la Marne, le 16 juin sur la frontière suisse du côté de Besançon. Le dernier objectif de la division de Kirchner est Belfort, qui tombe le 19 juin. Lors de la campagne, l'unité a subi relativement peu de pertes par rapport aux autres *Panzer-Divisionen* avec un demi-millier d'hommes perdus (45 officiers, 448 hommes de troupe) mais affiche un bilan impressionnant : 77 800 prisonniers, dont 50 000 à la fin de la campagne dans les environs de Belfort.

Suite à la campagne, l'état-major allemand chercher à remodeler ses *Panzer-Divisionen*, en prévision d'autres batailles. La *1. Panzer-Division* perd ainsi son *Panzer-Regiment 2* (qui va à la *16. Panzer-Division*) mais voit son *Schützen-Regiment 1* être renommé en *Panzergrenadier-Regiment 1*, un second régiment de ce type lui étant assigné à la fin de l'été. Enfin, sur le plan matériel, les derniers *Panzer I* sont remisés, remplacés par des nouveaux modèles de *Panzer III*. Au mois de septembre 1940, forte de ses nouveaux matériels, la *1. Panzer-Division* reçoit sa nouvelle affectation : la Prusse...

PLEIN EST !

Ce n'est qu'en juin 1941 que l'unité reprend du service avec le déclenchement de l'opération « Barbarossa ». Affectée à la *Panzergruppe 4* du *Generaloberst* Hoepner (*Heeresgruppe Nord*), la *1. Panzer-Division* va faire partie de la pointe nord du dispositif allemand, son objectif étant la capture de la ville de Leningrad. Le 22 juin à 3h05 commence la campagne de Russie pour l'unité, qui va foncer vers le nord-est dans le rêve de *Blitzkrieg* des stratèges allemands. L'Armée Rouge est balayée malgré de furieux combats retardateurs : en 17 jours, la *1. Panzer-Division* progresse de... 600 km, et affiche un bilan insolent

▲ L'abandon de la *Schutzmütze* a aussi des raisons pratiques : le calot permet de mieux utiliser les équipements de communication de bord, notamment les casques d'écoute. Le motocycliste bien chargé semble être une estafette faisant le lien entre les unités. Coll. Kadari

▲▲ Un sIG 33 (Sf) chargé sur une remorque est photographié à Saulieu en juin 1940. L'engin appartient à la *schwere Infanteriegeschütz-Kompanie 702*, rattachée à la *1. Panzer-Division*, et permet d'apporter un appui-feu direct à l'infanterie. Coll. Kadari

DOTATION EN BLINDÉS DE LA *1. PANZER-DIVISION* AU 22 MAI 1941

Panzer II	*Panzer III*	*Panzer IV*	*Befehlspanzer*
43	71	20	11

avec 800 chars adverses détruits à son actif. Mais la progression en URSS n'est pas de tout repos, et ralentit de jour en jour. Début septembre, le siège de Leningrad commence, et la *7. Kompanie* parvient jusqu'à 12 kilomètres du centre de la ville… Sans pouvoir pousser plus loin, l'offensive étant bloquée par l'état-major qui a d'autres plans pour la *1. Panzer-Division* : la capture de Moscou. Transférée au *Heeresgruppe Mitte* au mois d'octobre, elle attaque le dispositif soviétique autour de la capitale au sein du *XXXXI. Panzerkorps*, ce qui érode son potentiel offensif. En fait, l'éloignement des bases de ravitaillement, le manque de renforts et les conditions météorologiques de plus en plus défavorables prélèvent un lourd tribut sur les effectifs de la *1. Panzer-Division*. Des 145 blindés étant entrés en URSS au début du mois de juin ne subsistent plus que quelques dizaines, répartis dans des *Kampfgruppen* rachitiques… Quand elles ne sont pas composées de *Panzer 38(t)* prêtés par la *7. Panzer-Division* !

▲ Les signes distinctifs de l'unité changent régulièrement au cours du conflit. Ainsi, ce *Panzer III Ausf. F* a, sur le blindage avant, l'insigne distinctif de la *1. Panzer-Division* adopté au début de l'opération « Barbarossa ». Cela n'empêche pas les équipages de toujours utiliser la feuille de chêne. Coll. Kadari

PREMIERS REVERS

Après l'échec de l'attaque sur Moscou, la *1. Panzer-Division* est réorganisée et se regroupe dans le secteur de Viazma où elle combat ; elle est ensuite envoyée à Rjev peu avant que le saillant soit frappé par l'offensive de Joukov, à la fin de l'année 1942. Si le 10 décembre la division fête son 1000e blindé détruit, son état de délabrement oblige le commandement à la retirer du front et à l'envoyer en France pour réorganisation. Passant d'abord par Amiens puis à Rennes, la *1. Panzer-Division* va toucher de nouveaux matériels et de nouvelles recrues, qu'il faudra entraîner jusqu'au mois de mai 1943 quand Hitler, intoxiqué par l'opération « Mincemeat [1] », décidera de l'envoyer en Grèce afin de parer à tout débarquement allié.

Rééquipée et réentraînée, la *1. Panzer-Division* attend sa nouvelle affectation après quelques manœuvres en Grèce. Après avoir participé à la reddition des forces italiennes et à quelques opérations contre les partisans pendant l'été, elle retrouve l'*Ostfront* au mois de novembre 1943 dans le secteur de Jytomyr.

[1] Les Britanniques feront croire aux Allemands que la future opération « Husky » - le débarquement en Europe du Sud - se déroulera en Grèce, et non en Italie.

PANZER IV AUSF. F2

4. Kompanie
Panzer-Regiment 1
1. Panzer-Division
Wehrmacht
URSS, avril 1942

Elle y prend une part active dans les contre-attaques allemandes à l'ouest de Kiev, qui vont très vite saigner à blanc ses effectifs : à titre d'exemple, la *2. Kompanie* n'a, au 4 décembre, plus que quatre *Panzer IV* (sur 17) en état de marche.

1944, L'ANNÉE TERRIBLE

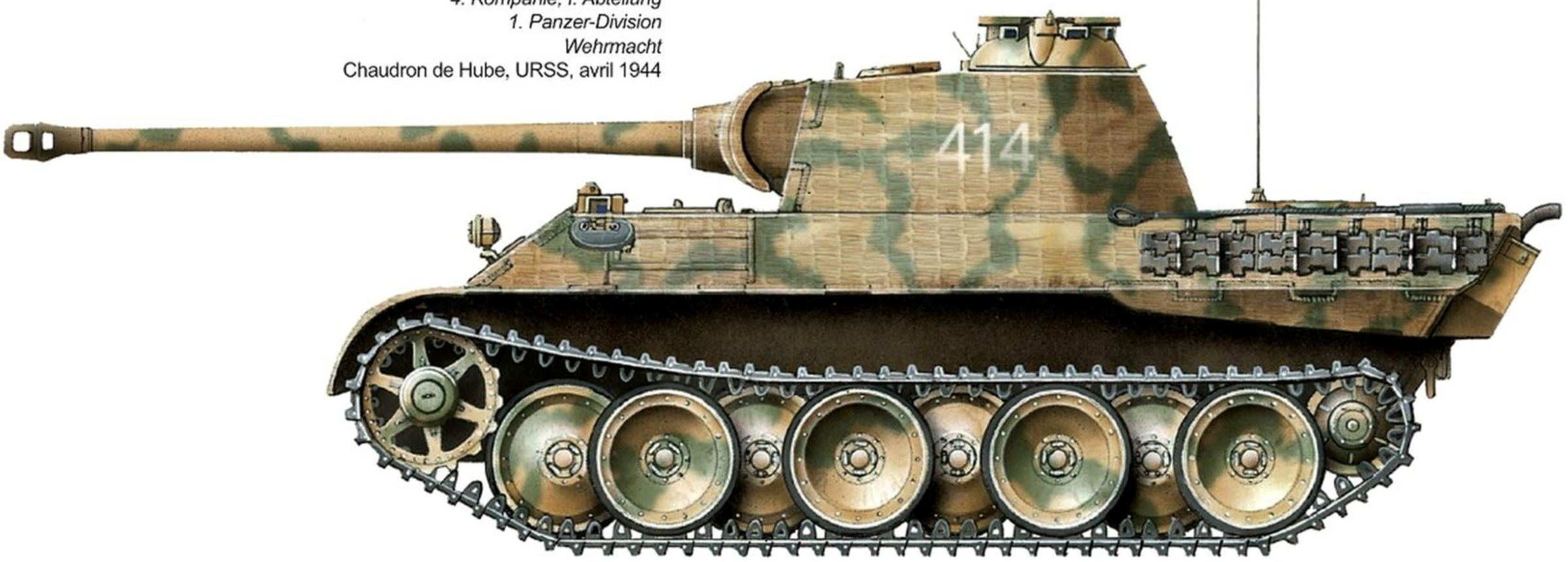
Après la relative quiétude de l'année 1943, la *1. Panzer-Division* va entamer 1944 avec des combats dans la région de Berditchev, à 200 kilomètres de Jytomyr. Grâce à des renforts en hommes et en matériels pour combler les pertes de l'hiver, l'unité combat autour de Tcherkassy [2] où les Soviétiques ont enfermé 50 000 hommes, puis joue le rôle de « pompier du front » en étant transférée juste après près de la poche de Hube. Équipée de Panther, elle y reçoit aussi ses premiers *Jagdpanzer IV*, mais cela signe aussi le début de son éparpillement : morcelée en petits groupes à partir du mois de mars, la *1. Panzer-Division* intervient dans différents secteurs avec plus ou moins de succès. Mais la division a perdu de son éclat : à la mi-mars, elle n'aligne plus, en tout et pour tout, que sept *Panzer IV* et deux Panther, la cinquantaine de blindés restants se voyant détachée à d'autres unités en fonction des besoins. Après avoir réussi à briser l'encerclement à Hube au côté de la *6. Panzer-Division* (son équipière au début de l'opération « Barbarossa »), la *1. Panzer-Division* est à nouveau renforcée en avril par des Panther flambant neufs, mais le temps manque pour former adéquatement les équipages. La pause ne va cependant pas durer, car l'Armée Rouge lance l'opération « Bagration » trois ans jour pour jour après le début de l'offensive allemande, frappant de plein fouet la *Wehrmacht* en repli. La *1. Panzer-Division* subit le choc le 14 juillet dans le secteur de Zborow, et la puissance soviétique oblige les Allemands à se replier jusqu'en Hongrie. Même si la *Panzer-Division* inflige de lourdes pertes aux Soviétiques, les siennes sont plus difficiles à remplacer, d'autant que les renforts promis n'arrivent pas toujours et que les nouvelles recrues n'ont que peu d'expérience du combat. Éreintée, la division doit être envoyée au repos fin août en Slovaquie, où elle ne compte plus qu'une trentaine de chars, principalement des *Panzer IV*. La fin de l'été se passera aux alentours de Debrecen, avec pour objectif de bloquer la poussée soviétique vers Budapest – en vain. Tout au long du mois de septembre, la *1. Panzer-Division* s'adjugera presque 170 chars soviétiques et déploiera des trésors d'ingéniosité pour arrêter ses adversaires avec peu de moyens. Soutenus par les Hummel et Wespe du *Panzer-Artillerie-Regiment 73*, les rares Panther et *Panzer IV* encore en état tiennent tant bien que mal, mais sont obligés de se replier vers Plattensee au début du mois de décembre 1944.

L'HALLALI

Le mois de décembre amène une légère embellie pour la *1. Panzer-Division* qui reçoit 22 Panther, portant le nombre de blindés disponibles à 25 Panther et une douzaine de *Panzer IV*. Mais les équipages n'ont plus la même envie de combattre que quelques mois auparavant, et cette baisse du moral se ressent sur les performances au front. Au début du mois de janvier 1945 alors qu'il neige à gros flocons, la *1. Panzer-Division* file vers Budapest dans un cliquetis de chenilles. En charge du secteur ouest de la ville, l'unité va se positionner sur la défensive et tenter de retarder l'inévitable, c'est-à-dire la capture de la capitale hongroise par les Soviétiques. Mais malgré son affaiblissement, la *1. Panzer-Division* est encore capable d'infliger de sérieux revers aux assaillants ; ainsi, le 8 janvier, elle lance une attaque de diversion dans le secteur de Stuhlweissenburg… où les *Panzer* s'adjugent 70 chars soviétiques détruits. Deux semaines plus tard, le 21 janvier, la division fête son 1500e char détruit depuis le lancement de l'opération « Barbarossa », elle qui n'a connu que les combats à l'est depuis 1941. Mais malgré les succès et les Panther reçus en

PANTHER AUSF. A

4. Kompanie, I. Abteilung
1. Panzer-Division
Wehrmacht
Chaudron de Hube, URSS, avril 1944



renfort, le potentiel de la *1. Panzer-Division* s'érode à vitesse grand V, ce qui ne l'empêche pas de participer encore davantage aux opérations de désencerclement de Budapest : le 11 février, les lignes soviétiques sont percées, permettant à seulement 2000 défenseurs d'atteindre les troupes allemandes.

La fin de l'hiver 1945 marque cependant le chant du cygne pour la *1. Panzer-Division*. Après les durs combats pour la capitale hongroise, l'unité continue à encaisser de fortes attaques. En mars, les *Panzer* combattent autour de Nagy Vazsony et comment à subir des attaques aériennes de la part des Alliés installés en Italie. Le 26 mars, cinq Panther sont détruits après avoir mis hors de combat 12 JS-2 soviétiques… Sauf que, le lendemain, la *1. Panzer-Division* ne compte plus que trois chars. Les équipages désœuvrés écument alors l'arrière du front et mettent la main sur 35 *Panzer* en plus ou moins bon état, qui vont servir dans les derniers combats autour de Budapest jusqu'au début du mois d'avril. La *1. Panzer-Division* (ou ce qu'il en reste) va commencer à se replier vers l'ouest, atteignant bientôt l'Autriche et sa capitale Vienne, que ses derniers éléments vont défendre. Mais à partir du premier jour de mai, les hommes sont bien conscients que poursuivre les combats est totalement futile, et n'envisagent pas de se livrer aux Soviétiques. Sans encadrement solide, les unités appliquent la consigne du chacun pour soi, se frayant un chemin jusqu'aux troupes américaines arrivées jusque là. Le 9 mai, les derniers éléments se rendent aux Américains avec leurs huit *Panzer IV*, 15 Panther et un unique *Befehlspanzer III* dans la région de Kaindorf, entre Graz et Vienne. Seule la *2. Kompanie*, qui n'a jamais retrouvé le reste de l'unité, est bloquée à Berlin par les combats et disparaît dans les tourments de la fin du *III. Reich*… ■

◥◥ En haut : Après la chute de l'Ukraine, les Allemands tenteront d'endiguer la marée en contre-attaquant avec leurs *Panzer-Divisionen*. La *1. Panzer-Division* retrouvera alors la *6. Panzer-Division* lors de durs combats qui la mèneront à Budapest... ©ECPAD/1944/Photographe inconnu

◥ Au milieu : Malgré leur infériorité numérique, les Allemands parviendront à infliger des pertes sévères aux Soviétiques autour de Budapest. Mais les premiers ne parviennent pas à remplacer aussi vite que les seconds leurs pertes... AMC#1-176

◢ En bas : Plusieurs Panther en progression dans la dernière partie du conflit. La *1. Panzer-Division* en touchera constamment, mais devra faire flèche de tout bois en récupérant certains engins en mauvais état pour les remettre en service. Certains de ceux-là seront transformés en bunkers autour de la capitale hongroise du fait de leur impossibilité à se déplacer. Archives Caraktère

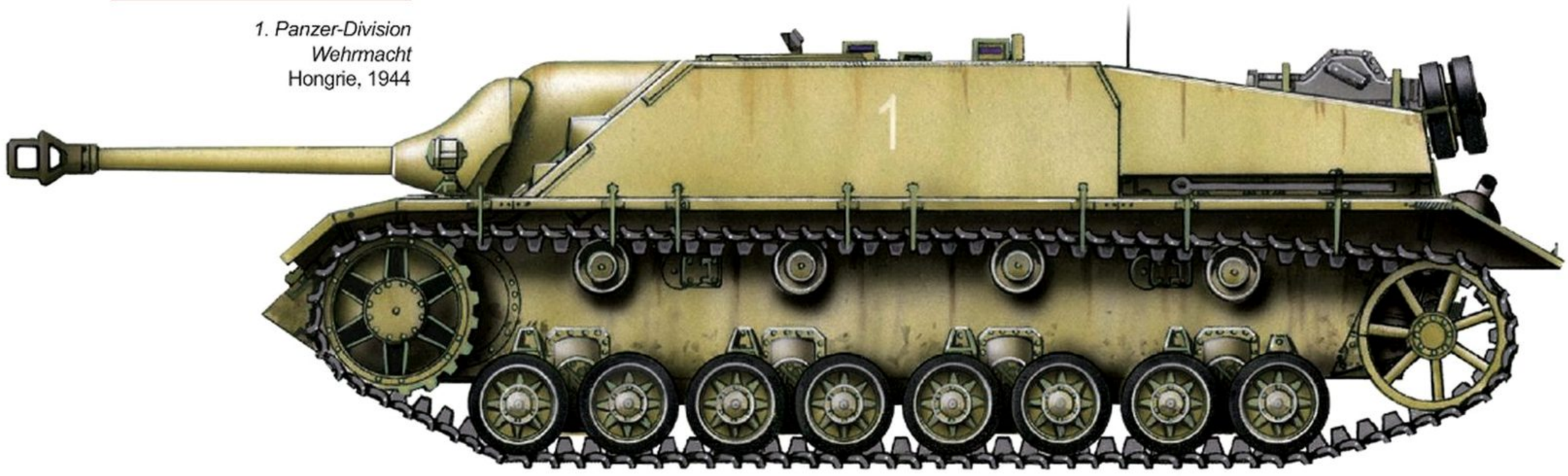
◤◤ Page de gauche, en haut : Un *Wurfrahmen 40* dépasse un camion ZiS-5 soviétique calciné dans le secteur de Rjev, en 1942. Le saillant formé par les troupes allemandes sera durement attaqué par Joukov, et mettra en grande difficulté les unités sur place, dont la *1. Panzer-Division*. Coll. Kadari

BIBLIOGRAPHIE

- Nevenkin (K.), *Fire Brigades*, J.J. Fedorowicz, Winnipeg, 2008.
- *Panzer-Division*, Lexikon der Wehrmacht
- Mitcham (S.), *The Panzer Legions*, Stackpole, 2000.

JAGDPANZER IV L/48

1. Panzer-Division
Wehrmacht
Hongrie, 1944



PAR LUC VANGANSBEKE

TRANSPORTER ET APPUYER

DE L'*APC* AU *MRAP*

Bien que l'histoire des transporteurs de troupes blindés débute pratiquement avec celle des chars de combat, elle progresse à un rythme différent et ne s'accélère qu'après la fin de la Seconde Guerre mondiale. En 1916, lorsque les premiers tanks subissent leur baptême du feu, leur vitesse peu élevée permet à l'infanterie d'aisément soutenir leur rythme de progression. Les monstres d'acier attirent cependant le feu des défenseurs et si, derrière les machines, les fantassins sont plus ou moins à l'abri des tirs directs, leur position reste périlleuse. La question de leur fournir des véhicules adaptés à leur mission se pose donc rapidement.

Profils couleurs © M. Filipiuk / Batailles et Blindés, 2021

PREMIERS TRANSPORTEURS DE TROUPES

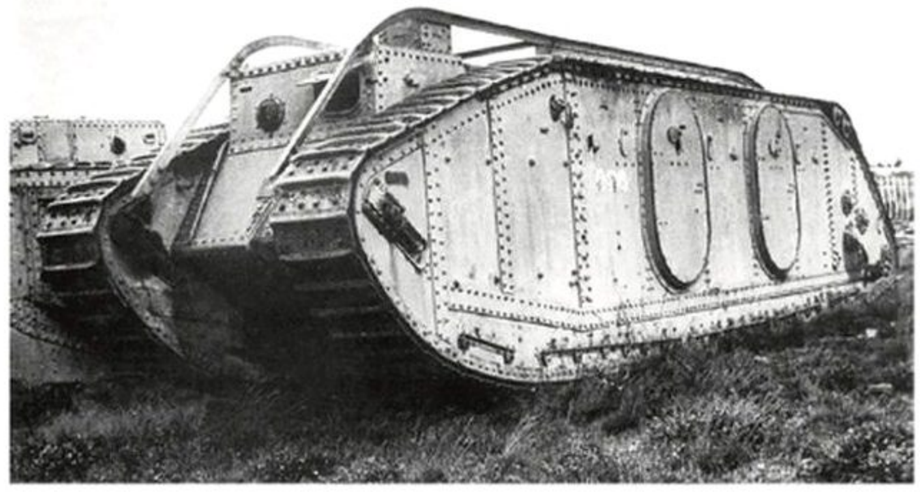
Envisagée par les Britanniques, une première solution consiste à emmener des fantassins dans les chars et l'idée se concrétise avec l'apparition, peu avant la fin de la Grande Guerre, du tank *Mk V**. Celui-ci est un *Mk V* coupé en deux et allongé par l'insertion d'un tronçon central de 1,8 m. Le but premier de l'opération est de permettre au char de franchir des tranchées ennemies plus larges, mais elle a pour effet secondaire de créer un espace suffisant à l'accueil de 25 passagers. L'idée est expérimentée lors de la bataille d'Amiens, en août 1918, mais serrés dans un espace insuffisamment ventilé, envahi de vapeurs d'essence, de gaz d'échappement et de fumées provenant des tirs des armes de bord, les soldats sont à demi-asphyxiés et trop malades pour combattre lorsque les tanks atteignent leurs objectifs.

Les travaux se poursuivent et s'orientent vers le tank *Mk IX*, spécialement conçu pour le transport de 50 fantassins ou de 9 tonnes de fret. D'un poids de 35 tonnes, il reprend l'essentiel de la mécanique du *Mark V*, mais son armement se limite à une mitrailleuse. Une commande de 200 exemplaires est passée, mais seuls 26 sont achevés et aucun n'arrive au front avant l'Armistice.

Durant l'entre-deux-guerres, l'idée de grandes unités et formations mécanisées interarmes fait son chemin. Dans celles-ci, l'infanterie doit disposer d'un véhicule doté d'une mobilité suffisante pour accompagner les chars et capable d'emmener un groupe de combat à l'abri d'un blindage. Pourtant, en Grande-Bretagne, le développement d'une telle machine est à la traîne et, en 1940, le *Motor Battalion* organique aux *Armoured Brigades* est toujours transporté sur de simples camions 15 cwt, comme le Fordson WOT2c à deux roues motrices. Même constat chez les Soviétiques, où les régiments d'infanterie des nouveaux corps mécanisés formés en 1940 [1] sont transportés en camions… du moins pour ceux qui reçoivent leurs véhicules.

En revanche, en France, on ne manque pas d'idées, mais cela part dans tous les sens en voulant développer pratiquement un véhicule propre à chaque spécialité. Les régiments de dragons portés (RDP) sont supposés disposer de Citroën Kégresse P19 semi-chenillés, mais en mai 1940, on y trouve aussi des camions Laffly S20TL et Lorraine 28.

Une solution pour le moins originale est adoptée pour les bataillons de chasseurs portés des divisions cuirassées et certaines autres unités d'infanterie, avec la chenillette Lorraine 38L, qui emporte quatre fusiliers dans un compartiment à l'arrière et six autres dans une remorque. Elle est suivie de la 39L sans remorque et emportant huit fusiliers dans son compartiment arrière, mais le 10 mai 1940, seuls quelques 150 exemplaires de la première ont été livrés tandis que la seconde est toujours à l'état de prototype. Seuls les Allemands semblent avoir une approche sobre de la question avec leur blindé semi-chenillé *Sd.Kfz. 251 Schützenpanzerwagen Lang* emportant 12 hommes. Armé de deux mitrailleuses MG 34, le véhicule est parfaitement adapté à sa mission, mais mis en production au début de 1939, il sort d'usine à une cadence trop lente et, durant toute la Seconde Guerre mondiale, les *Panzer-Divisionen* en seront réduites à transporter une bonne partie de leur infanterie dans des camions classiques.

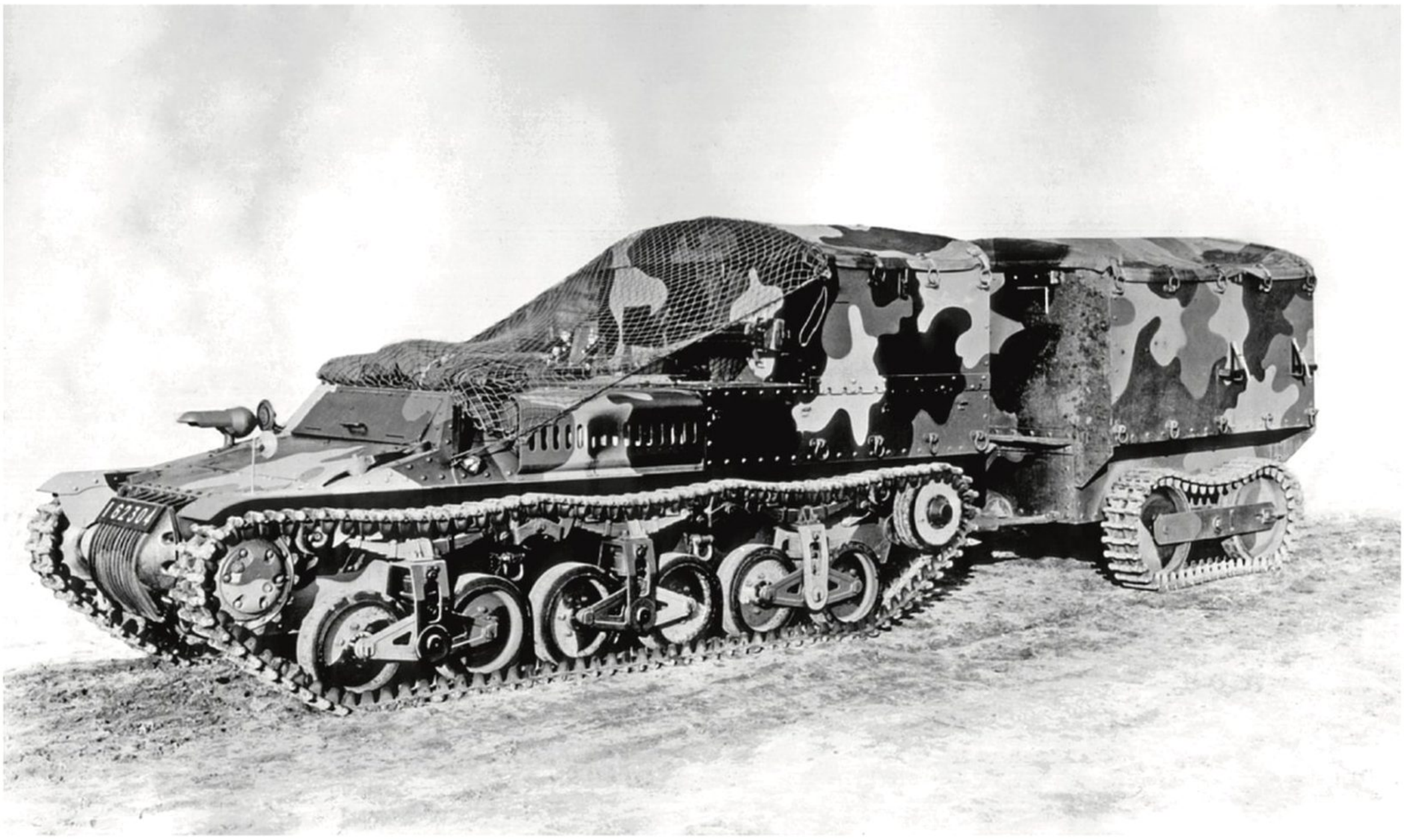


▲ Surnommé « Pig » en raison de son esthétique disgracieuse et de sa masse imposante, le véhicule transport de troupes (VTT) *Mark IX* entre en service trop tardivement pour participer à la Première Guerre mondiale. BTM

◀◀ Page de gauche : Ce cliché a été pris en Italie, à Conselice, le 13 avril 1945. Ce Priest Kangaroo *Infantry Support Vehicle* appartient à la *209th Self-Propelled Battery, Royal Artillery.* L'engin transporte des soldats de la *78th Infantry Division.* Cette conversion d'un canon automoteur Priest M7 permet de transporter les fantassins à l'abri d'un épais blindage. IWM

▼ Dès 1918, les Britanniques transforment quelques-uns de leurs tanks en VTT comme ces *Mark V** dont les caisses sont rallongées pour embarquer des fantassins. BTM

[1] Chacun de ces corps consiste théoriquement en deux divisions de chars et une division mécanisée, les premières composées de deux régiments de chars et un régiment d'infanterie motorisée, le second d'un régiment de chars et de deux régiments d'infanterie motorisée. Cette structure est abandonnée quelques semaines après le début de l'opération *Barbarossa*.



▲▼ Les deux photos : Le « véhicule blindé Lorraine 1938 L de chasseurs portés » voit sa partie arrière surélevée par des plaques d'acier afin de créer un compartiment protégé. Pour augmenter sa capacité de portage, une remorque blindée, à même d'emporter des soldats, est aussi élaborée. National Archives

Quant aux Américains, bien qu'ils ne mettent sur pied leurs deux premières *Armored Divisions* qu'en juin 1940, celles-ci peuvent immédiatement compter sur l'excellent semi-chenillé M3 et ses dérivés pour leur infanterie. Durant toute la Seconde Guerre mondiale, les *Armored Divisions* de l'*US Army*, ainsi que les trois divisions blindées françaises formées avec l'aide américaine seront les seules dont l'infanterie est entièrement blindée. Le semi-chenillé sera aussi livré en grandes quantités aux Britanniques et aux Soviétiques.

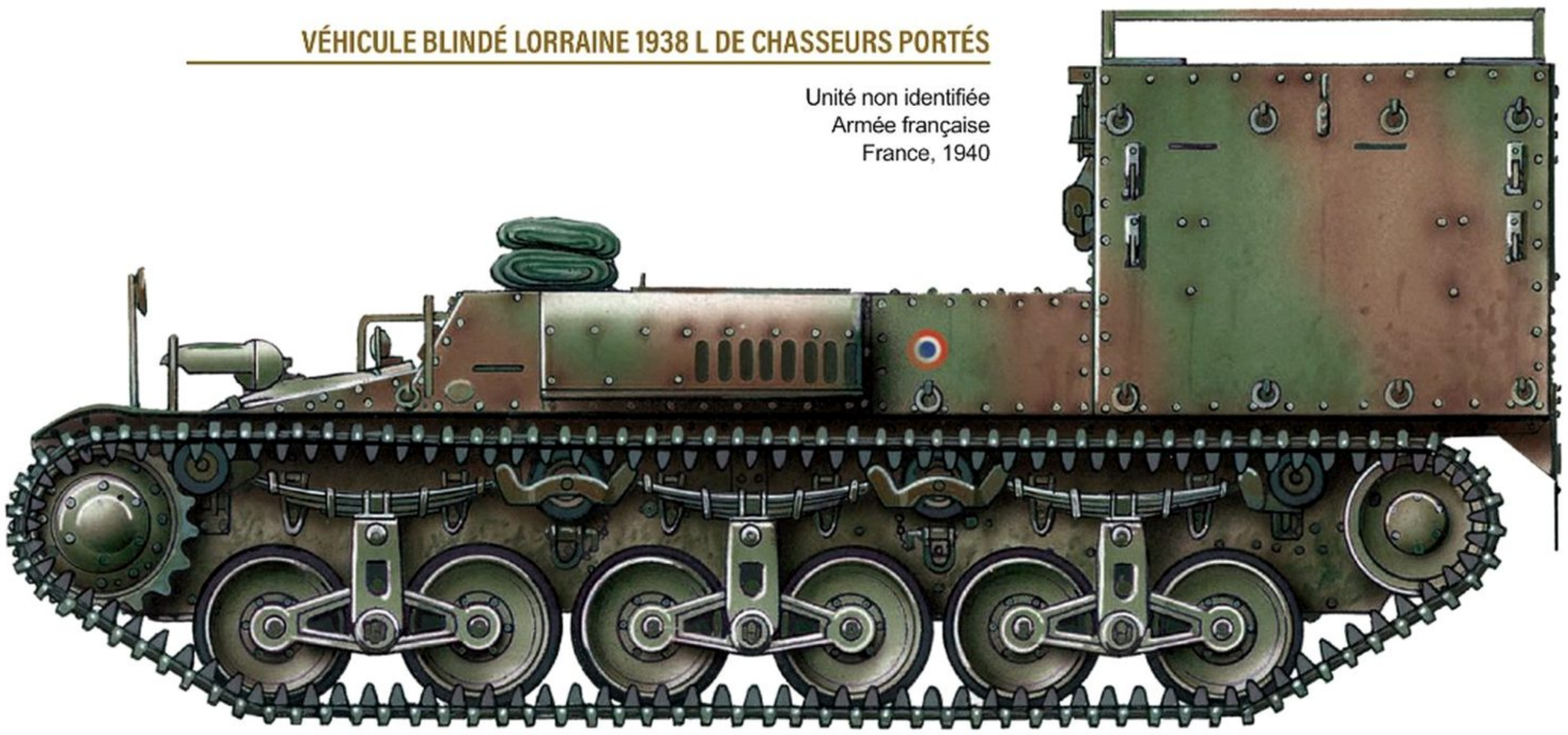
Il ne reste pas le seul transporteur de troupes blindé des Alliés. Le Kangaroo est initialement une improvisation des troupes combattant en Italie ou en Normandie, en retirant l'obusier de 105 mm d'un automoteur M7 et en soudant une plaque de blindage sur l'ouverture laissée par la pièce [2]. Le montage de banquettes ou de sièges dans le compartiment de combat permet d'emporter de 8 à 12 fantassins. D'autres sont produits au Canada par la conversion de chars obsolètes Ram, dont la tourelle a été démontée. Quelques exemplaires sont même fabriqués à partir de Sherman et de Churchill.

ARMO(U)RED PERSONNEL CARRIER

Après la fin du second conflit mondial, la bonne vieille infanterie *Pedibus cum gambis* a pratiquement disparu. Elle est essentiellement motorisée, mais dans les armées les plus importantes des deux blocs de la guerre froide, une proportion croissante des unités est blindée.

VÉHICULE BLINDÉ LORRAINE 1938 L DE CHASSEURS PORTÉS

Unité non identifiée
Armée française
France, 1940



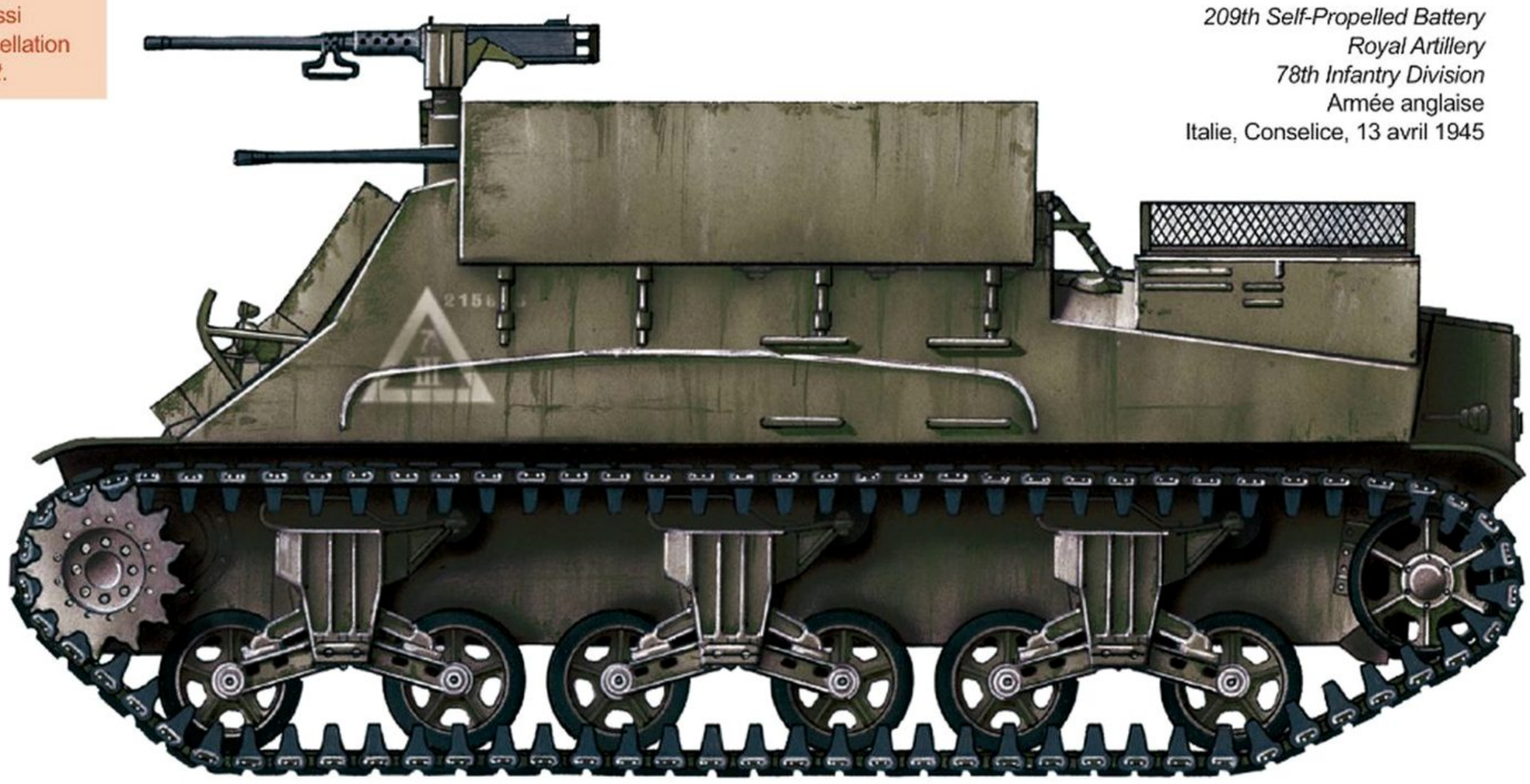
L'*US Army* ouvre la route avec le M75 *Armored Personnel Carrier* (APC), produit de 1952 à 1954, mais sa silhouette trop haute entraîne son remplacement par le M59, fabriqué jusqu'en 1960. Ni l'un ni l'autre ne donnant entièrement satisfaction, les recherches se poursuivent et aboutissent sur le M113, approuvé en 1959. L'une des innovations du véhicule est qu'il est construit en aluminium, ce qui le rend suffisamment léger pour être aérotransportable. Il est aussi amphibie. Le succès est immédiat, tant auprès des forces américaines qu'à l'exportation et, progressivement amélioré, le M113 est produit en plus de 60 000 exemplaires pour servir dans les armées d'une bonne cinquantaine de pays, où des milliers sont toujours en service à l'heure actuelle.

▼ Tout au long de la guerre, les *Sd.Kfz. 251*, ici un *Auf. D* de la *6. Panzer-Division* en mai 1944, demeurent les transports de troupes de base de l'Armée allemande. Leur capacité à transporter jusqu'à 10 hommes en armes est un atout précieux pour les *Panzer* qui peuvent compter sur cette « garde rapprochée » pour repérer l'adversaire et neutraliser les défenseurs des points d'appui ennemis. AMC # E005482

[2] Le M7 étant surnommé *Priest Gun*, sa version transport d'infanterie est aussi connue sous l'appellation d'*Unfrocked Priest*.

PRIEST KANGAROO INFANTRY SUPPORT VEHICLE

209th Self-Propelled Battery
Royal Artillery
78th Infantry Division
Armée anglaise
Italie, Conselice, 13 avril 1945

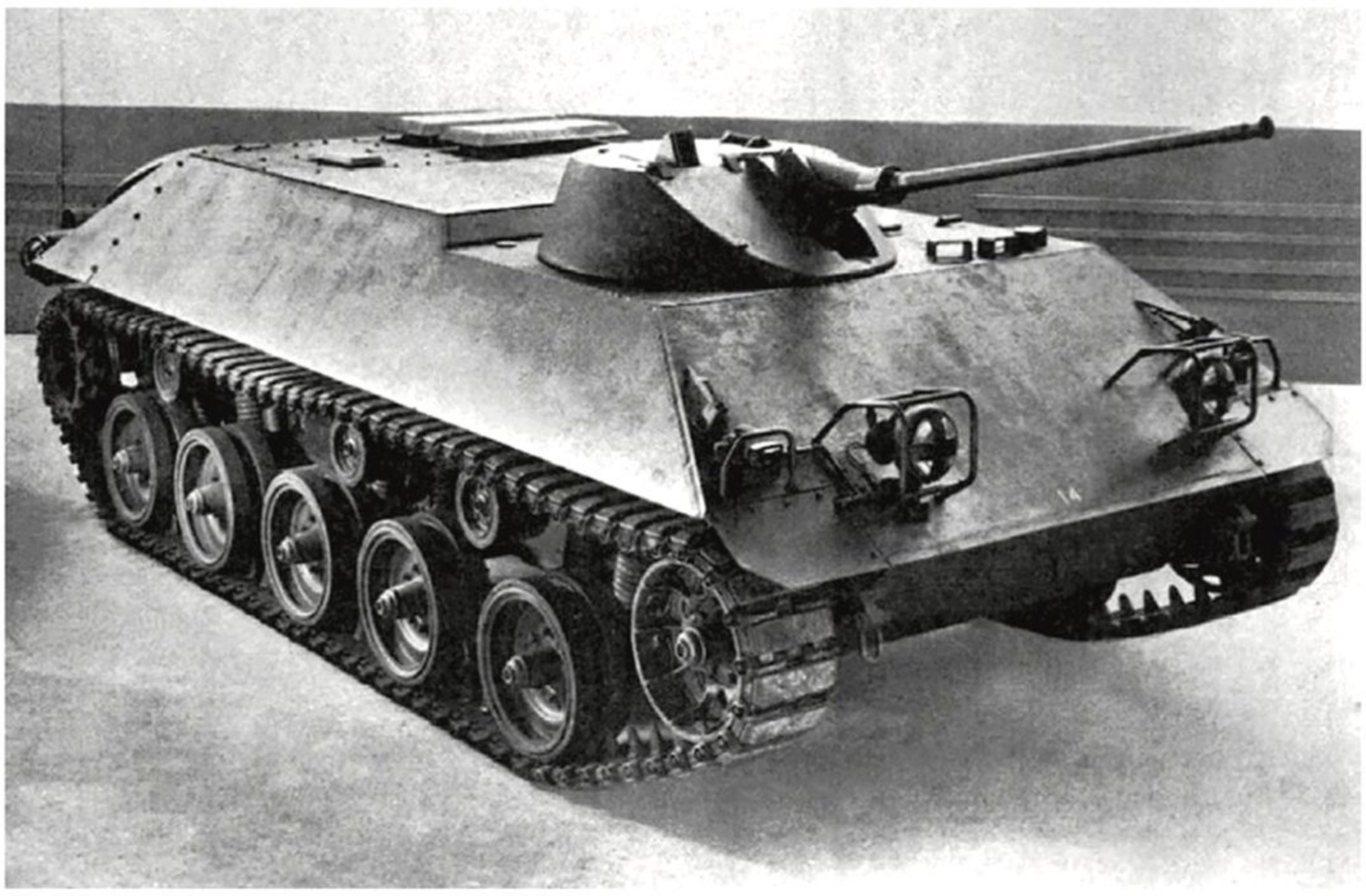


◀ Un véhicule de commandement, appartenant à l'Armée roumaine, BTR-50PU. Si le BTR-50 de base peut embarquer jusqu'à 20 soldats (plus 2 hommes d'équipage), cette version voit sa capacité réduite à 10 fantassins en armes pour laisser de la place aux postes radio supplémentaires.
Fortepan

◣ Vue d'artiste du *Schützenpanzer Lang* HS.30 (*Schützenpanzer 12-3*). Assemblé à 2 176 exemplaires, ce véhicule de combat d'infanterie ouest-allemand ne transporte que 5 soldats en armes, en sus de ses 3 membres d'équipage.
DR

Les Soviétiques réagissent avec la mise en service en 1954 du BTR-50, extrapolé du char léger PT-76 et amphibie comme celui-ci. Les premiers ont un compartiment à ciel ouvert pour les passagers, mais les versions ultérieures sont munies d'une protection en toit. Il sert dans toutes les armées du Pacte de Varsovie, ainsi que dans celles de nations arabes bénéficiant d'une aide soviétique.
L'Armée française n'est pas en reste et, partant de son char léger AMX-13, commence la production de l'AMX-13 VCI (Véhicule de combat d'infanterie) en 1957. La machine est fiable, mais elle n'est pas amphibie, ce qui ne l'empêche pas d'être adoptée par l'Armée française et celles d'une douzaine d'autres pays.
Quant aux Britanniques, bien que plusieurs prototypes soient évalués, aucun résultat concret n'est atteint jusqu'en 1960 avec le FV-432 Trojan, mis en service trois ans plus tard et fabriqué jusqu'en 1971.

Tous ces véhicules ne sont armés que d'une mitrailleuse, dont le rôle se limite à assurer la protection rapprochée ou à couvrir le débarquement et le rembarquement des fantassins au contact, mais la jeune *Bundeswehr* veut mieux qu'un simple taxi blindé pour ses fantassins. En 1960, elle adopte le HS-30 ou *Schützenpanzer 12-3*, qui annonce les premiers véhicules blindés de combat d'infanterie. De conception suisse, mais produit en Allemagne, il est armé d'un canon de 20 mm et son blindage frontal de 20 mm est à l'épreuve des projectiles de même calibre. Il n'emporte toutefois que cinq fusiliers et souffre de plusieurs défauts techniques.
Avant même l'arrivée des premiers transporteurs chenillés, l'infanterie soviétique reçoit aussi des engins sur pneus, dont le BTR-152, un camion blindé 6x6 mis en service dès 1950. En 1960, il cède la place à la série des 8x8 BTR 60. Comme son prédécesseur, la version d'origine BTR-60P emporte ses passagers dans un compartiment à ciel ouvert, mais contrairement à celui-ci, il est amphibie. Sur le BTR-60 PK, le compartiment de la troupe est muni d'une protection en toit et, comme ses congénères chenillés des deux camps, il est décliné en variantes destinées au commandement, au transport et à la mise en œuvre d'armes d'appui, à l'évacuation de blessés,...
Les Tchécoslovaques, qui ont déjà tiré leur OT-62 du BTR-50, développent à leur tour un transporteur blindé 8X8, l'OT-64 Skot, dont les premiers exemplaires entrent en service en 1963.
Les nations occidentales tardent à suivre cette voie, hormis les Britanniques, qui introduisent leur 6x6 Saracen dès 1953, mais celui-ci convient davantage aux opérations de contre-insurrection qu'à l'accompagnement de grandes formations blindées. Il faut attendre les années 1970 pour voir la France et l'Allemagne se doter d'engins sur pneus qui, avec leur protection NBC et diverses autres innovations peuvent être considérés comme appartenant à une autre génération que le BTR-60. Le Véhicule de l'Avant Blindé ou VAB commence à équiper l'Armée française en 1976 dans sa version 4x4, mais quelques 6x6 sont exportés [3]. La machine peut recevoir une grande variété de systèmes d'armes, ce qui la rend apte à remplir une large gamme de missions. La *Bundeswehr* suit en 1979 avec le *TPz 1* Fuchs qui, comme le VAB offre une grande versatilité. Le Marder chenillé étant alors déjà la monture préférentielle de l'infanterie blindée allemande, le Fuchs reste d'abord cantonné dans des missions de soutien, mais progressivement, il fera son chemin comme



[3] Lors de conversations avec des gradés l'Armée de Terre, l'auteur a parfois perçu un certain regret de ne pas avoir disposé de la version 6x6 pour certaines opérations.

transporteur de troupes dans des unités plus légères comme les *Gebirgsjäger* ou la brigade franco-allemande. Les Soviétiques répliquent avec la mise en service, à la fin des années 1970, du BTR-70, qui cède la place au BTR-80 dès 1986. Les deux véhicules ont une morphologie proche de celle de leur prédécesseur et, comme lui, sont amphibies.

MECHANISED INFANTRY COMBAT VEHICLE

Avec le BMP-1, dont les premiers exemplaires sont livrés à l'armée soviétique dès 1967, on passe de l'ère des APC à celle des véhicules de combat d'infanterie mécanisée ou *MICV*, équipés de canons et permettant aux fantassins d'engager l'ennemi en restant à bord de la machine. Le BMP-1 est équipé d'une tourelle armée d'un canon court de 73 mm et d'une mitrailleuse coaxiale de 7,62 mm. Le tube du canon est en outre surmonté d'une rampe de lancement pour missiles antichars AT-3 Sagger.

▲ Deux *TPz* (*Transportpanzer*) Fuchs 2 NBC appartenant à l'Armée des Émirats arabes unis. Si cette version est spécialisée dans la lutte nucléaire bactériologique chimique, le modèle transport de troupes peut embarquer 10 soldats avec leurs équipements.
© Rheinmetall-Defence

◀ Le véhicule de combat d'infanterie (VCI) soviétique BMP-1, armé d'un canon de 73 mm et d'un missile antichar 9M14 Malyutka (Code OTAN : AT-3 Sagger), peut embarquer 8 soldats en armes.
US Nara

◀ Armé d'un un canon M242 de type « chain gun » de 25 mm, le M2A2 *Bradley Fighting Vehicle*, ici un engin appartenant à l'*Alpha Troop, 1st Battalion, 4th Cavalry Regiment, 1st Infantry Division* déployée en Irak en 2004, peut embarquer jusqu'à 7 soldats en armes, en sus de son équipage de 3 hommes.
© U.S. Air Force (Shane A. Cuomo)

◥◥ Dès les années 1973, le véhicule de combat d'infanterie AMX 10P remplace les AMX-VCI, sur châssis d'AMX 13, au sein de l'Armée française. Par rapport à son prédécesseur, il apporte une protection supplémentaire dans le domaine de la guerre NRBC (arme nucléaire, radiologique, bactériologique et chimique) et un armement plus puissant avec son canon automatique de 20 mm. DR

◢◢ Développé à la fin des années 1960 pour se substituer aux premières versions du BTR-60, le véhicule de transport de troupe soviétique BTR-70 est capable d'embarquer 7 soldats en armes, en sus de son équipage de 3 hommes. US Nara

Le compartiment des passagers abrite 8 fusiliers qui peuvent utiliser leurs armes individuelles via des trappes de tir. Le véhicule est amphibie et a été conçu pour opérer aux côtés du char T-62. N'étant pas sans défaut, il évolue avec l'arrivée des BMP-2 et 3, ce dernier étant toujours en service au sein des forces russes.

Grâce à l'expérience acquise avec le HS-30, la *Bundeswehr* est la première armée occidentale à répliquer au BMP-1 avec le Marder. Plutôt qu'un canon de moyen calibre, les Allemands optent pour une arme automatique de 20 mm avec une mitrailleuse coaxiale de 7,62 mm, auxquels s'ajoute une seconde mitrailleuse de 7,62 mm actionnée à distance. Les premiers Marder sortent d'usine dès 1971 et connaissent un grand succès dans les unités. Leur arrivée fait reconsidérer l'organisation du groupe de combat d'infanterie dans la plupart des armées de l'OTAN. En *APC* celui-ci comprenait habituellement un conducteur et un tireur de bord restant en permanence dans le véhicule et huit fusiliers combattant au sol. En *MICV*, le chef de groupe est un chef de véhicule à temps plein. Il en résulte un équipage permanent de trois hommes pour 7 fusiliers qui débarquent [4].

Les Français suivent avec la mise en service de l'AMX-10P en 1973. Contrairement à l'AMX-13, il est amphibie. À noter que, hormis deux trappes de tir percées dans la rampe rabattable arrière, il n'y a aucune autre ouverture permettant aux fantassins d'utiliser leurs armes individuelles depuis le véhicule et certains puristes lui contestent le titre de véhicule de combat d'infanterie.

Dès 1965, les Américains partent du M113A1 pour développer le XM765, un *MICV* muni d'une tourelle monoplace armée d'un canon de 25 mm et d'une mitrailleuse coaxiale de 7,62 mm, mais l'*US Army* n'est pas intéressée. En 1974, l'armée néerlandaise en commande 880 exemplaires et en recevra finalement plus de 2 000, dont une partie fabriquée sous licence, sous l'appellation d'YPR-765. En 1979, l'armée belge en commande 514 en même temps que 525 M113A-B, tandis qu'entre 1990 et

AMX10P

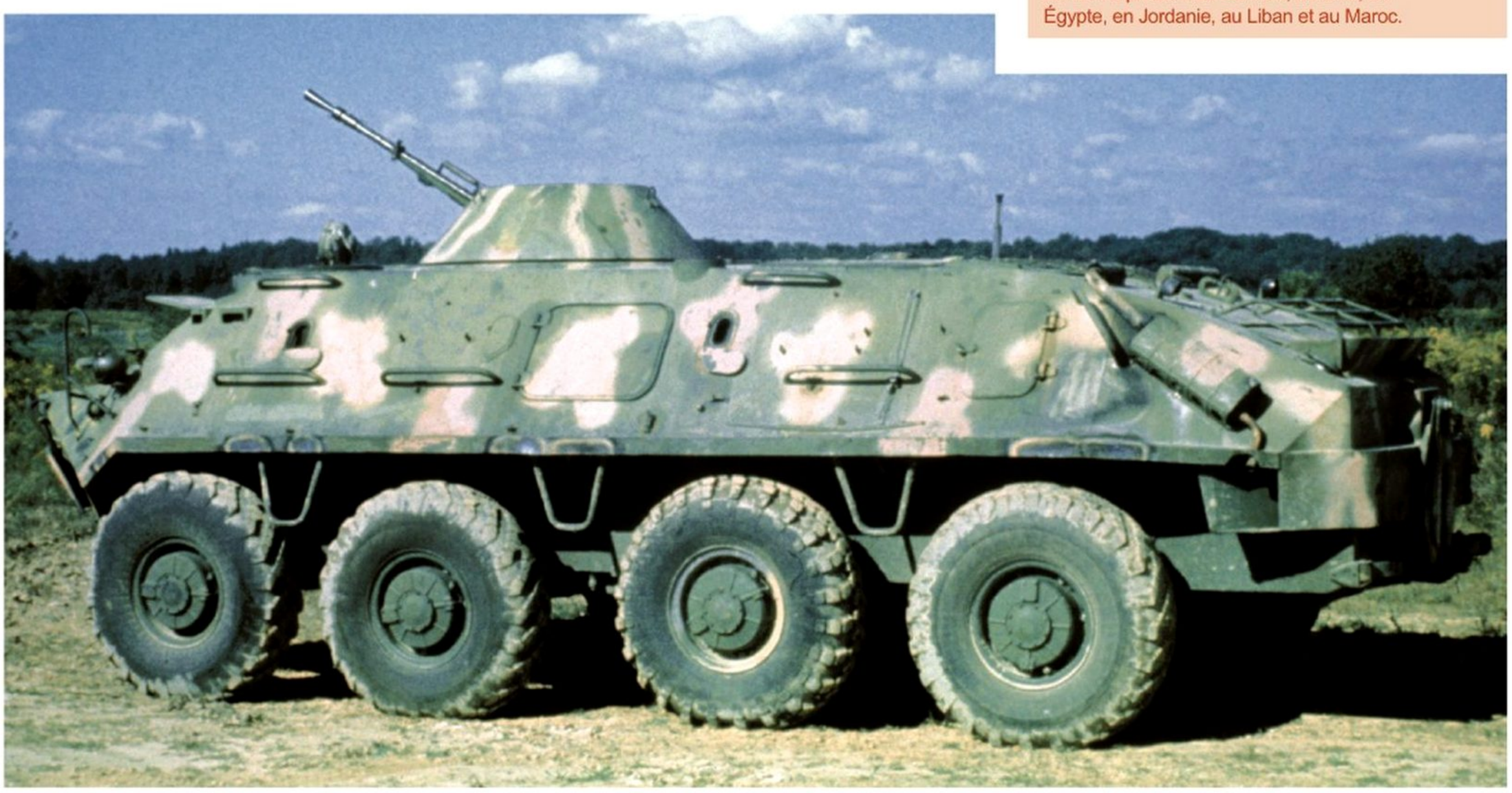
2e division blindée
Armée française, 1980

2004, la Turquie en construit 2 249 sous licence en plusieurs versions [5].

Au XM765, l'*US Army* préfère le M2 Bradley, dont les premiers exemplaires entrent en service en 1981. Mieux blindé et muni d'une tourelle biplace, armée d'un canon de 25 mm et d'une mitrailleuse coaxiale de 7,62 mm, il peut aussi tirer le missile antichar TOW. Bien qu'initialement prévu pour être amphibie, le véhicule se montre mauvais nageur durant les essais et cette option est abandonnée. De même, bien que le M2 dispose de trappes de tir pour ses six fantassins embarqués, celles-ci se révèlent peu utiles et, dans les nouvelles versions, seules celles orientées vers l'arrière sont maintenues.

[4] Dans certaines armées, c'est le chef de groupe qui débarque et son adjoint le remplace comme chef de véhicule jusqu'au rembarquement du personnel. Dans d'autres, c'est l'adjoint qui débarque avec les fusiliers.

[5] Les Philippines en achèteront 58 directement aux États-Unis, tandis que la Malaisie et les Émirats arabes unis en achèteront respectivement 267 et 133 à la Turquie. Dès 1996, l'armée néerlandaise revendra une partie des siens, imitée en 2008 par l'armée belge. Ces véhicules servent à présent au Bahreïn, au Chili, en Égypte, en Jordanie, au Liban et au Maroc.



Les Britanniques suivent en 1983 avec le MCV-80 Warrior. Comme le M2, il est équipé d'une tourelle biplace, mais le canon est un M21A1 RARDEN de 30 mm. Conformément à leur doctrine, selon laquelle même s'il se déplace à l'abri d'un blindage, le fantassin se bat mieux à pied, le Warrior n'a pas de trappes de tir pour ses passagers.

La Suède échappe à tout conflit depuis plus de 200 ans. Son attitude résolue en matière de défense y est certainement pour quelque chose et traditionnellement, son armée se repose sur l'industrie nationale pour s'équiper, y compris en avions et en blindés. En 1994, le *Stridsfordon 90* ou CV90 commence à remplacer le transporteur de troupes *Pansarbandvagn 302* en service depuis la fin des années 1960. L'armement d'origine comprend un canon Bofors L70 de 40 mm et une mitrailleuse coaxiale dans une tourelle biplace. Le producteur se montrant flexible aux demandes de clients étrangers, notamment au niveau de l'armement principal, qui peut être remplacé par une pièce de 35 ou de 30 mm, le CV90 connaît un certain succès à l'exportation puisqu'à côté des 549 exemplaires livrés à l'armée suédoise, plus de 700 sont vendus à l'étranger 6. Divers programmes de modernisation sont à l'étude et portent sur les blindages, une propulsion hybride et une

M113

Armée taïwanaise
Taïchung, Taïwan, 2015

suspension inspirée de celle des Formule 1, réadaptée au tonnage de la machine, ce qui devrait permettre d'augmenter la vitesse en terrain difficile de 30 à 40 % tout en ménageant le véhicule.

NOUVELLES MENACES

Même si leur importance a sérieusement diminué depuis la chute du rideau de fer, les formations blindées à base de chars et d'infanterie blindée restent d'actualité, comme le démontre l'apparition récente de MBT désignés globalement sous l'appellation de *Third Generation Advanced*, comme le Leopard 2A7+ et le M1A2C Abrams, ou celle de *Next Generation*, comme le T-14 Armata russe et le Type 10 japonais. Comme par le passé, ces chars seront accompagnés d'infanterie sur véhicules blindésetde nouveaux MICV chenillés ont continué à entrer en service comme, entre autres, le Dardo italien en 1998, l'ASCOD austro-espagnol en 2002 ou le Puma allemand en 2015. Plusieurs pays ont toutefois opté pour une amélioration des matériels existants, comme le Royaume-Uni, où une partie des Warriors existants devraient être modernisés pour rester en service jusqu'en 2040. Quant aux États-Unis, après l'abandon du programme *Ground Combat Vehicle* en 2014, aucune mesure officielle ne prévoit pour l'instant le remplacement du M2 Bradley, ce qui n'empêche pas l'exploration de certaines pistes de réflexion. Dans ce contexte, l'*US Army* a montré de l'intérêt pour les futures versions du CV-90 suédois, mais sans aller plus loin pour l'instant.

En revanche, la France s'est clairement prononcée en faveur du VBCI à huit roues motrices, qui équipe à présent l'Armée de Terre. Une version améliorée, armée d'un canon de 40 mm au lieu du 25 mm d'origine, a été commandée en 490 exemplaires par le Qatar. Les blindés à roues ont clairement le vent en poupe, un nombre relativement important de nations, plus ou moins expérimentées dans la construction de blindés s'étant lancées dans l'aventure avec des machines comme le Stryker américain, l'AMV (*Armoured Modular Vehicle*) finlandais, le Boxer allemand ou le Freccia Italien, tous déjà en service, tandis que d'autres sont à l'étude dans d'autres pays.

Enfin, depuis le 11 septembre 2001, la multiplication des conflits asymétriques et l'importance croissante des opérations de lutte contre le terrorisme ont reconfiguré les menaces auxquelles est exposée l'infanterie. Que ce soit en Afghanistan, en Irak ou au Mali, les fantassins sont bien plus souvent confrontés à des embuscades et à des mines ou des engins explosifs improvisés (IED pour *Improvised Explosive Device*) qu'à des systèmes d'armes sophistiqués comme des chars ou de l'artillerie. Il en résulte une famille de véhicules blindés connus sous le nom de *MRAP*, pour *Mine Resistant Ambush Protected*, parmi lesquels le Dingo allemand et le Cougar américain sont les plus répandus à l'heure actuelle, mais d'autres nations, comme l'Afrique du Sud [7], l'Australie, le Royaume-Uni, la Turquie et même la Serbie ont réalisé leurs propres modèles ou sont près d'y arriver. L'industrie de l'armement semble plus florissante que jamais, comme quoi, dans toutes les guerres, les marchands de canons restent les seuls véritables gagnants. ■

◤ Le *Veicolo Blindato Medio* (VBM) italien Freccia peut embarquer 8 soldats et armes, en sus des 3 membres d'équipage. Ce 8x8 est armé d'un canon Oerlikon KBA de 25 mm à tir rapide.
Coll. Kaminski

◀ Un *Armored Personnel Carrier* (APC) FV 432 de la *7th Brigade Royal Scots* de la *1st United Kingdom Armored Division* lors de l'opération « Desert Storm » (1991). Ce véhicule transport de troupes anglais peut embarquer jusqu'à 10 soldats en armes, en sus de ses 2 membres d'équipage.
US Nara

◤◤ Page de gauche, en haut :
Démonstration sur le centre d'entraînement aux actions en zone urbaine (CENZUB) à Sissonne d'un véhicule blindé de combat d'infanterie (VBCI), capacité d'embarquement de 8 fantassins, et d'un char Leclerc.
© THALES (Bernard Rousseau)

[6] Le Danemark, l'Estonie, la Finlande, les Pays-Bas, la Norvège et la Suisse ont reçu des CV 90 et huit autres pays se sont montrés intéressés.

[7] L'Afrique du Sud est certainement la plus expérimentée dans le développement de *MRAP*, puisqu'elle disposait déjà de véhicules résistant aux mines avant la fin de la Guerre Froide.

BATAILLES & BLINDÉS

Bon de commande

ABONNEMENTS* :	France	UE, Suisse	Autres*	Quantité	TOTAL
Abonnemment d'un an à **Batailles & Blindés,** soit 6 numéros, à partir du n°102 inclus	35.00 €	40.00 €	45.00 €	x _____ =	€
Abonnemment de deux ans à **Batailles & Blindés,** soit 12 numéros, à partir du n°102 inclus	65.00 €	75.00 €	85.00 €	x _____ =	€
ABONNEMENT INTÉGRAL d'un an à **Batailles & Blindés, + 3 numéros HORS-SÉRIE à partir du n°46 inclus**	75.00 €	90.00 €	100.00 €	x _____ =	€

** DOM-TOM ET RESTE DU MONDE

Sous-total abonnements : _____

LIVRES

	France métro. + U.E.	DOM-TOM + Reste du monde
L'artillerie de campagne de la Wehrmacht (6010)	☐ 39,90 €	☐ 44,90 €
Achtung Tiger Tome 1 (6016)	☐ 44,90 €	☐ 49,90 €
Achtung Tiger Tome 2 (6017)	☐ 44,90 €	☐ 49,90 €

TOTAL LIVRES = _____ €

HORS-SÉRIE (Tarif france : 14,90€ // Tarif UE et Suisse :18,90€ // Tarif DOM-TOM et Monde : 22,90€)

☐ HS n°3 : L'épopée du 6e GRDI (réf.75)	☐ HS n°31 : Régiments blindés de la *SS-Panzerwaffe* (réf.291)
☐ HS n°6 : Afrika-Korps / Tome 1 (réf.78)	☐ HS n°32 : Les divisions blindées (réf.292)
☐ HS n°15 : Guderian (réf.185)	☐ HS n°33 : La bataille de Kharkov (réf.22033)
☐ HS n°16 : *Tiger-Abteilungen !* Tome II (réf.276)	☐ HS n°34 : Koursk 43 - Le grand baptême du feu (réf.22034)
☐ HS n°17 : La bataille des Ardennes - T.1 (réf.277)	☐ HS n°35 : Régiments blindés de la *SS-Panzerwaffe* - T2 (réf.22035)
☐ HS n°20 : Les as de la *Panzerwaffe* à Koursk (réf.280)	☐ HS n°36 : Stalingrad - La mort de la 6. Armee (réf.22036)
☐ HS n°21 : *Panzerknacker* : combat antichar allemand (réf.281)	☐ HS n°37 : As de la *Panzerwaffe* & Sturmartillerie 1 (réf.22037)
☐ HS n°22 : 1944 : duels dans le bocage (réf.282)	☐ HS n°38 : As de la *Panzerwaffe* & Sturmartillerie 2 (réf.22038)
☐ HS n°23 : La révolution de la guerre mécanisée (réf.283)	☐ HS n°39 : Les 10 derniers jours du *Reich* (réf.22039)
☐ HS n°24 : La Cavalerie au combat (réf.284)	☐ HS n°40 : Lorraine 1944 (réf.22040)
☐ HS n°25 : L'été des occasions manquées (réf.285)	☐ HS n°41 : *Panzerwaffe* versus Armée Rouge (réf.22041)
☐ HS n°26 : Afrika Korps - Les unités de l'Axe (réf.286)	☐ HS n°42 : Finir la guerre à l'ouest (réf.22042)
☐ HS n°27 : L'effondrement du *Reich* (réf.287)	☐ HS n°43 : *Afrika-korps* - La campagne de Tunisie (réf.22043)
☐ HS n°29 : Histoire de la *Panzerwaffe* (réf.289)	☐ HS n°44 : *Panzer* en Normandie (réf.22044)
☐ HS n°30 : La *Panzerwaffe* : de Koursk à Berlin (réf.290)	☐ HS n°45 : Les allemands ont-ils inventé la guerre moderne ? (réf.22045)

Nombre de numéros sélectionnés X tarif zone : _____ x _____ = _____ €

ANCIENS NUMÉROS (8 € pièce, toute destination) :

☐ N°8 : Il faut sauver le soldat Lynch ! (ref.8)	☐ **N°66** : Combattre dans un Tigre (réf.266)
☐ N°16 : Saga d'un "Wikinger" sur l'Ostfront (ref.16)	☐ **N°67** : Commander une *Panzer-Division* (réf.267)
☐ N°17 : Destins croisés en Normandie (ref. 17)	☐ **N°68** : La bataille de Ponyri (réf.268)
☐ **N°22** : Leclerc : « se commander soi-même » (ref.22)	☐ **N°69** : Ruhr 1945 - La fin de la *Wehrmacht* à l'ouest (réf.269)
☐ **N°36** : Dans l'enfer du bocage (réf.145)	☐ **N°70** : « Reco », en pointe toujours ! (réf.270)
☐ **N°37** : Le *SS-Panzer-Korps* à Kharkov (réf.153)	☐ **N°71** : 1945 - L'agonie de la *Panzerwaffe* à l'Est (réf.271)
☐ **N°38** : Les imposteurs de Skorzeny (réf.158)	☐ **N°72** : Chars & débarquements - Succès et échecs (réf.272)
☐ **N°39** : *Panzerschreck* (réf.162)	☐ **N°73** : Bataille de Normandie : le rapport Guderian (réf.273)
☐ **N°40** : *Skijäger* (réf.172)	☐ **N°74** : Combattre à bord du Panther (réf.274)
☐ **N°41** : Wittmann à Koursk (réf.181)	☐ **N°75** : Debrecen, dernier choc blindé à l'est (réf.275)
☐ **N°42** : Nashorn au combat (réf.182)	☐ **N°76** : Opération « Market Garden » (réf.21076)
☐ **N°43** : La « Panzer-Lehr » face au débarquement (réf.243)	☐ **N°77** : Les directives Tychsen (réf.21077)
☐ **N°44** : Tiger, « la bête de guerre » (réf.244)	☐ N°78 : Combats de chars dans Berlin (réf.21078)
☐ **N°45** : « Blitzkrieg » 1940 vs 1944 (réf.245)	☐ N°79 : Les fauves du Dr. Bäke (réf.21079)
☐ **N°46** : Les secrets tactiques de Rommel (réf.246)	☐ N°80 : El-Alamein : Rommel pouvait-il l'emporter ? (réf.21080)
☐ **N°47** : M4 Sherman (réf.247)	☐ N°81 : Combattre dans un *Stug* ! (réf.21081)
☐ **N°48** : Küstrin, dernière bataille avant Berlin (réf.248)	☐ N°82 : 1944/1945 Bataille pour Budapest (réf.21082)
☐ **N°49** : Pourquoi les *Tank Destroyers* ? (réf.249)	☐ N°83 : La *Wehrmacht* et la course au gigantisme (réf.21083)
☐ **N°50** : Piégé à Stalingrad (réf.250)	☐ N°84 : Caen la Martyre - Le calvaire de la « capitale normande » (réf.21084)
☐ **N°51** : 1945 - Carnage à Bautzen (réf.251)	☐ N°85 : Ardennes 44 / Krinkelt-Rocherath (réf.21085)
☐ **N°52** : Tempête rouge sur l'Europe (réf.252)	☐ N°86 : Le noël sanglant des *Windhunde* (réf.21086)
☐ **N°53** : Baptême du feu de la « Hitlerjugend » (réf.253)	☐ N°87 : Guderian - Imposteur ou Génie ? 1ère partie (réf.21087)
☐ **N°54** : La bataille d'Aix-la-Chapelle (réf.254)	☐ N°88 : Koursk 1943 : Kempf vs Vatoutine (réf.21088)
☐ **N°55** : Campagne d'Allemagne de la 5e DB (réf.255)	☐ N°89 : Opération « Sonnenwende » (réf.21089)
☐ **N°56** : Échec à la « Das Reich » (réf.256)	☐ N°90 : France 1941 (réf.21090)
☐ **N°57** : *Panzer-Division 45* (réf.257)	☐ N°91 : La Division « Totenkopf » - Du zénith au crépuscule (réf.21091)
☐ **N°58** : Chasse aux Scud pour les forces spéciales (réf.258)	☐ N°92 : L'heure de gloire de Wittmann (réf.21092)
☐ **N°59** : *Qui a tué wittman ?* (réf.259)	☐ N°93 : Le pont de Remagen (réf.21093)
☐ **N°60** : KOVEL, la « Wiking » au combat (réf.260)	☐ N°94 : Les Panther de la nuit (réf.21094)
☐ **N°61** : La motorisation de l'US army (réf.261)	☐ N°95 : Comment devient-on *Panzermann* ? (réf.21095)
☐ **N°62** : Les *Sturmtiger* au combat ! (réf.262)	☐ N°96 : Voir Moscou et mourir (réf.21096)
☐ **N°63** : La *s.Pz.Jg-Abt. 521* sur la route de Stalingrad (réf.263)	☐ N°97 : Jagdtiger et Sturmtiger (réf.21097)
☐ **N°64** : *Panzer-Grenadier* - 1939/1945 (réf.264)	☐ N°98 : Les tactiques des *Panzer* de l'*Afrika-Korps* (réf.21098)
☐ **N°65** : Les *Sturmgeschütz-Abteilungen* (réf.265)	☐ N°99 : Le Pacte de Varsovie (réf.21099)

Nombre de numéros sélectionnés : _____ x 8€ = _____ €

TOTAL GLOBAL :
abonnements + hors-séries + anciens numéros
_____ €

www.caraktere.com

ATTENTION :

Les stocks variant très vite, nous vous conseillons de visiter notre site internet afin de prendre connaissance des produits disponibles.

Bon de commande à retourner à :

CARAKTÈRE
Service abonnements
Résidence Maunier
3 120 route d'Avignon
13 090 Aix-en-Provence
FRANCE

Votre commande pourra vous parvenir sous plusieurs plis ; les délais de traitement et d'acheminement par La Poste varient de 6 à 20 jours.

Nom : .....
Prénom : .....
Adresse : .....
.....
.....
.....
Code postal : .....
Ville : .....
Pays : .....
E-mail : .....
Tél. .....

Merci de nous fournir un numéro de téléphone ou un email afin de pouvoir vous contacter en cas de rupture de stock.

Règlement :

☐ Chèque à l'ordre de Caraktère
☐ Virement Swift
☐ Mandat postal
☐ Carte Bancaire :

Numéro : .....
Date d'expiration : .....
Signature :

Attention ! Les Eurochèques, cartes Maestro et Visa-Electron ne sont pas acceptés.
Pour éviter toute erreur, merci de bien vouloir écrire lisiblement.

En raison de frais bancaires importants, nous acceptons uniquement les chèques d'agences bancaires domiciliées en France.

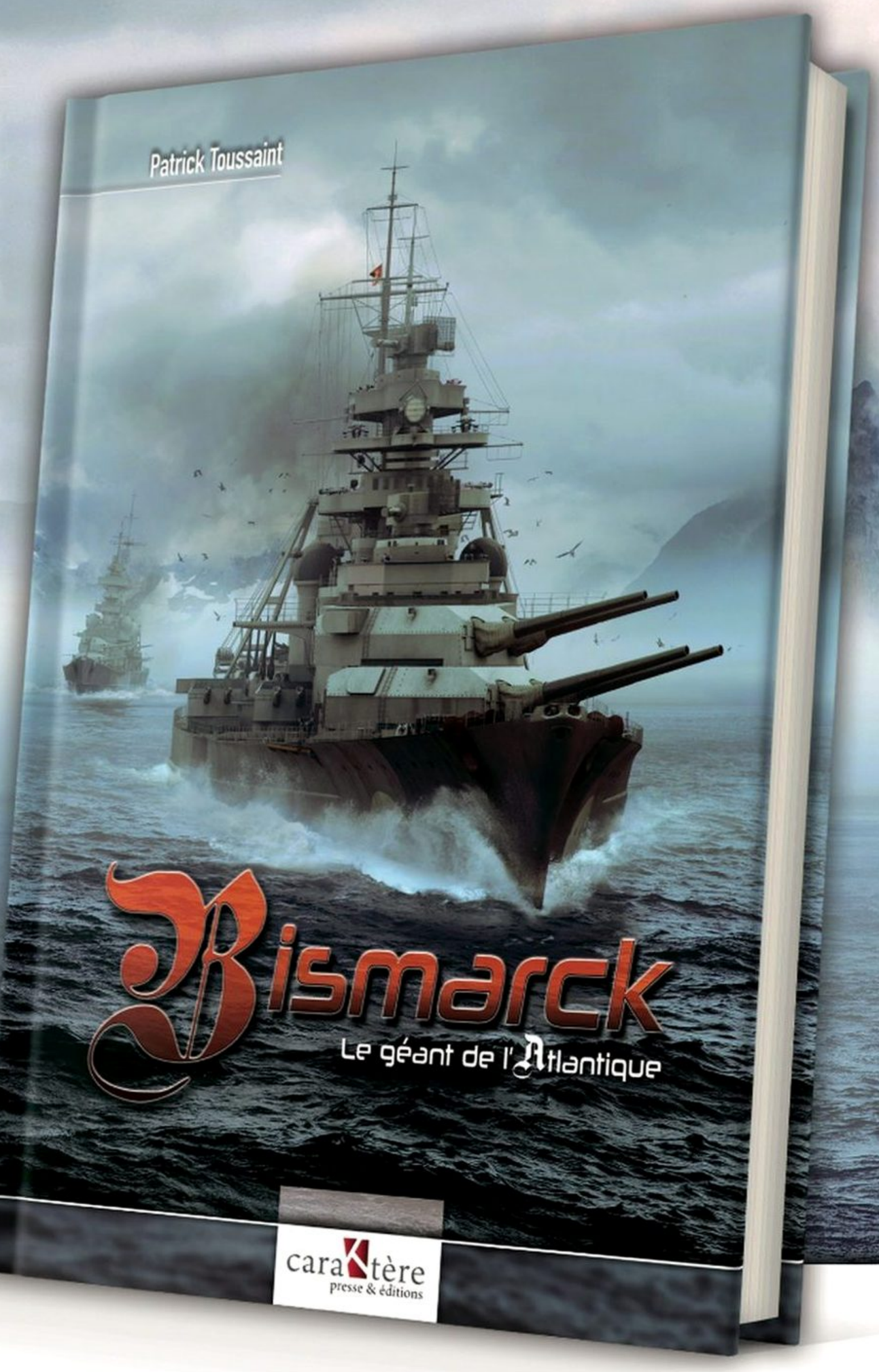
Due to high bank charges we shall accept checks only from french bank accounts

caraktère
presse & éditions

IL Y A 80 ANS QUE LE Bismarck REPOSE AU FOND DE L'ABÎME

L'ouvrage *Bismarck, le géant de l'Atlantique*, écrit par Patrick Toussaint, est initialement paru en 2018 mais, véritable succès de librairie, il est très rapidement devenu indisponible. Pour le rééditer, nous avons opté pour un financement participatif sur Internet.

À partir du **27 avril**, retrouvez l'histoire du célèbre cuirassé allemand dans un ouvrage de référence conçu par les éditions Caraktère et financé sur la plateforme Ulule !



ULULE

COMMENT ÇA MARCHE ?

Le livre sera réédité si et seulement si un nombre minimum de réservations est atteint sur la page Ulule du projet. Et plus vous serez nombreux à participer, plus vous débloquerez des améliorations pour faire de ce livre un ouvrage collector, et cela sans augmentation du prix final !

Pour participez à l'aventure, rendez-vous à partir du **27 avril**, sur : **www.ulule.com/lebismarck**

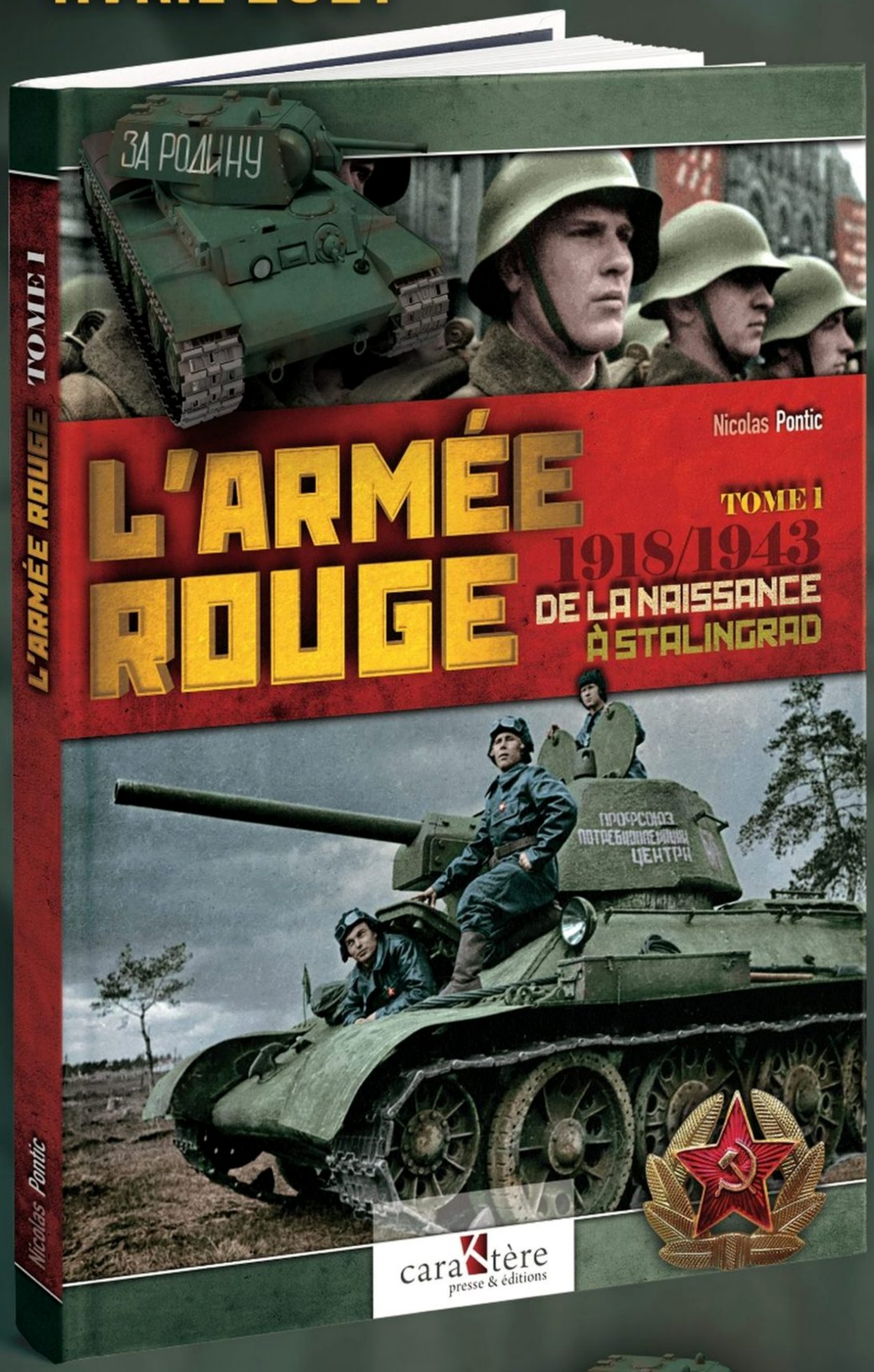
Ou flashez ce QR Code avec votre mobile :

Bismarck, le géant de l'Atlantique se présente sous la forme d'une monographie exceptionnelle de 272 pages couleur, au format 21 x 28,5 cm et à la couverture cartonnée. Ce livre est une étude de référence sur le célèbre cuirassé de la *Kriegsmarine*.
L'auteur s'est appuyé sur une iconographie rare et une documentation particulièrement fournie, rassemblée au cours de plus de quarante années de recherche.

NOUVEAUTÉ LIVRE DES ÉDITIONS

caraktère presse & éditions

À PARAÎTRE EN AVRIL 2021



L'ARMÉE ROUGE
DE 1918 À 1943
TOME 1

Au sortir de la Première Guerre mondiale, l'Armée Rouge n'a rien d'une véritable formation militaire professionnelle et fait figure d'exception parmi les armées occidentales. Mais sa victoire dans la guerre civile russe lui permet d'être érigée en rempart de l'URSS contre les agressions extérieures… ainsi qu'en étendard du communisme mondial. Dans les années 1930, les Soviétiques seront à la pointe des innovations militaires avec toute une génération d'officiers énergiques. Mais cette embellie va être tuée dans l'œuf avec les grandes purges de 1937, dont les conséquences dramatiques ne seront visibles que dans les premiers mois de l'été 1941. L'Armée Rouge reculera jusqu'à Moscou, avant les contre-attaques meurtrières et l'enlisement dans la ville de Stalingrad sur les bords de la Volga…

POUR PASSER VOTRE COMMANDE :

Par téléphone au +33 (0)4 42 21 06 76

Par email : contact@caraktere.com

Sur notre site internet : www.caraktere.com

TARIFS

FRANCE MÉTROPOLITAINE & UNION EUROPÉENNE **44,90€**

RESTE DU MONDE & DOM-TOM **49,90€**

Frais de port inclus